





a
491
P. o. gall.







L'ECUMOIRE,

HISTOIRE

JAPONOISE.

Par Mr. DE CREBILLON le Fils.

Nouvelle Edition.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

Chez ARKSTÉE & MERKUS.

MDCCXLIII.

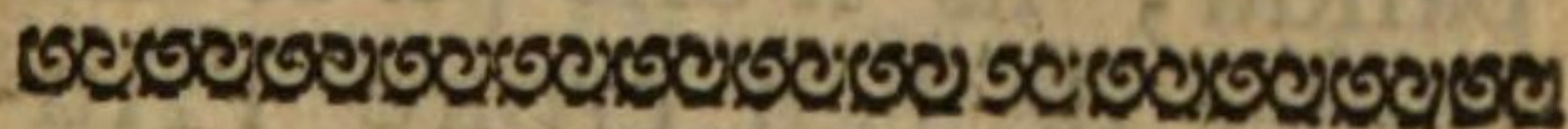


Novelle Edition.





PRÉFACE.



CHAPITRE I.

De l'Origine de ce Livre.

CET Ouvrage est ,
sans contredit , un
des plus précieux
monumens de l'Antiquité ;
& les Chinois en font un si
grand cas , qu'ils n'ont pas
dédaigné de l'attribuer au
cèle-



L'ECUMOIRE,
HISTOIRE
JAPONNOISE.

Par Mr. DE CREBILLON le Fils.

Nouvelle Edition.

TOME PREMIER.

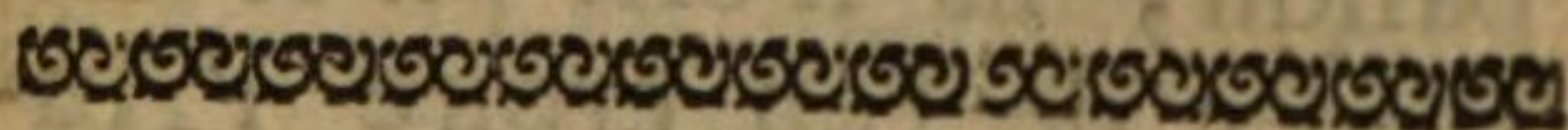


A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez ARKSTÉE & MERKUS.
MDCCXLIII.





PRÉFACE.



CHAPITRE I.

De l'Origine de ce Livre.

CET Ouvrage est ,
sans contredit , un
des plus précieux
monumens de l'Antiquité ;
& les Chinois en font un si
grand cas , qu'ils n'ont pas
dédaigné de l'attribuer au
cèle-

II P R E F A C E.

célèbre Confucius. En effet, pour la sagesse des préceptes, la bonté de la morale, la beauté de l'invention, la singularité des événemens, & l'ordre qui y est répandu, ils n'ont pu se dispenser de l'en croire l'Auteur, ou du moins, de souhaiter qu'il le fût. Ce Livre, cependant, est de Kilo-ho-éé, Personnage illustre, antérieur à Confucius de plus de dix siècles, premier Mandarin de la Loi, revêtu des Emplois les plus grands, & connu à la Chine par un grand nombre d'Ouvrages Historiques, Politiques, & Moraux. Un Savant

P R E F A C E. III

vant Chinois * qui a fait , il
 y a quatre cens ans , l'Histoire
 Littéraire de sa Patrie
 avec une exactitude admi-
 rable , a prouvé par des rai-
 sons invincibles , que Kilo-
 ho-ée étoit seul l'Auteur de
 ce Livre. Ce qu'il en a don-
 né n'est qu'un Fragment
 d'une Histoire plus longue ,
 un essai , pour ainsi dire , de
 celle de tout un Peuple. Les
 raisons pour lesquelles il a
 abandonné son projet , ne
 nous sont pas connues.
 Quelque honneur que Ki-
 lo-

* Cham-hi-hon chu ka-hul-chi.
 Hist. Litt. de la Chine. Peking
 1306. p. 155. prem. Vol.

IV P R E F A C E

loho-ée ait attendu de ce commencement , qui ne forme que l'Histoire particulière d'un Prince , il n'a pu s'empêcher d'avouer qu'il l'a traduit de l'ancienne Langue Japonoise, sur un Manuscrit très vieux ; & l'Auteur Japonois l'avoit lui-même traduit de la Langue des Chéchianiens , Peuple qui dès ce tems-là ne subsistoit plus.

Le Japonois, dans un endroit, assure que sa Nation tenoit à honneur de descendre des Chéchianiens : Mais il semble n'être pas de cet avis , parce que de son tems même , il ne restoit aucune

cune preuve de cette descendance , & qu'il croit en Auteur judicieux , qu'une chose aussi importante ne peut être trop bien constatée. Il entre même sur cet article dans une Dissertation que Kiloho-ée n'a point traduite , parce qu'elle n'éclaircissoit rien. Il seroit plus difficile aujourd'hui de savoir ce qui en est. Sous le bon-plaisir du Lecteur , on passera donc à des Faits d'une discussion plus aisée.


~~~~~

## CHAPITRE II.

*Comment ce Trésor a passé  
en France.*

UN Hollandois, homme d'esprit, se trouvant à Nankin il y a près de cent ans, fut obligé par ses affaires d'y demeurer assez de tems pour pouvoir apprendre passablement le Chinois. Dans le tems que pour s'y former davantage, il cherchoit à faire une traduction, ce Livre lui tomba entre les mains, il l'admira, l'entreprit, & parvint, après un



un travail de trois ans, à le mettre en Hollandois ; mais très imparfaitement , selon qu'il l'a avoué lui-même. Peu curieux de le donner au Public , il repassa en Europe , & laissa son Ouvrage au savant Jean - Gaspard Crocovius Putridus , de Leipfik , son ami intime , & connu dans la Littérature par la dispute qu'il a eue avec Emmanuël Morgatus , sur une chose importante. Il s'agissoit de savoir si les Meutes de la chaste Diane étoient composées de Chiens & de Chiennes , ou seulement de l'un ou de l'autre Sexe. de ces ani-

\* 4

maux



## VIII P R E F A C E.

maux. Après des contestations très vives, la Palme demeura à Putridus, qui prouva par des raisons tirées de la pudeur de la Déesse, & par les témoignages des plus grands hommes de l'Antiquité, qu'elle n'avoit jamais eu que des Chiennes. Le Hollandois arriva dans le tems que Putridus étoit complimenté par tous les Doctes d'Allemagne, sur l'important service qu'il venoit de rendre à la République des Lettres; il le pria de commenter sa traduction Chinoise. Crocovicus la traduisit en Latin; l'enrichit de Notes & de Com-



## P R E F A C E. IX

Commentaires, & il étoit près de la donner au Public en trois Volumes in-folio, lorsqu'une mort prématurée enleva ce savant homme. Balthasar Onérosus, & Telchior Infipidus, ses Neveux, héritiers des biens & de la science profonde de leur Oncle, augmentèrent encore son Livre le commenterent éclaircirent ses Notes, en ajouterent de nouvelles, comparerent les leçons, restituerent les passages, & le faisoient enfin imprimer à Nuremberg en cinq Volumes in-folio, lorsque la peste les emporta. Leurs Enfans, moins érudits,

\* 5



## XI      P R E F A C E.

aits, & hors d'état peut-être de subvenir aux fraix d'une Edition de cette importance, vendirent l'Ouvrage de leurs Peres à un Noble Venitien qui se trouva pour-lors à Nuremberg. Ce Seigneur, nommé Anibale, Julio, Scipione, Buz-è-via de gli Tafari, de retour à Venise le traduisit en sa Langue, non tel qu'il l'avoit acheté. Comme il n'entendoit que très imparfaitement le Latin, il laissa à part l'érudition: aidé par un Frere Servite, & tous deux s'aidant d'un Dictionnaire, il le mit enfin en état de paroître en Langue



gue Venitienne. Si Son Excellence Buz-è-via avoit pu profiter des remarques savantes dont les Allemands avoient orné cet Ouvrage, la France l'auroit plus complet, & mille choses qui ont besoin d'éclaircissemens, n'en resteroient pas privées. On ne se flatte pas d'avoir bien réussi à cette dernière traduction. Le Vénitien est un Jargon difficile à entendre, & le Traducteur François avoue que dans le Toscan même il y a bien des termes qui l'arrêtent. Ce qui ne paroitra pas extraordinaire, quand on

\* 6

sau-



## XII P R E F A C E.

faura qu'il n'a étudié l'Italien que deux mois , sous un François de ses amis qui n'avoit été à Rome que six semaines.

---

### CHAPITRE III. & dernier.

*Inconviens auxquels il a fallu remédier : Eloge du dernier Traducteur.*

**O**N peut aisément inférer des différentes mains par lesquelles ce Livre a passé , qu'il doit lui rester peu de ses graces nationales ; & je ne fais , à tout prendre , s'il en fera moins bon. Les  
Li-



## P R E F A C E. xiii

Livres Orientaux font toujours remplis de fatras, & de fables abfurdes; les Religions des Peuples de l'Orient ne font fondées que fur des contes qu'ils mettent par-tout, & qui feroient auffi ridicules pour nous, qu'ils font vénérables pour eux. Ces religieufes folies donnent à leurs Ecrits un air bizarre, qui a pu plaire dans fa nouveauté, mais qui est trop rebattu aujourd'hui, pour que le Lecteur lui trouvât des graces. Outre leurs Dieux à qui ils font jouer toutes fortes de Personnages, ils mettent en œuvre



## XIV P R E F A C E.

les Génies, & les *Diux*; on les trouve dans leurs plus sérieuses Histoires; & si quelqu'un de leurs Héros est dans quelque grand danger, c'est une Dive qui l'y a plongé, c'est une Ginne qui l'en retire. Ces êtres imaginaires fondent & dénouent les trois quarts de leurs Livres; & quoiqu'ils donnent souvent lieu à des événemens singuliers, on s'ennuye de ne voir jamais sur la Scène que ces mêmes Acteurs, & cela marque une stérilité d'imagination, qui impatiente. D'ailleurs, leur façon de narrer est remplie de métaphores, & de



de certains tours , que la simplicité de notre Langue ne permet de rendre ni avec exactitude , ni avec agrément. La traduction d'un Livre Oriental en François , est donc un Ouvrage plus difficile qu'on ne pense. Quoique celui-ci ait été traduit du Venitien , on ne doit pas croire qu'il en ait donné moins de peine.

Le Seigneur Annibal a tout confondu , & il n'a pas fallu un travail médiocre pour arranger les faits comme on peut croire que Killoho-ée l'avoit fait. Au nom de Ginne peu connu parmi nous , j'ai substitué celui de Fée



## xvi P R E F A C E.

Fée dont nous faisons communément usage. Où j'ai pu retrancher les noms barbares, je l'ai fait: La Ginne Hic - nec - sic - la - ki - ha - tipo - phetaf, formoit un nom insupportable à prononcer, je l'ai changé; en un mot je n'ai rien oublié de tout ce qui pouvoit rendre cet Ouvrage parfait, & je ne doute point qu'il ne le soit. Je l'ai embelli, en quantité d'endroits, de réflexions également neuves, & judicieuses. Il est écrit avec un soin, une netteté, & une précision merveilleuse; & je suis persuadé que Kihoho-ée est infiniment inférieur



rieur à cette traduction ; quoique faite d'après une Langue que je n'entends presque pas.

Pour le fonds , il peut être extravagant ; mais c'est vraisemblablement la faute de l'Original. On auroit tort d'exiger de l'imagination d'un Chinois , la régularité & ce goût qui brillent dans nos Auteurs François , qui toujours compassés , sont presque toujours fort raisonnables , & froids encore plus souvent. Fondés en cela sur je ne sai quel précepte d'Horace , que de bon cœur je mettrois ici , si  
je



## **XVIII P R E F A C E.**

je m'en souvenois parfaitement ; mais cet Horace prétend que la Raison soit égayée , & n'ordonne pas qu'on ennuie ses Lecteurs , à force de sagesse. Je suis , au fond , très persuadée que ceux de nos Auteurs que nous trouvons si arrangés , voudroient pouvoir l'être moins , & pécher un peu plus contre les règles. Leurs Ouvrages en seroient moins décens ; mais plus agréables , & mieux lus.

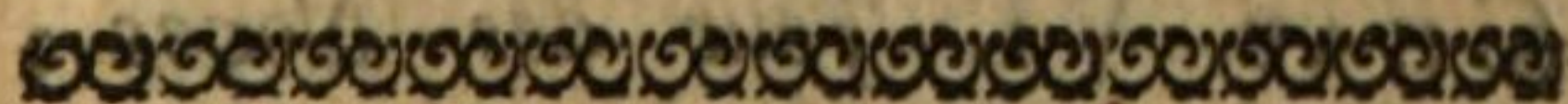
**T A-**





# TABLE

## DES CHAPITRES.



### LIVRE PREMIER.

**C**HAPITRE I. *Ce que c'est  
que le Prince Hiaouf Zé-  
les-Tanzaï.* Page 1

**CHAP. II.** *Retour du Prince :  
Assemblée du Conseil : Pro-  
po-*

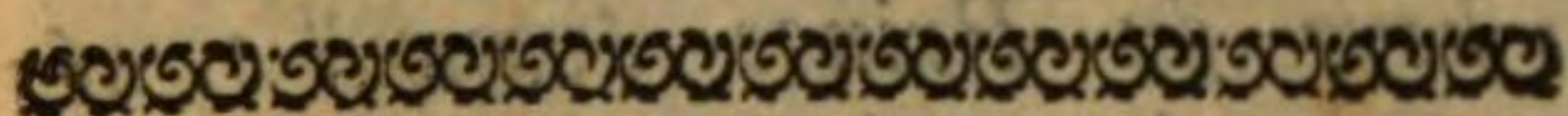


# T A B L E

|                                                                                                                                |    |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| <i>position de Mariage : Arrivée des Princesses ; leurs agaceries , comme quoi reçues.</i>                                     | 12 |
| <b>C H A P. III.</b> <i>Amours du Prince : Sageſſe inouïe de Néadarné.</i>                                                     | 21 |
| <b>C H A P. IV.</b> <i>Choix de Tanzaï : Présent de l'Ecumoire.</i>                                                            | 35 |
| <b>C H A P. V.</b> <i>Dépit de Rouſſa Blaffarda ; ſur quoi fondé : Quelle eſt la conſolation qu'on lui promet , &amp; qui.</i> | 49 |
| <b>C H A P. VI.</b> <i>Jour des Noces : Toilette de Néadarné.</i>                                                              | 57 |
| <b>C H A P. VII.</b> <i>Suite du jour des Noces , eſſai de l'Ecumoire : Colere , &amp; refus de Saugrénutio.</i>               | 67 |
| <b>C H A P. VIII.</b> <i>Vengeance du Concombre : Retour au Palais ; ce qu'on y apprend.</i>                                   | 81 |



# DES CHAPITRES.



## LIVRE SECOND.

**C**HAPITRE IX. *Nuit des Noces.* Page 93

**C**HAP. X. *Suite de la nuit des Noces : Tour que joue l'Ecu-moire à Tanzai.* 99

**C**HAP. XI. *Evénemens peu intéressans : Conseil assemblé , à quoi il sert.* 108

**C**HAP. XII. *Oracle du Singe ; départ du Prince.* 115

**C**HAP. XIII. *Avanture miraculeuse de la Fée au Chaudron.* 120

**C**HAP. XIV. *Arrivée du Prince dans l'Ile des Cousins.* 127

**C**HAP. XVI. *Comme quoi l'on se trompe à ce qu'on imagine.* 138

**C**HAP. XVI. *Illusion : Bon-heur*



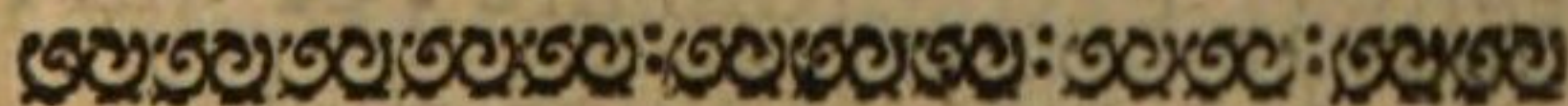
|                             |     |
|-----------------------------|-----|
| beur du Prince évanoui :    | A   |
| quel prix on le lui rend.   | 148 |
| CHAP. XVII. Nuit délicieuse |     |
| de Tanzaï.                  | 157 |
| CHAP. XVIII. Le moins amu-  |     |
| sant du Livre.              | 169 |
| CHAP. XIX. Bagatelles trop  |     |
| serieusement traitées.      | 180 |
| CHAP. XX. Retour du Prince  |     |
| à Chéchián.                 | 199 |





# TANSAÏ ET NEADARNÉ.

LIVRE PREMIER.



## CHAPITRE I.

*Ce que c'est que le Prince Hiaouf-  
Zélès-Tanzaï.*

 **D**Ans la grande Ché-  
chianée , Pais au-  
jourd'hui perdu par  
l'ignorance des Géo-  
graphes , regnoit autrefois un  
A Roi



Roi nommé Cphaf ou Céphaès, nom qui signifioit dans la Langue du Pais, aussi ignorée à présent que la Langue Punique, Bonheur du Peuple. Nom auguste, que le hazard & la flatterie lui avoient peut-être donné. Ce Prince ne se voyoit pour succeder à sa vaste puissance qu'un seul fils, pour lequel les Chéchianiens avoient un respect extraordinaire, & qui, dès ses plus tendres années, faisoit, sans qu'ils fussent bien pourquoi, leurs plus chères espérances. En ce tems-là, les Fées gouvernoient l'Univers.

On n'ignore pas que ces Intelligences consultant plus le caprice que la raison, en devoient assez mal régler la con-



conduite. Il est rare qu'on n'abuse pas d'un pouvoir sans bornes , & quiconque peut faire tout ce qui lui plait , ne détermine pas toujours ses volontés sur la Justice. C'est ce qui arrivoit aux Fées : elles étoient en grand nombre , connoissoient peu entre elles la subordination ; leur sexe , les intérêts qui l'animent , peu importans quelquefois , mais toujours vifs ; la jalousie du commandement , celle de la beauté , l'envie de faire parler d'elles , la fantaisie , qui pour des Dées femelles est un mobile considérable ; faisoient naître entre ces Puissances , les guerres les plus sanglantes.

Le fils de Céphaès avoit été reçu en venant au monde par



la grande Fée Barbacela , Protectrice déclarée de sa Maison depuis un tems immémorial. Elle donna au jeune Prince , à cause de sa grande beauté , le nom de Hiaouf-Zélès-Tanzai (rival du Soleil) , & le doua en même tems de tous les avantages qui peuvent élever un mortel à la plus haute perfection. Il savoit tout , sans avoir rien appris : chez les personnes d'un haut rang , ce n'est pas chose rare qu'elles croient tout savoir , mais Tanzai n'étoit point dans ce cas-là , & ses talens étoient effectifs. Il possédoit à un point égal la Poésie , la Peinture , & la Musique ; le Lyrique , l'Epique , le Dramatique ne lui coutoient pas plus l'un que l'autre ; il ne réussis-  
soit



soit pas moins dans le Badin,  
 & le Puérile, & le Madrigal,  
 l'Epigramme, l'Elégie, l'i-  
 dylle, l'Eclogue, l'Anagram-  
 me, & les Bouts-rimés, lui  
 étoient aussi familiers que le  
 reste. Cependant, comme il  
 n'est pas de génie universel,  
 il ne put jamais parvenir à  
 faire des Acrostiches. Quoi-  
 que son goût le plus détermi-  
 né fût pour la Poësie, il ne  
 négligeoit pas les autres Arts;  
 tous les Curieux de Chéchian  
 avoient de ses Tableaux dans  
 leurs cabinets, & tous les *Ex*  
*voto* du grand Temple n'é-  
 toient peints que par lui. On  
 représentoit souvent à Ché-  
 chian des Opera dont il avoit  
 fait lui-même la Musique, &  
 les paroles. On ne sauroit  
 nier qu'il n'eût le meilleur



goût du monde, & rien ne le marquoit mieux que la préférence qu'il donnoit à la Vielle sur tous les autres Instrumens. Il avoit une si vive passion pour elle, que Céphaès, qui adoptoit aveuglément tous les caprices du Prince, avoit fait suspendre dans les Tours des Temples de Chéchian, au-lieu des timbales qui appelloient auparavant les Peuples à la prière, des Vielles d'une grosseur énorme. Des Princes du Sang avoient été chargés du soin d'en jouer dans les occasions nécessaires, & pour cela, étoient décorés du titre suprême de Grands-Vielleurs de l'Etat: cette Charge devint une des plus grandes du Royaume, & le plus ancien des Vielleurs étoit déclaré Connétable. Le  
Roi



Roi, pour donner à cette dignité un plus grand lustre, honora ceux qui en étoient pourvus, de la culotte de peau d'Ours garnie de Marons d'Inde. Honneur qui peut paroître bizarre, mais qui, selon les préjugés de ce Peuple, étoit la marque de la plus particulière distinction. Tanzaï répondoit aux bontés de son père avec cet attachement que donne une excellente éducation; aimé des Peuples qu'il devoit un jour gouverner, l'objet des attentions de la grande Fée Barbacela, l'admiration de toute la Terre, rien ne paroïssoit manquer à son bonheur. Cependant il étoit né avec un cœur tendre, & il ne lui étoit pas permis d'aimer.



La Fée, sur je ne sai quels accidens dont le Prince étoit menacé s'il aimoit, où s'il se marioit avant que sa vingtième année fût accomplie, lui avoit expressément défendu l'un & l'autre, jusques au tems où le Destin le laissoit maître de lui-même : ces ordres étoient précis, & il étoit aussi dangereux pour Tanzaï d'y contrevenir, qu'il lui étoit difficile de s'y soumettre. Comment dans une Cour où tout respiroit le plaisir, où les femmes joignoient à leurs agrémens ce que la coqueterie a de plus séduisant, où leur unique affaire enfin étoit d'exciter les desirs & de les satisfaire, un Prince jeune, aimable & sensible, pouvoit-il garder longtems son indifférence ?



rence ? C'étoit en-vain qu'il auroit pu s'en flatter. Aussi, Tanzai sentant combien, pour quelqu'un à qui la vertu est recommandée, la Cour est un séjour pernicieux, & accablé par-tout ou de regards tendres, ou de déclarations pressantes, résolut enfin d'en sortir, de se retirer dans un Palais qu'il avoit sur les bords de la mer, & d'en faire défendre l'entrée à quelque femme que ce fût. Cette résolution surprit extrêmement : on ignoroit les raisons de cette retraite, & les femmes qui en furent choquées, répandirent des bruits fort désavantageux à Tanzai, qui ne les fut pas, ou qui ne s'en embarrassa guères. Il avoit dix-huit ans quand il s'enferma dans cette



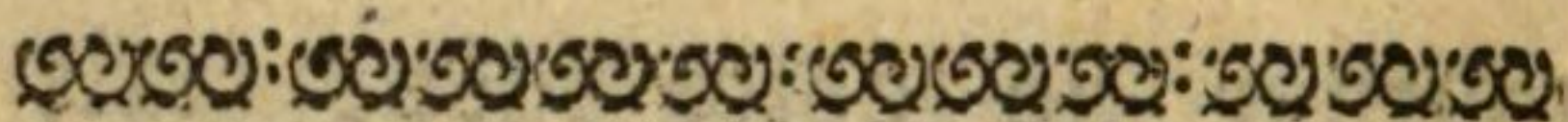
solitude , & il ne comptoit pas trois mois de plus quand il s'en ennuya. Loin de ce Sexe charmant qui l'occupoit déjà tout entier , rien ne l'amusoit , les ressources de son esprit lui devinrent inutiles : moins il connoissoit le plaisir d'aimer , plus il s'en formoit une image flatteuse. Cette union si tendre de deux cœurs que souvent il avoit peinte dans ses Ouvrages , ces transports , cette volupté si vive de l'amour , devinrent enfin le seul bien dont il voulût jouir. Son ennui ne faisant qu'augmenter , il prit le parti de dire à la Fée qu'il vouloit , & retourner à Chéchian , & se marier , quelque chose que le Destin pût en dire. Barbacela n'oublia rien pour le détour-

tour-



tourner de cette idée ; mais malgré ses remontrances , il fixa le jour de son départ. La Fée , sans l'abandonner à son sort , le plaignit , & résolut de se servir de toute sa puissance pour prévenir les malheurs qu'il devoit éprouver , ou pour les soulager du moins. Les Lecteurs assez patients pour continuer cette Histoire, verront dans la suite , combien servirent au Prince les précautions de la Fée.





## CHAPITRE II.

*Retour du Prince : Assemblée du Conseil : Proposition de Mariage : Arrivée des Princesses ; leurs agaceries , comme quoi reçues.*

LE retour du Prince donna lieu à de nouvelles conjectures , & fut pour les Politiques de Chéchian une source inépuisable de raisonnemens & de chimères. Le Peuple , qui ne cherche jamais tant à donner une cause aux actions de son Souverain , que quand elle lui est le plus cachée , s'épuisa en considérations , & ne devina pas plus les motifs du retour , que ceux



ceux de l'absence. Les femmes furent moins embarrassées, & il n'y en eut pas une qui ne crût que Tanzaï, brûlé d'un feu secret que sa fierté avoit en-vain combattu, ne revenoit que pour rendre à son vainqueur un hommage qu'il ne pouvoit plus lui refuser. Mais à propos de quoi cette reserve? Dans un Rang aussi élevé, doit-on dissimuler ses desirs, & les Princes font-ils faits pour un amour timide? Leurs idées n'étoient cependant pas sans fondement. Le Prince étoit dévot: les personnes de cette espèce peuvent être tentées, mais elles voilent leurs mouvemens plus qu'elles ne les combattent, & ne s'opposent à leur chute qu'autant qu'elle ne peut point



être ignorée. Combien ne doit-on pas de Prudes à la crainte de l'éclat ! Entre les femmes qui prétendoient au cœur de Zélèz , sa Gouvernante croyoit ses droits les mieux fondés , & ne doutoit pas qu'au moins par reconnoissance , si ce n'étoit par inclination , il ne lui donnât ses premiers soupirs , ou ses premières fantaisies. Les Coquettes les plus expérimentées de la Cour se disputèrent aussi sa conquête , & étalèrent à ses yeux tout ce que l'envie de plaire a fait imaginer aux femmes , en mines , & en façons. L'indifférence du Prince n'en fut pas ébranlée : il vouloit une beauté modeste , simple , qui ne tint rien de l'Art , & qu'il pût , sans l'offenser , voir avant



vant sa Toilette. Il proposa même cette épreuve : elle embarrassâ les prétendantes , quelque bonne opinion qu'elles eussent de leurs charmes , & elles aimèrent mieux renoncer au cœur de Tanzai , que de se montrer à ses yeux telles que les laissoient les veilles de la Cour , & les fatigues de leur état.

Le Roi cependant songeoit sérieusement à marier son fils , & comme c'étoit une affaire importante , il voulut en conférer avec son Conseil. Les Ministres Etrangers proposèrent chacun la Fille de leur Maître ; ils étoient douze qui pouvoient se flatter de cette Alliance : mais Céphaès ne jugeant pas que son Fils pût épouser douze Princesses, se trou-



trouva irrésolu sur le choix. Les Rois dont on lui offroit les Filles étoient extrêmement puissans, il étoit dangereux de les mécontenter, & l'on n'en pouvoit contenter qu'un ; jamais matière plus sérieuse n'avoit exercé la sagesse du Conseil. Celle du Prince, supérieure à tout, lui suggéra alors un parti convenable au bien du Royaume, & à la majesté des Rois voisins : il proposa que chacun de ces Princes envoyât à Chéchian la Princesse qu'on lui destinoit pour Epouse ; qu'elles restassent toutes à la Cour treize semaines, qu'il en emploieroit douze tour à tour auprès d'elles, ou pour mieux juger de leur mérite, ou pour leur laisser la liberté de décider



der sur le sien ; que la treizieme semaine, après avoir pesé mûrement la beauté de leurs personnes , ou la douceur de leurs caracteres, il déclareroit son choix: Qu'en agissant de cette façon , aucun des Souverains, dont il étoit question , ne pourroit imputer à mépris le refus qu'il feroit de leur Alliance, puisque les seuls agrémens le détermineroient. Le Conseil applaudit à la résolution du Prince ; les Ministres en firent part à leurs Maitres, qui y souscrivirent. On travailla à loger dans le Palais les Beautés qui alloient l'occuper , & bientôt après on les vit arriver. Les fêtes les plus superbes signalerent le plaisir qu'on avoit de les voir : on représen-  
ta



ta divers Opera du Prince , qui furent tous admirés par complaisance , ou par justice. Tanzai , au premier coup d'œil , trouvant les Princesses également aimables , auroit bien voulu les épouser toutes ; mais le respect des Loix le retint , & il se contenta de leur faire , tant en Prose qu'en Vers , les plus jolis complimens du monde. Si les Princesses lui avoient plu , aucune de ses graces ne leur étoit échappée ; il plut à toutes , & cette conformité de sentimens augmenta l'aversion qu'elles se sentoient déjà les unes pour les autres. On fait assez de quoi les femmes sont capables quand elles ont envie de s'enlever un amant ; mais comme on n'a jamais vu un hom-



homme seul être l'objet des vœux & des adorations de douze femmes , on dira simplement qu'il y avoit douze fois plus de haine & de médisance entre elles qu'on n'en voit d'ordinaire ; par conséquent douze fois plus de minauderies qui tournoient toutes au profit du Prince , que ce manège ne laissoit pas d'amuser.

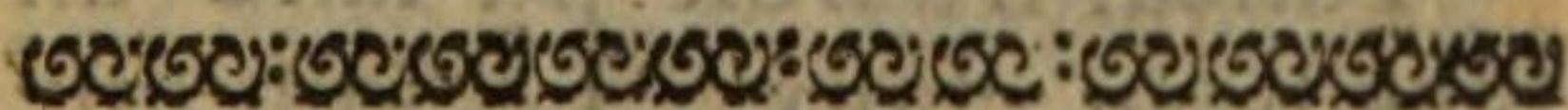
Quand une de ces Princesses avoit trouvé une façon nouvelle de marcher , de se composer la bouche , ou de regarder ; les autres , pour rencherir , devenoient louches , se faisoient remonter la bouche aux yeux , ou prenoient la démarche du monde la plus ridicule. Il en étoit ainsi du reste : car sachant que Tan-  
zai



zaï se piquoit de toutes sortes d'Arts , elles étoient toutes Poètes , Peintres , Musiciennes , &c. & l'on ne sauroit imaginer combien cette émulation produisoit de belles choses en tout genre. Tanzaï craignant de leur déplaire par une préférence qu'elles auroient cru injuste , voulut que le sort décidât entre elles de leur rang , & dispensa son tems de façon , que dans la journée il ne voyoit uniquement que celle qui étoit de semaine. Il assistoit à sa toilette , lui donnoit la main partout , mangeoit avec elle , mais le soir , aux spectacles , ou au cercle , il voyoit toutes les autres , & c'étoit alors que ces rivales l'examinoint , lui trouvoient un air contraint & en-



ennuyé, & jugeoient à sa physionomie, que la Princesse en place, étoit celle qui lui plaisoit le moins. Leur seule vanité leur faisoit cependant former ces conjectures, & les manières de Tanzai, quoique son cœur se fût déjà déterminé, étant les mêmes pour toutes, devoit les laisser là-dessus dans une irrésolution où il feignoit d'être encore plongé lui-même.



### CHAPITRE III.

*Amours du Prince : Sageſſe innouïe de Néadarné.*

**O**NZE semaines s'étoient déjà passées, & la Princesse



celle qui échut à Tanzai pour la dernière , étoit celle pour qui , mais en secret , son Cœur s'étoit déclaré. De quelque circonspection qu'il eût usé , son amour étoit su de la Princesse ; celui qu'elle se sentoit elle-même l'avoit éclairée sur les sentimens de Tanzai , & leurs yeux s'étoient mille fois déclaré leur tendresse , avant que leur bouche en eût prononcé l'aveu.

Tanzai n'auroit pu faire un plus beau choix. Le soin que toutes les Princesses prenoient de l'imiter , la jalousie qu'elles avoient contre elle , prouvoit assez son mérite : il l'avoit lui-même remarqué dès le premier jour ; mais contraint par une loi qu'il s'étoit imposée , il avoit fallu qu'il attendît que le  
le



le fort l'approchât d'elle. Enfin cet instant heureux venoit d'arriver. Pressez tous deux de s'expliquer ce qu'ils sentoient, de savoir s'ils ne s'étoient point mépris à leurs regards, de jouir pour la première fois du bonheur suprême de s'aimer sans contrainte, ils ne purent dissimuler leur joye.

Néadarné (c'est ainsi que s'appelloit la Princesse) justifioit les desirs de Tanzai. C'étoit une Brune qui possédoit, avec les agrémens particuliers aux femmes de cette couleur, ceux qu'on admire dans les Blondes. Ses yeux noirs étoient extrêmement vifs ; mais depuis qu'elle avoit vu le Prince, une tendre langueur en paroisoit modérer l'éclat. Sa bouche



che , qui ne s'ouvroit jamais que pour dire les choses les plus brillantes , ou les plus *sen-* sées , étoit agréablement coupée , & ornée des plus belles dents du monde. Sa taille haute , droite , & majestueuse , étoit en même tems noble , & libre. Ses jambes & ses mains , tournées par les Graces , donnoient sur tout le reste , les préjugés les plus avantageux. Toutes ses actions , tous ses discours avoient une grace inexprimable ; elle n'avoit recours , pour plaire , soit pour sa figure , soit pour son esprit , ni à cette pétulance affectée , qui est toujours aux dépens de la raison , & de la bien-séance ; ni à ces mots entortillés , & à ce fade jargon qui devroient être par-tout aussi mépri-



méprisés, qu'ils sont ridicules. Quelle ame insensible ne se fût émuë à cet objet!

Tanzai ne vit pas plutôt paroître le jour qui lui permettoit de parler à sa Princesse, que pressé par les mouvemens de son cœur, il alla attendre sous ses fenêtres l'instant où il pourroit la voir.

Néadarné aussi inquiète que lui, s'éveilla aussi de meilleure heure que de coutume. Le premier bruit qui frappa ses oreilles, fut celui que Tanzai faisoit en chantant amoureusement des Impromptu qu'il composoit sur sa passion. Elle se leva précipitamment : mais craignant que la décence ne fût blessée si elle paroisoit à la fenêtre, & ne voulant pas d'un autre côté qu'elle

B

le



le lui fit perdre l'occasion de parler au Prince, elle fit faire tant de bruit dans son appartement, que Tanzaï jugea qu'elle étoit éveillée, & se présenta pour entrer. Néanmoins qui ne l'avoit vu auprès de ses Rivaux commencer la journée que le plus tard qu'il pouvoit, augura bien de ce commencement. Le Prince l'aborda avec ce trouble, & ce égarement qu'on n'éprouve qu'auprès de ce qu'on aime avec transport. Les femmes de la Princesse s'étoient retirées. Comment s'y feroit-elle opposée? la loi le vouloit.

Demeuré seul avec elle, il n'en fut d'abord que plus timide : longtems ses yeux seuls parlerent de son amour, & la Princesse les entendit mieux



mieux qu'elle n'auroit entendu ces discours impertinens & doux , que la sottise des hommes , & la coquetterie des femmes ont depuis imaginés. Ce silence devoit pourtant cesser : on admire quelque tems , mais enfin on parle de ce qu'on admire ; & ce que la Princesse montroit d'appa-  
pas aux yeux de Tanzai , lui offroit une source intarissable de plaisir & de louanges. Il se détermina. Puis-je esperer , lui dit-il en bégayant , & avec une contenance mal-assurée , que vous ne vous méprendrez pas à mes soins , & que vous aurez assez de bonté pour y répondre ? Ah Seigneur ! lui répondit-elle , s'ils sont sinceres , que ne devez-vous pas en attendre ? S'ils le sont ? ma



Princesse ! ah que ce doute nous est injurieux ? En achevant ces paroles , il s'étoit jeté aux genoux de Néadarné , qui contente de son Amant , l'écoutoit avec cette complaisance que donne l'envie d'être persuadée. Eh-bien ! je vous crois , cher Prince , lui dit-elle tendrement ; & comment , avec l'amour dont je brûle pour vous , ne vous croirois-je pas ? Recevez , ajouta-t-elle en lui tendant la main , les assurances de ma passion , parlez-moi sans cesse de la vôtre ; quel bonheur pour moi de vous aimer éternellement !

Tanzaï , accablé de l'excès de ses plaisirs , baisoit la main de sa Princesse. Avec quel transport ne lui parla-t-il pas de la première impression que  
sa



sa vuë avoit faite sur lui? du dégoût qu'il avoit conçu pour ses rivales? de la peine qu'il avoit eue à se contraindre? de son impatience? combien de sermens d'aimer toujours; que d'amour éclatoit dans ses yeux! Que la Princesse qui attachoit sur eux ses regards avides, y lisoit, & y puisoit de tendresse! Tous deux troublés, tous deux enivrés de délices, ne sentoient plus que leurs desirs.

Tanzai aimé par tant de Beautés, sur d'être aimé, voulut profiter du desordre où il voyoit Néadarné. Il commença par un soupir qu'il acheva sur les levres, où l'Amour lui-même le porta: elle auroit assurément voulu s'en défendre, mais il est douteux qu'en



qu'en pareille occasion on ait toutes les forces qu'on pourroit avoir. Un Amant à qui l'on craint de déplaire, & qui n'a pas la même peur, est plus fort par votre foiblesse, que vous n'êtes foible par sa force. Quoiqu'il en puisse être, le Prince exigea qu'elle lui confirmât le baiser qu'il avoit pris ; la vertu ne le vouloit pas, mais l'Amour l'ordonnoit, & il semble que l'une n'ait été imaginée que pour être sans cesse sacrifiée à l'autre. Plus on a, plus on veut avoir ; un désir satisfait en fait naître un autre dans le cœur d'un Amant : sur ce qu'on lui permet, il voit ce qu'on peut encore lui permettre.

La Princesse étoit dans un de ces deshabillés si négligés,  
que



que par la faute d'une épingle qui vient à sauter, on expose plus de choses, qu'on n'en défendoit auparavant: une tunique qui s'ouvrit fit voir au Prince une gorge d'une forme si admirable, & d'une blancheur si éclatante, qu'il ne put assez se contenir pour ne pas avoir l'envie de perdre encore le respect. Néadarné avoit si longtems combattu pour un simple baiser, qu'il jugea que la moindre permission qu'il lui demanderoit sur ce nouvel objet qu'il découvroit lui feroit sévèrement refusée. Résolu donc de ne devoir ce nouveau plaisir qu'à lui-même, il y porta les mains, puis la bouche: puis la Princesse & lui, ne disant mot, ne se regardant plus, ne re-



vinrent de leur faifissement  
que pour recommencer à s'y  
remettre. Qu'auroit-elle fait ?  
elle avoit de la vertu ; mais  
dans une situation aussi em-  
barraffante , tout ce que peut  
une femme vertueuse est moins  
de mettre un frein aux trans-  
ports d'un Amant , que de se  
souvenir qu'elle doit le faire.

La réflexion est alors d'une  
foible ressource , s'il est vrai  
encore qu'elle puisse naître  
dans le sein du plaisir. Vient-  
elle après , de quoi a-t-elle  
sauvé ? La Princesse se trou-  
voit plongée dans un égare-  
ment d'autant plus dangereux  
pour elle , que c'étoit la pre-  
miere fois qu'elle l'éprouvoit ,  
& que faute d'expérience ,  
elle ne pouvoit le combattre.  
La violence des desirs du  
Prin-



Prince commençoit cependant à l'effrayer, & elle le repoussa doucement ; mais étoit-il en état de rien comprendre ? Dans ce mouvement, sa jarretiere, peut-être mal attachée, tomba.

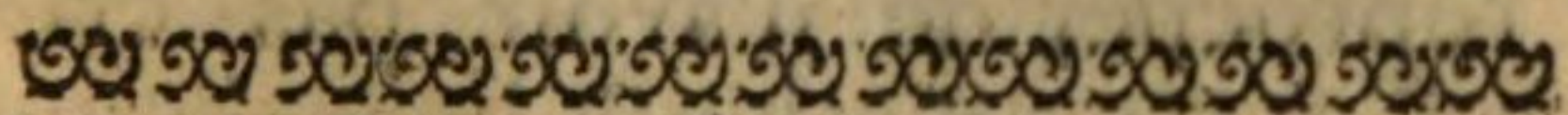
Tanzaï, poli naturellement, & en qui l'amour augmentoit le savoir-vivre, s'offrit respectueusement à la placer. Le lui refuser, c'étoit lui faire croire cette faveur d'une grande conséquence, & lui donner plus d'envie de la ravir : elle y consentit donc, n'ayant pas le tems de mieux faire. Lui, qui n'avoit jamais mis de jarretieres à quelque Dame que ce fût, ne sachant où communément on les plaçoit, & d'ailleurs troublé au point, quand il l'auroit su, de ne s'en pas souvenir, mit si mal-adroi-



tement celle de la Princesse, que pour le coup un cri lui échappa. Ses femmes venant à sa voix, le Prince fut contraint de se retirer. On demanda à la Princesse ce qui l'avoit obligée de crier. Le moyen de le dire? Les Princeses font ce qu'elles veulent: elle ne répondit rien, & l'on en crut tout ce qu'on voulut. Elle jugea à propos cependant de prendre des mesures contre les emportemens de Tanzai: elle ordonna à ses femmes en soupirant de ne la plus laisser seule avec lui, quelque chose que la Loi qu'il avoit imposée en souffrît; & résolut par vertu, de prendre contre Tanzai toutes les précautions que beaucoup d'autres femmes, après une fem-



femblable avanture , ne prennent contre leurs Amans que par coquetterie.



## CHAPITRE IV.

*Choix de Tanzaï: Présent de l'Ecumoire.*

**C**Eux qui ne connoissent que la Nature & ses mouvemens , croiront que si le Prince fut fâché de se retirer , la Princesse ne le fut pas moins de le voir fortir ; peut-être même penseront-ils qu'elle se reprocha d'avoir crié assez haut pour qu'on l'entendît de son antichambre. Ceux qui portent leurs réflexions plus loin , diront que sa vertu cou-



roit trop de risques dans cette occasion, pour qu'elle pût voir avec chagrin le départ du Prince, & pour ne se pas reprocher de n'avoir pas crié assez tôt. Tel est le malheur des Héros dont on transmet l'Histoire à la postérité. Le Lecteur les juge bien moins sur ce qu'ils auroient dû faire dans le cas où ils paroissent à ses yeux, que sur ce qu'il pense qu'ils auroit pu faire : il se met de sang-froid à leur place, & dépouillé des passions qui les animoient, les absout ou les condamne, suivant le succès de leurs entreprises ; & n'examine point si les circonstances leur permettoient le tems de délibérer, ou si leurs mouvemens leur laissoient seulement celui d'entrevoir la ré-



réflexion. Entre les personnes qui lisent, il en est peu qui discutent les faits avec jugement, & la plus grande partie de celles qui en sont capables, s'en acquittent souvent avec injustice. On ne manquera donc pas ici de raisonner, bien ou mal, sur Néadarne. Quoiqu'on en dise, qu'elle ait crié trop tôt, ou trop tard, il est sûr qu'elle a crié; & que bien des femmes en pareille occasion, s'en tiennent à la menace, ou ne l'effectuent que plus tard, & plus bas, que la Princesse.

Elle n'étoit pas encore bien revenue de la frayeur que la vivacité du Prince lui avoit causée, lorsqu'il revint lui annoncer qu'il sortoit du Conseil, où il avoit déclaré son



choix. Enfin , divine Prin-  
cesse , lui dit-il , vous allez être  
à moi : mon amour est trop  
violent pour s'affujettir aux  
Loix qu'une prudence timide ,  
& aujourd'hui hors de saison ,  
m'avoit fait croire nécessai-  
res. On renvoye dès aujour-  
d'hui les Princesses qui pré-  
tendoient à ma main. J'abre-  
ge mes chagrins , de cette  
cruelle semaine qui devoit me  
déterminer : je n'ai plus à voir  
des objet que vous me ren-  
dez odieux ; tout se prépare  
pour mon bonheur , & rien  
desormais ne peut plus la re-  
culer , puisque vous consen-  
tez à le faire. Ah ! Tanzai ,  
s'écria - t - elle , pourquoi ne  
parlez-vous que de votre féli-  
cité ? Oubliez-vous que vous  
faites la mienne ? Le Roi , qui  
en



en ce moment entra chez Néadarné, interrompit la conversation. Il venoit marquer à la Princesse combien le choix que son fils avoit fait d'elle, lui étoit agréable. Ils réglèrent entre eux le jour des Noces du Prince, & on le fixa au commencement de la semaine suivante.

Le Prince auroit bien voulu qu'il eût été moins éloigné, mais ce mariage devoit se faire avec tant de pompe, qu'il falloit attendre ce tems-là pour que tout fût prêt. Toutes ces mesures prises, on annonça au Peuple que Tanzai prenoit pour épouse Néadarné, fille du grand Roi de Copuchullm. Cette alliance lui fut d'autant plus agréable que ce Roi étoit en effet très puis-



puissant , que ses Etats touchoient à la Chéchianée , & que Néadarné en étant l'unique héritière , ils s'unissoient après la mort de ce Prince , sous Tanzai , dont les forces devenoient formidables. On donna de grandes louanges au Prince , & l'on attribua à sa profonde politique , ce qui n'étoit qu'un effet du hazard , & de l'amour. Ce que le Peuple avoit pris si bien , ne le fut pas de même par les Princesses : leur chagrin fut excessif , & il n'y en eut pas une qui n'en eût pendant huit jours la migraine , & les yeux battus. Quelques Auteurs de ce tems-là avancement même (ce qu'on peut cependant ne pas croire) que la douleur de ces Princesses , & leur



leur amour pour Tanzai , allerent si loin , qu'il n'y en eut pas une qui ne lui fit proposer sous-main un accommodement. Epris comme il l'étoit de Néadarné , il y a peu d'apparence qu'il eût voulu y entendre : peut-être même ce fait n'est-il pas vrai : ce qui est constant , c'est que sa sensibilité pour leur desespoir , ne lui fit pas changer de résolution. Au milieu de tant de joye , des réflexions tristes sur les menaces de Barbacela , se firent sentir à Tanzai. Il considéra que , sans la consulter , il avoit non-seulement choisi , mais même annoncé son mariage à tout le monde avant de lui en faire part. Il craignit qu'elle ne le punit , en cessant de le protéger , du peu d'égards



gards qu'il avoit eus pour elle. Il étoit occupé de ces idées, lorsqu'on vint l'avertir que la Fée étoit arrivée. Quoique cette nouvelle le troublât, il alla la trouver chez le Roi. Je ne vous fais point de reproches sur le choix que vous avez fait, lui dit-elle, il est conforme à mes intentions : mais je fouhaiterois que vous n'allassiez pas plus loin, & que vous attendissiez auprès de Néadarné, que vous pussiez la posséder sans risque. Le Deltin ne vous menace d'événemens fâcheux, qu'en cas que vous vous engagiez à l'hymen avant votre vingtième année accomplie, & vous pourriez. . . . Je fais, Etre céleste, interrompit Tanzai, ce que votre prudence, & votre



votre bonté vont me conseiller; mais je ne puis attendre. Si je ne possède pas bientôt Néadarné, je meurs. Quelque affreux que puissent être les coups que le Destin me réserve, ils me le feront moins que le plus léger retardement. Je ne puis d'ailleurs imaginer pourquoi le Destin est fâché que je me marie avant vingt ans, & je ne saurois croire qu'un événement qui lui importe aussi peu que celui-là, le détermine à me persécuter. Mon fils, répondit la Fée, ma science peut bien aller jusques à prévoir les ordres du Destin, mais la cause m'en est toujours inconnue. Vous devez cependant penser qu'il a ses raisons, & obéir sans les chercher : c'étoit ce que j'attendois de  
vous



vous, sans l'espérer. Vos malheurs ne feront que trop réels ; il est cependant encore, malgré votre mariage, un moyen de les éviter : le voici.

La Fée, à ces mots, tira de dessous sa robe une écumoire d'or de trois pieds de long, & dont le manche rond étoit de trois pouces de diametre ; le manche étoit percé, & le trou n'étoit que comme il le falloit pour qu'une chaine de pierres le traversât. Quel est ce Bijou ? demanda le Prince, C'est, reprit la Fée, ce que mon amitié vous réserve ; & voici l'usage que vous en devez faire.

Le jour de vos Noces, vous trouverez auprès du Temple une petite Vieille : saisissez-vous-en, & quelque résistance qu'elle



qu'elle vous fasse, de quelque priere qu'elle use, enfoncez lui, sans pitié, le manche de cette écumoire dans la bouche. Mais, Altesse Ethérée, dit le Prince, ou trouverai-je une bouche à qui ce manche puisse convenir? Cette inquiétude n'est pas faite pour vous, reprit la Fée: aussi ne vous dis-je pas que la Vieille ne souffre pas à soutenir cette opération. Ce n'est pas tout. Dans l'instant que vous aurez retiré le manche de la bouche de cette Vieille, vous irez le porter au Grand-Prêtre, à qui vous ferez la même chose. Le Grand-Prêtre! s'écria le Roi; il n'y consentira jamais: avaler le manche d'une écumoire! Je ne fai, reprit le Prince, ce qu'il fera; mais à sa place, au-



aucune puissance ne m'y forceroit. C'est cependant ce qu'il faut tâcher qu'il fasse , dit la Fée , non par la violence , mais par la persuasion & les moyens les plus doux que vous pourrez employer. Elle feroit pourtant plus sûre , reprit Tanzai , que tout ce que vous dites. Mais supposons qu'il y consente , à quoi cela me servira-t-il ? A détourner , répondit la Fée , les malheurs qui vous menacent. Et supposons à présent qu'il n'y consente pas ? reprit encore Tanzai. En ce cas , dit la Fée , il faudroit ne pas achever votre mariage , ou vous soumettre à tout ce qui doit vous arriver de funeste. Oh ! en ce cas-là aussi , reprit-il , le Grand-Prêtre avalera l'écumoire. Je vous  
ai



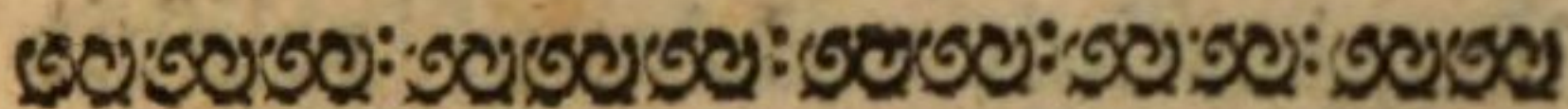
ai dit, répondit-elle, qu'il ne faut point que ce soit par violence. Mais, de bonne foi, dit Tanzaï, croyez-vous qu'un homme à qui l'on fera une pareille proposition, puisse l'accepter? Ce manche est d'une grosseur si monstrueuse qu'il n'y a point de bouche si énorme, où il ne trouvât encore à fendre. Mais s'il m'est défendu, ajouta-t-il, d'user de violence, j'y puis employer l'adresse. Soit, dit la Fée; mais souvenez-vous de ce que je vous recommande; tenez la chose secrète; attachez l'écumoire à votre boutonnière, & soyez sûr que c'est la seule chose qui puisse vous tirer d'embarras. Assurément, reprit le Prince, si le Destin me prépare des maux rares, il faut avou-



avouer qu'il m'ordonne des remèdes bien singuliers. Souvenez-vous encore, dit la Fée, s'il vous arrive des choses désagréables, de ne pas m'implorer, & que je ne pourrai rien pour vous. La Fée, en achevant ces paroles, disparut, & laissa Céphaès & Tanzai, l'un dans l'étonnement de l'écumoire, & l'autre dans la résolution de s'en servir de quelque manière que ce pût être.

CHA-





## CHAPITRE V.

*Dépit de Roussa Blaffarâa ; sur  
quoi fondé : Quelle est la con-  
solation qu'on lui promet , &  
qui.*

**L**A nouvelle du mariage de  
Tanzaï fut reçue par les  
Princesses , en public , avec dé-  
dain ; en secret , avec douleur.  
Quand ce coup n'auroit mor-  
tifié que leur vanité , il leur  
auroit toujours été cruel ; l'a-  
mour qui s'en étoit mêlé , le  
rendoit insoutenable , & avoit  
laissé dans leur cœur des mou-  
vemens que le dépit n'effaçoit  
pas. Le séduisant Prince de la  
Chéchianée venoit avec tous  
ses appas se retracer à leur  
C ima-



imagination. L'une relisoit des vers qu'il avoit faits pour elle; l'autre se rappelloit une conversation qui n'avoit été que galante, mais où elle trouvoit du sentiment; celle-ci se souvenoit d'un soupir, celle-là d'un regard; celle qui n'avoit à se souvenir de rien, ne laissoit pas de se souvenir de quelque chose. Toutes en général s'étoient crues préférées, & toutes mouroient de chagrin, tant d'avoir manqué Tanzaï pour époux, que d'une autre injure plus récente encore, & sans doute bien piquante pour elles, puisqu'elles n'ôsoient pas s'en plaindre.

Entre celles qui se distinguoient par leur fureur, étoit l'altière Roussa Blaffarda, Souveraine de l'Ile Métiffao. C'é-



C'étoit la moins belle , & la plus fiere de ces Princesses ; elle avoit en présomption , tout ce qui lui manquoit en agrémens. Un air dédaigneux répandu sur son visage , en rendoit les charmes inutiles. Elle se croyoit de l'esprit , & quoiqu'en effet elle n'en manquât pas , il étoit si dur & si dénué de graces , qu'on ne pouvoit l'entendre parler sans être rebuté de la secheresse de ses expressions , & de la rudesse de ses idées. Sa taille étoit aussi gauche que son esprit ; elle ne faisoit pas un geste qui ne déplût , pas une mine qui ne fût une grimace. Elle étoit à la vérité d'une blancheur éclatante , mais cette beauté étoit payée par une couleur de cheveux qui n'étoit pas du goût



de tout le monde. Aussi avoit-elle un souverain mépris pour les brunes , & trouvoit-elle les blondes trop fades. Au reste elle étoit cruelle , vindicative , scélérate & perfide. Telle que l'Histoire nous la donne , elle s'étoit flattée que Tanzai l'aimoit. On n'a jamais bien su sur quoi elle se l'étoit imaginé ; il y a apparence que sa vanité , plutôt que les soins du Prince , lui avoient fait naître cette idée ; mais elle s'y étoit si bien accoutumée , qu'elle regarda son amour pour Néadarné , comme une infidélité qu'il lui faisoit. Ce qui la desesperoit le plus , étoit d'avoir assez compté sur ses charmes , pour avoir refusé le secours d'une vieille Fée sa nourrice , & son conseil , qui étoit



étoit venue à Chéchian avec elle , & qui lui avoit promis de fixer pour elle les vœux de Tanzai. L'ambitieuse Princesse , déchue de ses espérances , fut obligée d'avoir recours à elle. Vous entendez , lui dit-elle en frémissant de rage , vous entendez les cris de joye de ce peuple , & je ne suis pas vengée ! le perfide Tanzai , & mon odieuse rivale , triomphent ; ma douleur sans doute augmente leurs plaisirs. Ah ! verrez-vous avec tranquillité un Fête qui tous deux nous deshonore ? Mon injure n'est-elle pas la vôtre ? Depuis quand nos intérêts sont-ils séparés ? On m'outrage ! que dis-je ? on me porte un coup mortel , & mes yeux n'ont pas encore vu couler le sang de l'ingrat qui



me trahit ! Ma rivale ne gémit pas encore dans l'horreur des supplices ! Toute la Nature n'est pas armée pour ma vengeance ! Vous ! qui d'un seul mot , confondez les Elémens : Vous ! que j'ai vu , pour de moindres forfaits , prête à replonger le Monde dans le cahos : Parlez , qui vous retient ? Ce pouvoir formidable qui fait trembler toute la Terre , cesse-t-il seulement pour moi ? L'ingrat n'a pu m'aimer , & il respire ! Ah ma Mere ! vous ne m'aimez plus : Ma douleur vous auroit touchée , animée de la même fureur que moi. Le perfide , ma rivale , ce Peuple que je hais , feroient vainement cherchés dans l'Univers. Ah ma Mere ! m'abandonnez-vous ?

Que



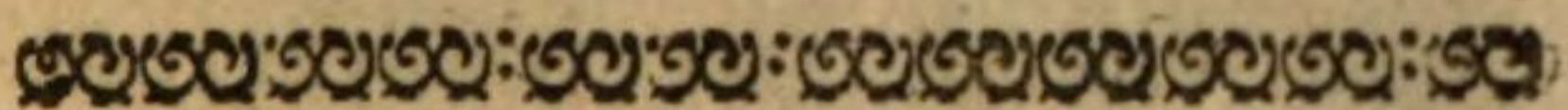
Que votre douleur est injuste, ma Fille ! répondit la Fée. Croyez-vous, si je le pouvois, que je ne vous eusse pas vengée au-delà même de vos desirs ? Mais un pouvoir plus fort que le mien m'empêche d'attenter aux jours du traître Tanzai. Barbacela devant qui tout tremble, & qui me fait moi-même obeir, protege ce couple odieux que votre haine voudroit accabler. Invisible auprès d'eux, elle les sauveroit de mes coups, & rien ne pourroit me soustraire à sa vengeance. Mais si je ne puis rien contre leur vie, je puis du moins empoisonner le bonheur dont ils croient jouir, & vous épargner le funeste spectacle de leurs plaisirs. Je vous aurois fait préférer à vo-



tre rivale, si vous l'aviez voulu ; mais puisque ce mal ne peut pas se réparer , foyez sûre que je les punirai de vos peines , & que ne pouvant vous rendre heureuse , je les rendrai du moins aussi à plaindre que vous. Le jour fatal de leurs Noces approche , vous apprendrez bientôt quel sera le genre de leurs peines. Roussa , contente des assurances que la Fée lui donnoit de la venger , sentit son cœur cruel moins agité ; & résolue de dissimuler son ressentiment, attendit avec impatience une journée qui devenoit moins affreuse pour elle , depuis qu'elle se flattoit d'y voir éclater sa vengeance.

CHA-





## CHAPITRE VI.

*Jour des Noces : Toilette de  
Néadarné.*

IL étoit enfin arrivé , ce jour  
marqué pour tant de joye ;  
la plus brillante Aurore ve-  
noit de l'annoncer ; un Ciel  
pur & serain sembloit témoi-  
gner aux Chéchianiens que  
leur Divinité s'interessoit aux  
plaisirs de leur Prince. Le Sin-  
ge consacré, auguste Protec-  
teur du Païs, avoit fait trois  
fois la culebute sur son pied-  
d'estal : à la vérité , il l'avoit  
faite du pied gauche ; mais  
loin de prendre garde à ce  
pronostic, tout fâcheux qu'il  
étoit par lui-même, on crut  
C 5 que



que c'étoit par inadvertence que le grand Singe, qui avoit toujours eu des bontés particulières pour le Prince, avoit fait sa culebute de travers. Ce qui le faisoit penser aux Sacrificateurs les plus superstitieux, n'étoit pas sans fondement. Le Soleil paroissoit sans aucun usage: depuis huit jours, quoiqu'alors dans une saison orageuse, le Tonnerre ne s'étoit point fait entendre: le mois dans lequel se faisoit cette Alliance desirée, étoit le plus heureux de l'année: & le Roi se trouvoit parfaitement guéri de son rhumatisme; ce qui; selon une vieille prédiction, ne devoit arriver que lorsque son Fils feroit un Mariage fortuné.

Déjà les grandes Vielles  
en-



enchantoient le Peuple par leur harmonie, les rues ornées de feuillages & de fleurs, les habitans vêtus d'habits superbes, la Milice sous les armes, commençoient à donner aux Spectateurs une idée pompeuse des Fêtes de ce jour; le Temple retentissoit des vœux que les Sacrificateurs y formoient pour leurs Souverains. Tout étoit prêt enfin, lorsque Tanzai, transporté d'amour & de joye, alla éveiller la Princesse. Elle l'attendoit dans son lit. Lorsqu'elle le vit arriver, une modeste rougeur peignit son visage; elle voulut lui faire un compliment, mais l'Amour faisant expirer sa voix sur ses levres, elle ne put dire que, Ah Prince! ah cher Prince! Tanzai aussi dé-



concerté qu'elle , ne put lui rien répondre. L'Etiquette des Rois de Chéchianée étoit que le jour de leurs Noces ils habilloient seuls la Reine future : mais il leur étoit en même tems défendu de la part du grand Singe , de s'abandonner aux desirs que leur pouvoit causer les agrémens qu'ils découvroient. La Princesse , qu'on avoit instruite des Coutumes du País, vit sans s'étonner les femmes sortir de son Appartement.

Tanzai ne fut pas plutôt seul avec elle , qu'il profita, malgré la modestie de la Princesse , de la commodité de l'Etiquette. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint la permission de tirer de son lit cette beauté dont il étoit idolâtre :  
elle



elle disputa longtems, & en personne bien née, les prétentions du Prince. Malgré les précautions qu'elle avoit prises pour dérober à son Amant des charmes qu'elle devoit le loir même lui abandonner, elle ne put empêcher, qu'il ne la vît dans ce defordre où se met nécessairement quelqu'un qui se retourne souvent dans son lit.

Quel objet pour Tanzaï! & que les ordres du Singe alloient être mal exécutés, si la religieuse Néadarné n'eût arrêté ses emportemens. Les gens qui ont aimé, assurent que c'est un supplice beaucoup plus grand pour un homme amoureux de voir des beautés dont on ne lui permet pas l'usage, que de n'en pas voir du tout.



tout. Si cela est vrai, le Prince se trouvoit dans une situation gênante. Néadarné, qui se souvenoit de ce qu'avoit pensé causer sa jarretiere, élu-  
doit l'Etiquette tant qu'elle pouvoit, & ne se fut par plu-  
tôt apperçue que les yeux de Tanzai cherchoient autre cho-  
se que les siens, qu'elle répa-  
ra promptement ce qu'une  
trop grande précipitation à  
tout voiler avoit laisse à dé-  
couvert. Il feroit fâcheux pour  
elle qu'on imaginât qu'il y a-  
voit de l'artifice de sa part  
dans cette occurence : dans  
ces tems-là, peut-être, on  
connoissoit moins qu'aujour-  
d'hui en amour, l'art de fai-  
re naitre des desirs qu'on ne  
vouloit pas satisfaire. Les  
femmes même ont bien pu ne  
le



le mettre en pratique que par nécessité, & les Amans d'autrefois pouvoient n'avoir pas besoin d'un manège qui manque encore bien souvent sur ceux d'à présent. Au reste, il est prouvé que Néadarné étoit assez vivement aimée du Prince, pour n'avoir pas à se servir avec lui de cette coqueterie. Il poussa un cri affreux, lorsqu'il vit la cruelle modestie de Néadarné lui enlever d'un seul coup tant de plaisirs. Ah barbare! s'écria-t-il. Hélas, Prince, répondit-elle, & le Singe? Si vous m'aimiez, reprit il, ne l'auriez-vous pas oublié? Et c'est parce que je vous aime, dit-elle, que les menaces me sont toujours présentes.

Tanzai, en soupirant, le  
pres-



pressa alors d'entrer au bain ; mais ils contesterent encore sur la façon dont elle y devoit être. L'opiniâtreté du Prince fut obligée de céder à la vertu de Néadarné. Il s'agissoit cependant d'une tunique de bain que pendant longtems il n'avoit pas cru nécessaire , & qu'il voulut mettre lui-même, quand il fut convaincu de sa nécessité. La Princesse y consentit , persuadée , que cela se pouvoit faire avec décence ; & en effet il n'y a rien à craindre , quand ce n'est pas un Amant qu'on charge de cette fonction. Néadarné avoit cru en être quitte pour cette complaisance ; mais quand le Prince eut apporté la tunique , une autre contestation s'éleva encore. Il vouloit....

Que



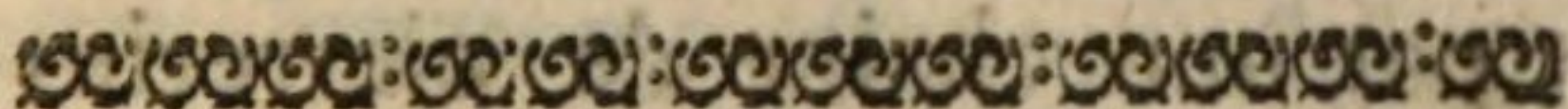
Que ne vouloit-il pas ! toutes choses qui allarmeroient la pudeur de la Princesse, & auxquelles assurément elle n'auroit pas consenti, si elle avoit eu le tems de disputer. Il put donc jouir de la vue de presque tous les charmes de la Princesse, & ne pouvant ni se contenir tout-à-fait, ni s'abandonner absolument à son desordre, il se contenta de l'accabler de ces caresses, que l'amour ne fait jamais avec plus de fureur, que quand on ne lui permet pas d'aller plus loin. Après, il la mit dans le bain, mais lentement, & ne pouvant se lasser de l'admirer, & de la tenir. A peine y fut-elle, qu'il murmura de ce que l'eau qui l'environnoit, toute claire qu'elle étoit, ne l'étoit point



point assez. On ne fauroit compter toutes les propositions qu'il lui fit , tous les écarts où il tomba ; enfin jamais bain ne fut pris d'une façon moins tranquille. Elle en sortit pourtant, mal baignée ; mais convaincue qu'elle étoit éperdument aimée. Le Prince enfin , après bien des peines , parvint à la mettre en état de sortir du Palais. Elle n'avoit jamais été coiffée plus irrégulièrement que ce jour-là, mais c'étoit l'amour qui y avoit mis la main ; & on fait assez que quand il se trouve à une toilette , l'arrangement n'est pas de son ressort , ou qu'il n'est pas bien violent quand il n'est pas bien mal-adroit.

CHA-





## CHAPITRE VII.

*Suite du jour des Noces , essai  
de l'écumoire : Colere , & re-  
fus de Saugrénutio.*

LE bruit des trompettes  
& des clairons annonça  
au Peuple qu'il alloit voir les  
Maitres. Néadarné conduite  
par le Prince , parut enfin. Ce  
qui venoit de se passer à cette  
toilette si pénible , lui avoit  
laissé une rougeur qui aug-  
mentoît sa beauté , & les de-  
sirs de Tanzai. Le Roi mon-  
ta avec eux dans le même  
char. Le Prince étoit ce jour-  
là magnifiquement vêtu , &  
sa superbe écumoire passée en  
baudrier , attachée en-haut  
par



par une chaine de pierreries , & soutenue par une agraffe de même espece , relevoit infiniment sa bonne mine.

Nédarné , ainsi que tout le monde , avoit toujours été surprise du cas qu'il faisoit de cet Instrument , & personne n'en sachant la propriété , l'avoit attribué à ces fantaisies qui prennent quelquefois aux Princes , qu'ils ne se soucient pas de justifier , & dont on n'ose leur demander compte. Il n'y avoit pas un Courtisan à qui cette écumoire n'eût paru ridicule , & qui n'eût voulu cependant en avoir de pareilles ; & sans le Prince qui les défendit , bientôt on n'auroit vu que cela à la Cour. Nédarné , résolu enfin de percer un mystère qui inquiétoit depuis

puis



puis longtems sa curiosité ,  
crut avoir trouvé le moment  
favorable pour se satisfaire.  
Source de ma joye , dit-elle au  
Prince en le regardant ten-  
drement , ne me direz-vous  
jamais ce que veut dire cette  
écumoire ? Princefle , lui ré-  
pondit-il gravement , c'est ce  
qui doit décider du bonheur  
de notre vie. Cette écumoi-  
re ! reprit-elle ; que peut elle  
avoir de commun avec nous ?  
Vous en allez être instruite ,  
répondit-il , & vos yeux se-  
ront peut-être témoins des  
événemens les plus singuliers.  
En achevant ces paroles , ils  
arriverent au Temple. Le  
Grand-Prêtre , à la tête de tous  
les Sacrificateurs , les y atten-  
doit. Cet homme , qu'il est im-  
portant de connoître , moins  
atta-



attaché au culte de sa Divinité qu'à ses intérêts personnels, n'étoit parvenu à la place qu'il occupoit, qu'à force d'intrigues, & de souplesses. Peu estimé, mais craint, il se servoit souvent d'un pouvoir que la Religion rendoit absolu, pour combattre les volontés du Roi même. Il étoit encore jeune, & d'une figure agréable qui lui avoit peut-être plus servi à la Cour, que toutes ses cabales. Mauvais Théologien, mais séduisant auprès des femmes, remplissant mal les devoirs de son état pour vaquer trop bien à ceux qu'il s'imposoit avec elles, il avoit, selon le bruit public, passé de l'appartement d'une Princesse au Pontificat de Chéchian. Curieux dans ses habits jusqu'à la plus



plus excessive propreté ; précieux dans ses discours , composé dans ses manieres , somptueux en équipages , délicat dans son luxe , aimant la table , asservi à toutes les passions , Courtisan adroit , Prêtre impérieux , bon Chanfonnier , Conteur plaisant , on avoit de lui cent bonnes Epigrammes ; quant aux Homélie's , il les laissoit à son Secrétaire. Il étoit vain , & aimoit à passer pour homme à bonnes fortunes ; & se piquoit par dessus tout , d'avoir la bouche & les dents d'une beauté singuliere. Tel étoit le personnage qui attendoit le Prince.

La première chose que fit Tanzai en mettant pied à terre , fut de chercher s'il ne découvroit pas la Vieille dont  
Bar.



Barbacela lui avoit parlé. Il l'apperçut enfin, qui cachée derriere les Gardes, faisoit son possible pour lui échapper; il courut à elle. Quelle fut sa surprise, quand il reconnut la nourrice de Roussa! Il ne l'en retint pas moins; mais croyant qu'il falloit adoucir par un compliment, la violence qu'il alloit lui faire: C'est avec un regret sensible, lui dit-il, que je me vois forcé d'exécuter sur vous les ordres qui m'ont été prescrits: Vous m'obligeriez beaucoup, ma bonne, si vous vous prêtiez de bonne grace à ce que je vais exiger de vous. Et de quoi s'agit-il donc? demanda la Vieille. Au fond, c'est une bagatelle, reprit le Prince: vous voyez le manche de cette

te



te Ecumoire, il faut permettre que je vous l'enfonce dans la bouche. A moi, barbare! s'écria-t-elle. Point d'injures, reprit-il avec dignité, il le faut; & puisque vous répondez si mal à mes bontés, nous allons voir. Qu'on la saisisse, ajouta-t-il. Alors la Vieille entre les mains des Gardes, fut forcée de céder aux volontés du Prince. Quoiqu'avec la bouche qu'elle avoit, elle eût moins à craindre qu'une autre, le manche étoit d'une grosseur si prodigieuse qu'elle ne put le regarder sans effroi. Tanzaï s'approcha, & malgré la colere de la Vieille, s'appêta à lui faire subir ce nouveau genre de supplice. Quelque dextérité qu'il employât à cette opération, quelque

D

énor-



énorme que fût la bouche à qui il avoit affaire, il ne put si bien s'y prendre qu'il ne cassât à la Vieille les deux seules dents qui lui fussent restées. La moitié des assistans rioit, l'autre plaignoit la victime, tous enfin ignoroient pourquoi le Prince se portoit à cette violence. Le Grand-Prêtre, sur-tout, étoit surpris qu'il se passât à la porte du Temple une chose qui lui paroissoit indécente; il en murmuroit tout haut; mais il fut bien plus scandalisé quand Zélès ayant retiré le manche, courut avec promptitude le lui porter: Allons, lui dit-il, que votre Révérence se dépêche, tout dépend de sa diligence. Quoi? dit Saugrénution. Je dis, repliqua le  
P.in.



Prince, que votre Révérence doit lecher ce manche.

Lecher ce manche ! dit le Prêtre : moi ? un Pontife ! vous n'avez pas espéré , fans doute , que j'accepterois cette proposition. Je vous assure que si , reprit Tanzai , & j'ai assez compté sur vous pour croire que vous ne desobeiriez pas quand vous sauriez que mon bonheur est attaché à cette cérémonie ; j'attendois de vous plus de complaisance. Mais parbleu , Monseigneur , reprit Saugrénutio, Votre Altesse n'y songe pas ; outre l'honneur que je crois intéressé à ne pas obeïr , il faudroit , & n'avoir point vu la bouche d'où sort ce manche , & n'en avoir point à conserver , pour se soumettre à ce



que vous exigez. D'ailleurs, si malgré la largeur de la bouche de cette Vieille, le manche n'a pu y entrer sans lui casser les dents, que ne me feroit-il pas à moi qui les ai toutes? en un mot, je n'en ferai rien. Vous le ferez, répondit le Prince en colere; mon salut y est attaché, ajouta-t-il en secouant sa terrible Ecumoire, & je ne prétens pas que votre sotte répugnance me le coute. Jour-de-Dieu! s'écria Saugrénutio, si Votre Altesse m'approche, je lui perdrai le respect.

Tanzaï, pour punir ces insolentes paroles, voulut lui donner du manche sur les oreilles: mais Saugrénutio s'étant jetté au milieu des Sacrificateurs, sembloit l'attendre de



de pied-ferme. Le Peuple toujours superstitieux , prenoit parti pour le Prêtre ; la Cour toujours flateuse , se rangeoit auprès du Prince ; tout annonçoit la Guerre : lorsque Tanzaï adressant la parole au Peuple, lui raconta de point en point l'origine de l'Ecu-moire, l'ordre qu'il avoit reçu de Barbacela de l'employer sur le Grand-Prêtre, comme il l'avoit fait sur la Vieille, & le besoin où il se trouvoit d'obeir pour éviter les malheurs dont on l'avoit menacé.

Après que le Prince eut parlé, Saugrénutio demanda audience. Il dit qu'il étoit sans exemple qu'on eût forcé un Grand-Prêtre, un homme vénérable par son état, à



commettre une indécence de cette nature : Que fidèle aux devoirs de cet état même , il auroit obeï sans murmurer , si ce manche en avoit fait une partie , ou qu'il eût seulement lu quelque part , qu'aucun Grand-Prêtre , soit dedans , soit dehors la Chéchianée , eût leché le manche d'une Ecumoire , & sur-tout dans la situation où il s'étoit offert à ses yeux : Mais que dis-je ? leché ! ajouta-t-il : Plût au Ciel ! ô Chéchianiens ! qu'on ne voulut pas porter plus loin la violence ; il s'agit du traitement le plus cruel : ce qu'il en a couté à cette Vicille , annonce ce qu'il m'en couteroit , les dents , & l'honneur. Ventrebleu ! Chéchianiens ! je jure quand j'y pense :



se : le Prince assure que cela lui est nécessaire ; mais faut-il qu'il achete son salut de ma perte ? Non , Messieurs , je n'y consentirai jamais ; & s'il prétend m'en parler encore , dès à présent je le charge de la malédiction du grand Singe , & je n'acheve pas son Mariage.

A cette fatale menace , le Prince pâlit , Néadarné pleura , le Roi frémit , le Peuple s'étonna , Saugrénutio se calma.

Tanzaï pressé par son amour oublia les menaces de la Fée , ne vit que l'horreur de n'être point uni à sa Princesse , & jura au Grand-Prêtre qu'il n'attenteroit rien contre lui. Saugrénutio alors fit ouvrir les portes du Temple ; & la

D 4

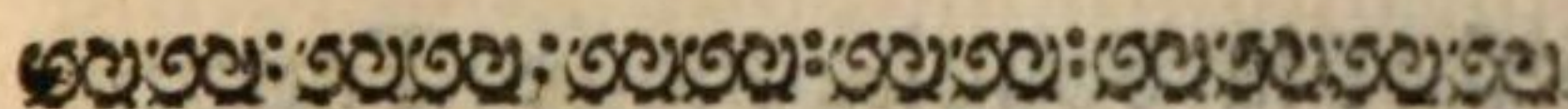
joye,



joye & la paix succederent  
à la douleur & au trouble  
qui venoient de les agiter.  
Néadarné qui mouroit de peur  
que son Mariage ne fût recu-  
lé, descendit de son Char; &  
Saugrénutio, rouge encore de  
colere, les conduisit devant  
le grand Singe, en présence  
de qui Tanzai & la Princesse  
devoient former ces nœuds  
charmans qui les unissoient  
pour jamais l'un à l'autre.

CHA-





## CHAPITRE VIII.

*Vengeance de Concombre : Retour au Palais ; ce qu'on y apprend.*

**L**E Mariage alloit se célébrer, lorsqu'on vint avvertir le Prince que la Vieille qu'il venoit de maltraiter, demandoit en grace, & comme un dédommagement, d'entrer dans le Temple pour y voir la cérémonie. Il le permit avec d'autant plus de facilité, qu'il vouloit lui faire ses excuses sur ce qui s'étoit passé.

Saugrénutio après avoir dévotieusement encensé le Singe, commença l'Hymne principal, & sans y penser, ouvrit



si fort la bouche, que Tanzaï toujours occupé de son objet, crut qu'il ne pourroit jamais trouver une plus belle occasion pour lui enfoncer l'Ecu-moire. Dans l'enthousiasme où étoit le Grand-Ptêtre, il y auroit réussi, si dans le moment qu'elle étoit presque sur ses levres, la Vieille n'avoit éternué avec tant de force, que Saugrénutio sortant de son extase, vit le mauvais tour que le Prince vouloit lui jouer. Il pensa rompre l'Assemblée: mais croyant le Prince assez puni de voir son dessein sans effet, il résolut d'achever la cérémonie.

Il prononça donc tout haut & sans alteration apparente, les Paroles sacrées. La Vieille pendant ce tems avoit proferé  
à



à voix basse quelques mots barbares ; Saugrénutio eut à peine fini, que s'élançant légèrement en l'air, elle cracha au visage du Prince, & de Néadarné. Souvien-toi, dit-elle à Tanzai, de ton Ecumoire, & gémis à jamais de la vengeance de la Fée Concombres. A ces mots, elle se perdit aux yeux des Spectateurs. Tous s'épouvantèrent de ce prodige ; Néadarné pensa s'en évanouir ; mais le Prince soutint en assez mauvais Physicien, que la Vieille n'avoit disparu que par des secrets qui n'avoient rien que de commun : que quant à ce qu'elle avoit dit de sa vengeance, il n'y avoit pas à s'en effrayer, puisque ni la Princesse, ni lui, n'en portoient pas encore des marques.



On feignit d'être persuadé : mais le Roi lui-même étoit consterné, moins encore des menaces de Concombre, que de ce que le grand Singe n'avoit cessé de se mordre la queue & de se gratter la fesse gauche pendant tout le tems qu'on avoit été à l'Autel.

On sortit du Temple. Le premier soin du Prince fut d'envoyer à l'apartement de Rouïsa pour savoir si la Vieille n'y feroit pas retournée : il apprit que d'abord qu'elle avoit disparu dans le Temple, on l'avoit vue arriver chez Roussa dans un Char trainé par deux Limaçons ; que cet équipage, qui avoit fendu les airs avec une rapidité surprenante, s'étant abbattu sur le logement de cette Princesse, la Vieille l'avoit



l'avoit enlevée , & qu'elles avoient disparu toutes deux.

Cette fuite chagrina le Roi, qui s'étoit flatté de retenir la Magicienne jusqu'à ce qu'elle eût levé le sort qu'il se doutoit qu'elle avoit jetté sur les deux époux. Il dissimula cependant ce qu'il en pensoit, craignant que de si tristes conjectures n'achevaissent de troubler tout-à-fait les plaisirs d'une fête si auguste.

Tanzai tout rempli de son amour, partageoit peu les inquiétudes de son Pere. Il regardoit sans cesse sa chere Néadarné, avec ces transports pressans que donne l'impatience d'être heureux. La Princesse dans un modeste silence, l'écoutoit avec diltrraction, & paroissoit s'occuper de choses



importantes. Mais, Princesse, lui demanda-t-il enfin, quelles sont les idées qui vous rendent si rêveuse? Je ne sai, reprit-elle, si je devrois vous les dire. Seroit-il vrai, repliqua-t-il, que, comme je le crains, vous ne vous fussiez donnée à moi qu'avec répugnance? Ah! s'écria-t-il en lui baissant tendrement la main, rassurez-moi sur mes craintes. Dites-moi que vous m'aimez toujours. Hélas! quand vous cessez de m'en assurer, je cesse de le croire. Découvrez-moi, du moins, ce qu'à présent vous pensez. Il seroit, reprit-elle, difficile de vous en instruire. Je desire, ajouta-t-elle en rougissant plus que je ne pense. Ma pudeur inquiete de vos mouvements



mens veut se revolter contre eux , & pour finir ce combat je voudrois que les Dieux accourcissent cette journée. Vous parlez , & j'admire. Je vous regarde , & je soupire. Vous me touchez , & mon cœur se trouble. Ce baiser que vous venez d'imprimer sur ma main, a pénétré jusqu'à mon ame. Quand la violence de vos desirs vous fait approcher votre bouche de la mienne , mon cœur tout entier y vole , un doux frémissement s'empare de mes sens , & les confond. Ah Prince ! ah seul délice de ma vie ! s'il est de plus grandes voluptés , comment les soutient-on sans mourir ? S'il en est ! Reine de mon ame ! s'écria-t-il , ne le devinez-vous pas à vos desirs ? ne le trouverez-



vez-vous pas dans les miens?

Il est difficile de savoir comment cette conversation auroit fini, si l'on n'étoit venu avertir que le festin étoit prêt. Tanzai, qui auroit mieux aimé entendre sonner minuit, que le dîner, s'y rendit cependant, avec quelque forte d'esperance de convertir le Grand-Prêtre. Il devoit se trouver au repas, & quoique dans les conjectures présentes, il se crût mal à la Cour, il pensa en habile Politique, qu'il lui convenoit de dissimuler ses ressentimens. Le Prince qui avoit résolu de le gagner par la douceur, s'il étoit possible, le rencontrant dans le Salon, lui demanda amicalement, si par son opiniâtreté il vouloit causer le malheur de  
sa



sa vie. Prince , lui répondit Saugrénutio , je n'ai à vous dire que ce que je vous ai dit : Outre l'indécence dont cela feroit , le manche de cette Ecumoire est d'une grosseur qui ne me permettra jamais d'obeir. Voilà donc , repartit le Prince , voilà les effets de ce zèle que vous vous vantiez tant d'avoir pour moi ! Sujet perfide !... Point d'injures , repartit le Prêtre , il n'en fera ni plus ni moins. Mon respect pour vous est profond , mon attachement sincere , mes intentions pures : mais je n'ai pas juré d'être la victime des unes ni des autres , & quand j'ai promis d'obeir , il ne s'agissoit point d'Ecumoire. Vous obeirez pourtant , traître que vous êtes !  
s'écria



s'écria Tanzai enflammé de colere. Vous obeirez, ajouta-t-il, en le saisissant par le bras. Corbieu ! Monseigneur, je n'en ferai rien, s'écria Saugrénutio, & la violence sera ici aussi inutile que la priere. Malgré les efforts de Saugrénutio, le Prince qui étoit vigoureux, lui avoit déjà porté ce manche fatal près de la bouche, lorsque le Roi accourant au bruit, remontra à son fils que la Fée lui avoit défendu d'user de violence, & que celle qu'il faisoit au Grand-Prêtre le rendroit odieux, sans qu'il en fût plus fortuné. Bien en prit à Saugrénutio, que le Roi fût venu ; le Prince le laissa, & lui jura de n'y plus penser, Saugrénutio rassuré, se mit à table, bénit les plats, &



& la joye commença à naitre dans tous les cœurs. Tanzaï, qui n'avoit point perdu son dessein de vue, fût de l'exécuter si Saugrénutio vouloit boire au point, ainsi qu'il lui arrivoit souvent, de s'endormir à table, avoit soin de lui faire verser plus de vin que la moitié des conviés n'en auroit pu prendre. Cette précaution lui fut inutile ; Saugrénutio mangea, chanta, but, parla, & ne s'enivra pas. Le festin finit enfin ; le reste du jour s'écoula dans les plaisirs dont les Noces des Princes sont accompagnées. Qu'ils parurent ennuyeux à Tanzaï ! combien de fois ne souhaita-t-il pas qu'ils finissent ! Que la Comédie, quoiqu'elle fût de lui, lui parut longue ! Que ce fut  
avec



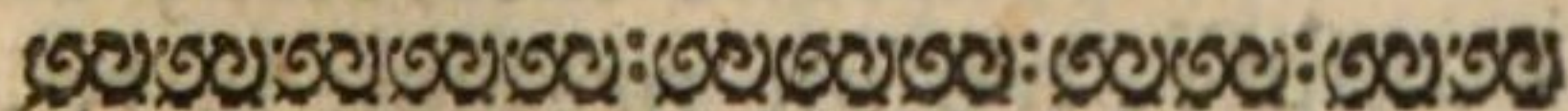
avec regret qu'il se vit contraint d'assister au souper ! Néadarné qu'il regardoit sans cesse , partageoit son impatience. Le Roi, étourdiment, proposa à son fils d'aller au Bal : mais Tanzai que tout chagrinoit , prit la Princesse par la main , donna le bon soir à Céphaès , & se retira dans son Appartement.





TANSAÏ  
ET  
NEADARNÉ.

LIVRE SECOND.



CHAPITRE IX.

*Nuit des Noces.*



INGE lumineux ! Père  
de la Nature ! Oeil  
vivifiant du Monde !  
Soleil ! retarde un peu  
ton retour, & que s'il se peut  
en-



encore , tes rayons divins éclairerent les plaisirs de notre Prince ! Après cette exclamation de l'Auteur Chéchianien , que j'ai peut-être copiée mal-à-propos , il répète , ainsi que le Lecteur l'a pû voir dans le précédent Chapitre , que le Prince emmena Néadarné. Il la deshabilla , à ce que dit l'Histoire , plus promptement qu'il ne l'avoit habillé le matin. La Princesse interdite , & confuse , n'osoit presque le regarder. Les transports de Tanzai l'étonnoient. Quelquefois elle vouloit les contraindre , mais le devoir s'opposoit à sa résistance ; & l'amour plus fort , & plus doux encore , aidait à sa facilité , & nuisoit à sa pudeur. Tanzai parvint enfin à la mettre sur la couche  
nup-



nuptiale. Bientôt il vola auprès d'elle, il dévora des yeux toutes les beautés que l'hymen lui foumettoit. Ce qu'il voyoit, il le baisoit; ce qu'il avoit baissé, il le revoyoit encore : ses mains inquietes s'égaroient par-tout. Néadarné sentit bientôt succéder à sa pudeur un sentiment inconnu qui remplit toute son ame : elle soupira, & cédant à la douce émotion que Tanzaï faisoit naître, le baiser le plus tendre déclara enfin ses transports. Déjà les paroles les plus flatteuses voloient, le bruit des soupirs se répétoit dans la chambre, déjà Tanzaï se croyoit au comble de ses vœux; lorsqu'avec les mêmes desirs, il ne se sentit plus la même puissance. En-vain, éton-



étonné d'un accident si peu prévu , il ferra la Princesse dans ses bras ; en-vain , dans les plus tendres caresses , il chercha un remede à son malheur , tout irritoit son ardeur , mais rien ne lui rendoit ce qui pouvoit la prouver à la Princesse. Surpris & confus de l'état où il se trouvoit , il se retira d'auprès de Néadarné , comptant que cet anéantissement se dissiperoit , & qu'elle aideroit elle-même à le détruire.

Mais , quel fut son étonnement , quand implorant le secours d'une main si chere , il vit que ce seroit inutilement qu'il voudroit l'employer ! il ne s'offroit plus à ses yeux d'objet sur qui pussent tomber les bontés de la Princesse. Il con-  
nut



nut enfin la conséquence de sa perte , & moins elle étoit ordinaire , plus il la jugea irréparable. O Singe ! ô juste Singe ! s'écria-t il , ô ma Princesse , ô jour à jamais exécration ! ô abominable Prêtre ! Quel est donc ce despoir ? dit la Princesse : qui le cause ? n'y puis-je prendre part ? Ah ! dit Tanzaï , mon malheur ne vous regarde que trop , je ferois trop heureux qu'il n'intéressât que moi. C'est trop longtems me le cacher , reprit-elle. Voyez donc , dit le Prince , & jugez vous-même , si mes plaintes ne sont pas fondées sur le plus inouï & le plus cruel des accidens. La Princesse alors le considérant avec attention , ne laissa point , quoiqu'elle ne fût pas , à ce qu'elle disoit , en

E

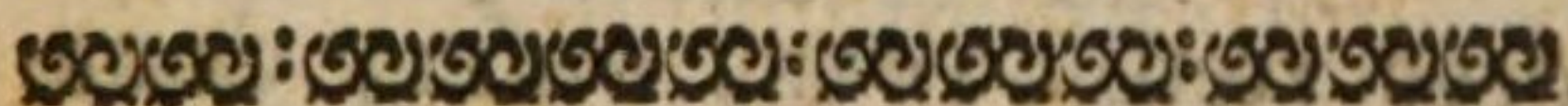
quel



quel état il devoit être, d'être fort surprise de celui où elle le voyoit. O mon Prince ! dit-elle en l'embrassant tendrement. Epargnez-moi, lui dit-il, des caresses qui redoublent mon infortune ; ou plutôt, ajouta-t-il en la pressant dans ses bras, venez ; vous seule pouvez me rendre ma première forme. Ah ! si je ne la retrouve pas avec vous, je suis perdu à jamais ! En achevant ces paroles, il la remit sur la couche nuptiale, & sentant subsister ses desirs avec la même violence, il ne concevoit pas comment ils ne lui rendoient rien de ce qu'il avoit perdu. Il découvroit dans cette agitation, des appas qui le faisoient soupirer de rage. Enfin, outré de fureur & de lassitude,



situde, il prit le parti de se recoucher auprès d'elle, autant embarrassé de ce qu'il feroit à l'avenir, que de ce qu'il étoit actuellement.



## CHAPITRE X.

*Suite de la nuit des Noces: Tour  
que joue l'Ecumoire à Tanzai.*

ENfin, dit Néadarné au Prince, ne me découvrirez-vous jamais la cause de tout ce que je vois? Ne me direz-vous pas quel est ce changement de forme qui vous coute tant de regrets? Au nom de vous-même, cher Prince! contentez ma curiosité. Je vais vous satisfaire, dit Tanzai.



Sans le vouloir, vous ajoutez à mes malheurs, & le desespoir de les effuyer avec vous, me les rend encore moins supportables ; vous que j'adore ; vous, l'objet de mes plus tendres vœux ; vous, enfin, dont les attraits devoient me répondre d'un fort bien différent de celui que j'éprouve aujourd'hui.

Mais, lui dit Néadarné, ce malheur n'est-il arrivé qu'à vous ? Il est arrivé, reprit-il, qu'en pareille occasion, d'autres que moi ont éprouvé une langueur qui détruiroit leurs plaisirs : mais cet anéantissement, causé d'ordinaire par trop d'amour, ne dure pas ; il est du moins susceptible de secours, il se répare par l'amour même ; & votre compassion  
ne



ne peut rien ici ; votre tendresse, la mienne, tout m'est inutile. Apprenez quelle est mon infortune.

Alors, il lui raconta brièvement les menaces de Barbacela, le don de l'Ecumoire, l'usage qu'il en devoit faire, & la fureur où il étoit contre Saugrénutio qu'il chargeoit de l'événement de cette nuit.

Jamais, ajouta-t-il, je ne me ferois douté qu'une journée aussi glorieuse pour moi fût le commencement de mes malheurs, & se terminât d'une façon si cruelle. Ce jour que je devois croire le plus beau de ma vie, est le plus honteux pour moi depuis que je respire. Sans me vanter, (peut-être se vantoit-il,) je suis de tous



les hommes, celui qui devoit le moins s'attendre à ce qui m'arrive aujourd'hui. Barbacela m'avoit doué d'une façon si surprenante, que ce qui m'étonne le plus, est que ce présent devenu cher à mes yeux par la part que vous alliez y prendre, ait disparu sans que j'en aye rien senti.

En achevant ces paroles, les pleurs recommencerent. Eh quoi ! lui dit Néadarné en l'embrassant, pensez-vous que cet accident diminue l'amour que j'ai pour vous ? non Prince, s'il ne vous affligeoit pas tant, j'en bénirois le Ciel. Vos desirs satisfaits, vous m'aurez peut-être moins aimée ; sans doute, c'est un moyen qu'il m'offre pour vous conserver toujours. Il m'auroit été



été plus doux de satisfaire votre passion ; mais l'aurois-je pu sans risquer de la voir s'éteindre ; & quoi de plus flatteur pour moi que de vous voir m'aimer toujours ? Est-il pour des cœurs délicats , une plus grande satisfaction ? Que font , sans l'amour , ces plaisirs que vous regrettez tant ? Non , cher Prince , il n'en est pas qui vaille celui que je prens à vous dire que je vous aime. D'ailleurs qu'avons-nous perdu ? ces transports si tendres que vous m'avez fait éprouver , que j'éprouve même encore auprès de vous , ne dépendent point de ce que vous n'avez plus. N'ai-je pas toujours le plaisir de vous embrasser ? vous-même , ne me rendez-vous pas mes caresses ? Ne vous exagerez-vous pas votre perte ?



Ah Néadarné ! s'écria douloureusement le Prince, que vous tiendriez un langage bien différent, si vous connoissiez de réputation seulement, ce dont je déplore la perte. Soit, reprit-elle, je veux que vous en foyez justement affligé, je veux tout y perdre ; mais notre union n'en fera pas altérée.

Je le croi, répondit-il : mais pensez-vous qu'elle eût perdu de sa vivacité, si je fusse resté ce que j'étois ? Prince, lui dit-elle encore, au milieu de cet embarras, les Dieux m'inspirent une pensée salutaire. La Fée, en vous donnant l'Ecumoire, a sans doute eu ses raisons : un Présent de cette nature seroit trop ridicule, si elle ne lui avoit pas attaché une vertu particulrere. Ce qui  
vous



vous arrive, est l'effet de la colere de l'infemale Concombre. Je suis sûre que l'Ecumoire, convenablement appliquée, détruiroit l'enchantement.

Puissent les Dieux, s'écria Tanzaï, vous payer de ce conseil! Que vous êtes heureuse d'avoir dans une si grande calamité l'esprit aussi présent! Il courut alors avec empressement détacher l'Ecumoire, & se frottant de toute sa force, il demanda à la Princesse, si rien ne s'offroit à ses regards. Dans l'instant qu'elle lui répondoit non, le Prince voulant continuer le frottement, trouva l'Ecumoire immobile; elle s'étoit incrustée dans sa peau, & nuls efforts ne purent l'en arracher. De sorte qu'après des douleurs excessi-

E s

ves,



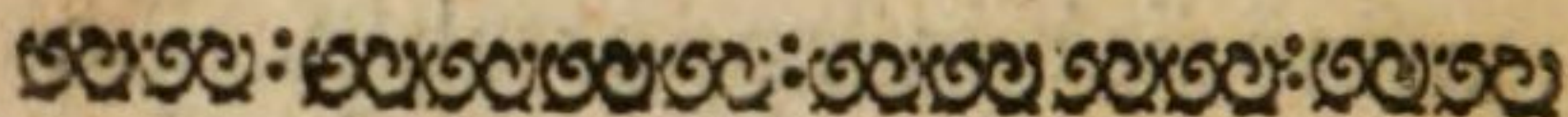
ves , il fut contraint de la laisser , fort embarrassé cependant de ce qu'il en feroit , supposé qu'elle lui restât. Le jour vint enfin. Méadarné , accablée de fatigues , se laissa aller au sommeil en exhortant le Prince à en faire autant. Ses aventures l'occupoient trop pour qu'il pût profiter de ce conseil, & il employa le reste de la nuit à de vains efforts. Ce qui l'inquiétoit le plus étoit la façon dont il pourroit porter cette Ecumoire sans devenir la risée de toute la Cour. Il tâcha de la plier pour la porter plus décemment ; mais toutes ses forces réunies ne purent jamais la faire panacher. Si à force , il l'approchoit de lui , elle lui couvroit entièrement le visage ; ce qui lui étoit d'une incom-

com-



commodité insupportable. En se perdant dans ses desagréables idées, il s'endormit. La douleur & l'accablement lui procurerent un sommeil si long, que Néadarné éveillée avant lui, eut tout le tems de contempler le funeste présent de Barbacela. Tanzai, après avoir essayé différentes postures, s'étoit enfin couché sur le dos, & peu s'en falloit que dans cette situation, l'Ecumoire ne touchât à l'Impériale. Elle étoit abîmée dans les idées que cette vue lui donnoit, & doutoit en elle-même si ce que le Prince avoit perdu, valoit, quoi qu'il en dit, ce qu'il venoit d'acquérir.





## C H A P I T R E X I.

*Evénemens peu interessans : Conseil rassemblée , à quoi il sert.*

**I**L y avoit déjà longtems que le Prince dormoit, lorsque le Roi, inquiet du succès de cette nuit, entra dans l'appartement, suivi de son Capitaine des Gardes, & de la plus grande partie de sa Cour. Il se mit à rire en voyant l'état prodigieux où étoit le Prince, & s'applaudissant du nouveau mérite qu'il lui découvroit, il badina assez sottement sur la nuit qu'avoit dû passer la Princesse. Les Courtisans stupéfaits de l'énormité de la chose, firent entre eux des plaisanteries plus con-



convenables sur ce que devoit être Néadarné après une pareille épreuve. Tous enfin, ne pouvoient concevoir comment le Prince avoit pu cacher si longtems la majesté de ce qu'ils voyoient. Le Roi, revenu de sa premiere joye, ne trouvant pas naturel que son fils fût dans cette situation, alloit l'éveiller pour s'instruire plus à fond de la chose, lorsque Néadarné déranginga le Pavillon, & fit voir, au grand étonnement de tout le monde, l'Ecumoire jusques à sa racine. Singe cruel ! que vois-je ! s'écria Cèphaès. Le Prince, réveillé à cette exclamation, fut desesperé d'avoir toute la Cour pour témoin d'un accident qu'il auroit voulu cacher à toute la Terre : mais, se servant



habilement de son esprit dans une si fâcheuse occasion , il dit à son Pere que depuis une heure , Néadarné badinant avec lui sur l'Ecumoire , l'avoit défié de la faire tenir en équilibre où on la voyoit ; que sur le champ , il l'avoit convaincue que la chose étoit possible ; & que s'étant après laissé aller au sommeil , l'équilibre , sans qu'il fût comment , avoit subsisté. Les Courtisans firent semblant de donner dans cette raison , tout impertinente qu'elle étoit , & chacun se retira pour laisser à la Princesse le tems de sortir du lit. Le Prince seul avec son Pere , lui découvrit tous les maux qu'il avoit soufferts , & finit par la peine où il étoit de porter l'Ecumoire sans que personne s'en



s'en apperçût. Céphaès , après avoir beaucoup rêvé , proposa vingt moyens plus inutiles les uns que les autres , & convint enfin , que le cas étoit embarrassant. Tanzai pensa que l'Ecumoire pouvoit se limer ; mais ni lime , ni tout ce qu'on put employer , ne l'entama. Le Roi ne sachant plus qu'imaginer , dit qu'il alloit au Conseil , & laissa les deux époux ensemble. Le Conseil assemblé , le Roi lui exposa ce qui étoit arrivé au Prince. Cette nouvelle ne surprit personne. L'équilibre n'avoit pas aussi bien pris , que le Prince l'avoit cru ; & le peuple , pour le coup , avoit réduit la chose au simple : non qu'il fût absolument ce dont il étoit question , mais un bruit sourd couroit dans

dans



dans la Ville. On disoit que le Prince avoit une Ecumoire attachée où Néadarné avoit dû croire trouver moins , & mieux. D'autres , mais on ne se le disoit qu'à l'oreille , affirmoient que Tanzai étoit totalement transformé en Ecumoire , qu'on l'avoit vu se promener sur la terrasse de son Appartement , & qu'un Officier du Palais lui avoit long-tems parlé dans cet équipage.

Quelque impertinente que fût cette rumeur , elle avoit cependant pris force dans l'esprit du Peuple , qui , sot pour le moins autant que crédule , n'ajoute jamais plus de foi qu'à ce qui est le moins vraisemblable. Le Conseil , après avoir instruit le Roi de tous ces bruits , donna ses idées sur  
l'ac-



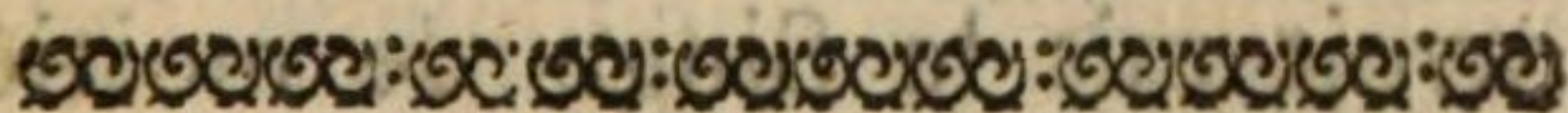
l'accident de Tanzaï. L'un dit qu'il falloit inventer un habillement qui cachât cette difformité; l'autre, qu'il falloit plier l'Ecumoire; un troisiéme dit, qu'il falloit la limer; & l'avis de Saugrénutio fut, qu'il falloit consulter le Singe. Eh morbleu, s'écria alors le Roi, je favois tout cela par cœur; tâchez de me dire quelque chose que je n'aye point pensé. La prévoyance de Votre Majesté est si grande que . . . . Maugrébleu du Conseil, dit le Roi en colere, je n'en ai vu de ma vie un si butor! Mais que faire dans cette extrémité? Tout ce qu'il vous plaira, répondirent-ils. La colere du Roi étoit montée au plus haut point, lorsqu'un des Conseillers, jadis hapile Chirurgur-



rurgien, dit qu'il enleveroit l'Ecumoire à pointe du cizeau. Qu'en faisant d'abord une incision autour, & creusant après par-delà le *scrotum*, il étoit sûr de son affaire. Que le Prince, à la vérité, pourroit n'en pas revenir; mais que cela feroit toujours une parfaitement belle opération. La première idée du Roi fut d'envoyer au supplice cet impertinent, & il alloit prendre là-dessus l'avis du Conseil, qui l'auroit fait pendre par complaisance, lorsque Saugrénu-tio insistant fortement sur le Singe, dit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen pour remettre le Prince en état, que de le faire expliquer sur sa destinée. Le Conseil ne sachant que dire, opina comme lui, & se fé-



fépara. Le Roi retourna auprès de son fils, & Saugrénutio alla au Temple, préparer son Singe à rendre l'Oracle.



## CHAPITRE XII.

*Oracle du Singe ; départ du Prince.*

**L**Es malheurs du Prince ven-  
geoient trop bien Saugrén-  
nutio, pour qu'il y prît une  
part bien sincère. Maître de  
dicter les Oracles que le Sin-  
ge rendoit, ou de les inter-  
preter du moins à sa fantai-  
sie, il résolut de se servir de  
l'occasion qui lui étoit offerte.  
Cette résolution n'étoit rien  
moins que charitable ; mais  
Sau-



Saugrénutio étoit offensé à la face de tout un Peuple, on lui avoit fait un affront cruel ; & pour en tirer vengeance avec moins de remords , il avoit mis le Singe de moitié de l'insulte qui lui avoit été faite. Ce n'étoit plus lui qui poursuivoit le Prince, c'étoit la Divinité même qui devoit s'armer : cette Divinité , qui tranquille , & respectée dans son Temple, s'inquiétoit peu , dans le fond , des chagrins qu'on faisoit essuyer à son Prêtre. Saugrénutio étoit déjà entré dans le Sanctuaire, fort embarrassé de la tournure qu'il donneroit à l'Oracle, lorsque le Fée Concombre lui apparut. Je partage, lui dit-elle , ton ressentiment : nous avons tous deux la même injure à venger.

Sors



Sors d'inquiétude, je dicterai moi-même l'Oracle. Sois sûr de ma protection, je te vengerai, te dis-je. Saugrénutio, tout dévot qu'il étoit, remercia affectueusement Concombre, & il étoit encore occupé à la complimenter sur son bon cœur, lorsque le Roi entra. Il se mit alors à encenser le Singe, & quand il lui demanda tout haut, ce que le Prince devoit faire, Concombre invisible à tous les yeux, prononça très intelligiblement, par l'organe du Singe, ces paroles :

*Qu'il aille : Qu'il parcoure :  
Qu'il couche : Qu'il revienne.*

Le Roi fit de vaine efforts pour dévoiler cette énigme,  
&



& moins instruit qu'auparavant courut la porter au Prince , qui toujours occupé de son desenchantement , fatiguoit en-vain Néadarné. Que veut dire cet Oracle ? dit Tanzaï , après l'avoir entendu. Je ne l'entends que trop ! s'écria la tendre Néadarné : Plût aux Dieux cruels , qu'il fût aussi obscur pour moi , que pour vous ! Et de quoi vous allarmez-vous , Princesse ? reprit Tanzaï. D'abord , dit-elle , l'Oracle veut que vous me quittiez , & ce n'est pas le seul malheur que ma tendresse me fasse craindre. Vous devez coucher en chemin. . . . Ah ! dans l'état où je suis , s'écria le Prince , devez-vous avoir cette inquiétude ? Vous pleurez , lorsque le destin m'of-

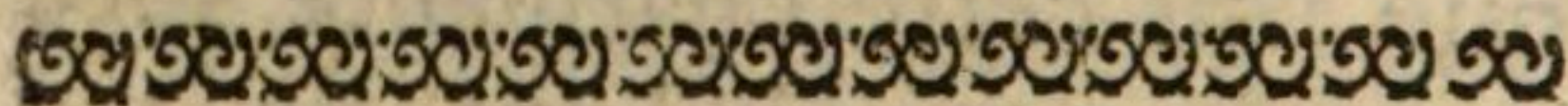
fre



fre un moyen de terminer nos malheurs ; vous craignez que je ne vous manque de foi ? Ah ! pensez-vous , quand on me destineroit la Déesse même de la Beauté , que je puisse vous oublier , que ce fût l'amour qui me conduisît dans ses bras , que votre image ne m'y fût pas toujours présente , que sans cette charmante idée je pusse venir à bout de ma guérison ? Néadarné pleuroit , & ne répondoit rien. Le Prince , quoique touché de ses pleurs , donna ses ordres pour son départ ; & après les plus tendres embrassemens , des assurances d'une fidélité entière , & du retour le plus prompt , il sortit du Palais seul , & à cheval , non sans avoir été fort embarrassé de son  
son



son Ecumoire , qu'il parvint enfin à mettre entre les oreilles de son Courfier. Il pria encore son Pere , avant de partir , de faire assembler les Etats , & les Sacrificateurs , pour condamner Saugrénutio à l'Ecumoire , en cas qu'il en fût débarrassé.



## CHAPITRE XIII.

*Avanture miraculeuse de la Fée  
au Chaudron.*

**L**E Prince avoit déjà parcouru trois ou quatre Royaumes , fort inquiet du tems & du lieu où se termineroit sa course , lorsque passant dans une Forêt fort sombre ,



bre , il vit une bonne femme occupée à faire bouillir dans un chaudron , des herbes qui jettoient une écume extrêmement épaisse , & qui l'incommodoit d'autant plus , qu'elle n'avoit rien pour la chasser. Le Prince fut touché de la peine qu'elle se donnoit : Vous me paroissez , lui dit-il , vous fatiguer beaucoup ; Seigneur , répondit elle , je ne suis embarrassée , que parce que je n'ai point d'Ecumoire. Nous ne nous ressemblons pas dans nos peines , reprit-il ; car si je suis embarrassé , c'est parce que j'en ai une. Ah , généreux inconnu ! s'écria la Vieille , voudriez-vous me la livrer ? il n'y a rien que je n'en donnasse. Je ne ferois pas fâché , repartit le Prince , de

F

vous



vous rendre ce service; mais elle me tient de façon, que je doute que je pûsse m'en défai-  
re. Cependant je puis écumer cette chaudiere, puisqu'il vous importe si fort qu'elle le soit. Il descendit alors de son cheval, après avoir prié la bonne femme de s'écarter, soit qu'il ne voulût pas lui montrer où tenoit l'Ecumoire, soit qu'il fût naturellement modeste.

La Vieille s'écarta donc, & le Prince se mit à écumer de toutes ses forces, en conduisant l'instrument avec ses mains. Mais à peine l'eut-il fait une minute, que l'Ecumoire se détacha. Tanzai, à cette vue, poussa un cri de surprise & de joye; & la Vieille s'étant rapprochée, il alloit lui conter son



son Histoire , lorsque l'interrompant: Prince, lui dit-elle, je vous connois ; je favois que vous deviez passer en ces lieux, & que nous nous y rendrions un service réciproque. Je suis une Fée, & pour donner à ces herbes la vertu qui leur est nécessaire, j'avois besoin de l'Ecumoire enchantée dont Barbacela vous a fait présent. Je ne vous ai pas été inutile: j'espère vous aider encore; vous allez dans l'Ile des Cousins. . . Vous me tirez d'une grande peine; je vous avouerai que je marchois sans savoir où j'allois: Et comment arriverai-je dans cette Ile? Il m'est défendu de vous en instruire, reprit-elle. Autre embarras! répondit-il; pensez-vous que je fisse mal de m'en retourner?



Franchement, tout ceci commence à m'ennuyer. Ne pourriez-vous pas du moins me dire ce que j'y vais faire ? ... L'Oracle du Singe ne vous en instruit-il pas assez ? Vous allez en bonne fortune. En bonne fortune ! dans l'Ile des Cousins ! s'écria-t-il ! & dites-moi, s'il vous plait, quelle est la Beauté qui y habite ? Sans vous en inquiéter plus, songez, dit-elle en riant, à ne pas manquer de courage. Vous me donnez, répondit-il, mauvaise opinion de ma conquête, & toute femme avec qui l'on a besoin de courage, n'est pas celle qui l'excite le plus. Mais, quels sont donc ces importants services que vous me rendrez ? Vous m'avez, à la vérité, débarrassé de mon Ecu-  
moire,



moire , mais je n'en suis pas pour cela plus avancé : que voulez-vous qu'on fasse de moi dans l'état où je suis ? Pour peu que vous prissiez intérêt à la Dame qui me fait voyager depuis si longtems , vous devriez bien me mettre en état de paroître décemment devant elle. Cela m'est impossible , repartit la Fée ; la Dame qui vous aime , a seule le pouvoir de vous rendre ce qui vous manque. Cependant, comme la timidité pourroit nuire à votre guérison, & qu'il est important qu'elle n'ait rien à vous reprocher , je vais vous donner un flacon de cette eau : vous verrez que c'est avec raison que nous l'appellons l'Eau de Santé. Avant de vous mettre au lit, la nuit de votre

F 2

defen-

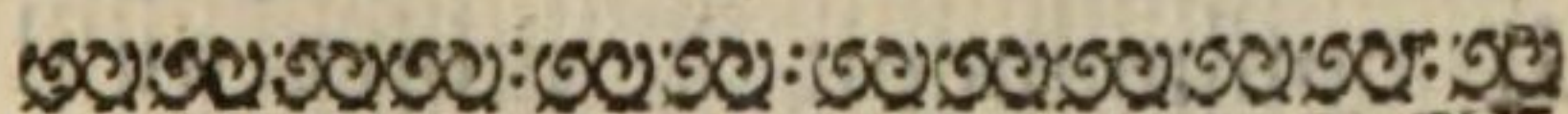


defenchantement , ne manquez pas de boire tout ce que je vais vous en donner. En ce cas , reprit le Prince, vous pourriez étendre plus loin votre générosité : ce n'est pas que je croye avoir ordinairement grand besoin de cette Eau de Santé ; mais en cas que cela arrivât , je ne ferois pas fâché d'en avoir une plus ample provision. Je vous entends , & vous exauce , reprit la Fée : à votre retour à Chéchian , vous en trouverez trente bouteilles dans votre cabinet. Adieu. Le premier Cousin sellé & bridé qui s'offrira à vos regards , vous conduira où vous devez aller.

Alors elle disparut , & le Prince après avoir ferré son flacon , & rattaché son Ecu-moire ,



moire, remonta sur son Cour-  
sier, moins occupé de sa guéri-  
son prochaine, que de la façon  
dont elle lui feroit procurée.



## CHAPITRE XIV.

*Arrivée du Prince dans l'Ile des  
Cousins.*

A Peine Tanzaï avoit-il  
fait quelques lieues, qu'il  
rencontra le Cousin qui devoit  
le voiturier. Il étoit trois fois  
gros comme son cheval, &  
il pensa mourir de peur à l'as-  
pect de cette énorme bête;  
cependant il se remit, & des-  
cendant promptement, il s'a-  
bandonna avec toute l'intré-  
pidité d'un Héros, à la bonne



foi de l'animal, qui ne le sentit pas plutôt sur lui, qu'il l'emporta dans les airs. La nuit vint, que le Prince n'étoit pas encore au bout de son voyage. Il commençoit à croire qu'il ne finiroit pas, lorsque le Cousin s'abbattit dans une Ile où l'on entendoit un bourdonnement à en devenir sourd. Il ne douta pas qu'il ne fût dans l'Ile des Cousins, & l'inquiétude de ce qu'il alloit y faire le tourmentant, il se laissa mener par son Conducteur jusques à un Palais superbe.

Beaucoup de Cousins richement vêtus vinrent le recevoir à la porte; beaucoup d'autres jouoient de toutes fortes d'instrumens. On fait que les Cousins ont naturellement la voix harmonieuse : ceux  
d'en-



d'entre eux qui savoient la Musique , se mirent à chanter les louanges du Prince , & formerent le plus singulier concert qu'on puisse jamais entendre. 'Tanzai , déjà rassuré par cette obligeante reception , fut conduit dans des Apartemens superbes , où des Chouettes mises très-galamment , vinrent lui faire la révérence. Une d'elles , après les premières cérémonies , lui demanda avec une voix touchante , s'il ne vouloit pas entrer au bain ? Etourdi de la nouveauté de l'aventure , il fit signe de la tête qu'il le vouloit bien. Les Chouettes s'avancerent alors pour le deshabiller. Mesdames , leur dit-il , il me paroît peu féant que vous vouliez-vous donner ce soin.

F s

Nous



Nous ne le prendrions pas avec un autre, sous doute, reprit la Cameriere; mais nous savons que vous ne pouvez pas allarmer notre pudeur. Tanzai rougit à ces paroles, & n'ayant rien de bon à y répondre, se mit au bain, se cachant avec plus de soin qu'il n'en auroit peut être apporté s'il eût eu de quoi en prendre. Voilà, Seigneur, lui dit la railleuse Chouette, une bien louable modestie; mais elle ne me surprend pas de vous: de tous les hommes, vous êtes assurément le plus rare. Assurément aussi, dit Tanzai en colere, cette rareté que vous vantez tant, cesseroit moins pour vous, que pour qui que ce pût être. Prince, repliqua-t-elle, cette réponse est peu polie.



lie. Eh corbieu ! dit-il , depuis deux heures , vous me tenez de mauvais discours. Ecoutez , n'ajoutez rien à ma mauvaise humeur , je ne suis point accoutumé à respecter des Hiboux. La Chouette enfin craignant d'aigrir trop le Prince , se tut , & Tanzai sortit du bain , parfumé comme un homme que l'on réserve aux plus douces aventures. A présent , dit-il à la Chouette , contentez , de grace , ma curiosité. A qui dois-je ici des soins ? A qui appartient ce Palais ? Que veulent dire ces singularités ? Des Chouettes parlantes , des Cousins armés , que me veut-on ? Qui êtes-vous ? Pourquoi vous-même êtes vous si extraordinairement parée ? Suis-je , répondit l'Oiseau , la pre-



miere Chouette que vous ayez vue avec des ajustemens ? Mais sans vous inquiéter de tout ceci , formez-vous les plus douces idées , & par une reception aussi brillante , jugez de ce qu'on veut faire pour vous. Croyez que les agrémens de celle qui vous aime , vont de pair avec sa puissance. Imaginez ce que les cieux ont formé de plus beau , & vous ferez loin encore des appas qu'on veut bien vous soumettre. Je ne vous dis rien de plus , vous jugerez du reste par vos yeux. La Beauté qui vous est destinée , paroitra cette nuit à vos regards ; elle seule peut vous remettre dans un état qui vous étoit bien cher apparemment , puisque vous supportez avec tant d'impatience qu'on



qu'on badine avec vous sur sa perte.

Tanzaï, à qui les discours de la Fée au Chaudron n'avoient pas promis un bonheur si parfait, sentit ses inquiétudes s'adoucir par les plaisirs que lui annonçoit la Chouette; il crut enfin qu'une Divinité brillante lui accordoit l'honneur de sa couche; que ce cas n'étoit pas étrange, & qu'une Déesse s'abaissoit moins en descendant jusques à un Prince, que quantité de femmes titrées à qui l'amour, & l'extravagance, font faire tous les jours des pas plus cho-

quans. Cette nuit qu'il alloit passer lui paroissoit si charmante, qu'il en oublioit presque celle où la tendre Néa-

darné lui prodiguant tous ses char-



charmes, l'avoit trouvé si incapable d'en profiter. Il se flattoit même que sa Princeſſe qui étoit ce que les Dieux avoient formé de plus parfait, n'approcheroit pas des beautés qui alloient ſe trouver en proye à ſes deſirs: ſon amour pour elle en diminua, & ſ'il ſe ſentit quelques transports, ils furent tous pour la Déeſſe. Aveuglement ordinaire des amans ! qui ſacrifient ſouvent à l'idée qu'ils ſe forment d'une conquête nouvelle, la Maîtrefſe dans ils connoiſſent le plus le cœur, & les charmes.

La Chouette voyant rêver Tanzaï: Prince, lui dit-elle, je conçois toutes les réflexions qu'une avanture auſſi flatuſe vous fait naître: mais prenez un air plus gai, votre Maîtrefſe



tresse hait mortellement les  
 gens taciturnes, & je fai plus  
 de mille Amans qui par ce dé-  
 faut ont perdu ses bonnes gra-  
 ces. Mille Amans ! s'écria  
 Tanzai, c'est une façon de  
 parler. Non assurément, re-  
 prit la Chouette, jen'exagere  
 pas ; deux-mille vous ont pré-  
 cédé, deux-mille & plus vous  
 suivront ; & ce grand nombre  
 d'Adorateurs doit vous prou-  
 ver l'excès des charmes de la  
 Déesse. Et sa bonté, ajouta-  
 t-il. A ce que je vois, reprit  
 la Chouette, vous aimez les  
 conquêtes neuves ; je vous  
 conseille cependant de n'être  
 pas si délicat dans le monde,  
 vous courriez risque d'y de-  
 meurer oisif. Contentez-vous  
 cependant de la nuit qu'on  
 veut bien vous donner, & du  
 soin



soin qu'on prend pour quelqu'un qui, puisqu'il faut parler franchement, pourroit bien ne le pas justifier. . . . Je vous ai déjà dit, Mademoiselle, que votre air d'aigreur, & vos mauvaises plaisanteries me déplaisoient; finissez, ou je vous quitte.

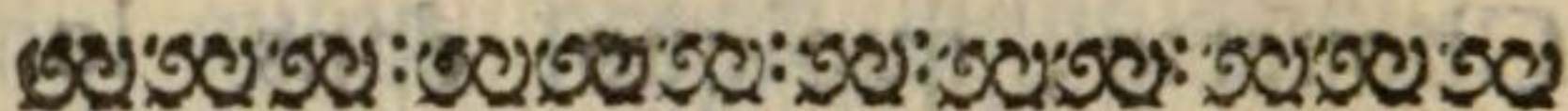
Il y a apparence que la Chouette, qui faisoit la précieuse, & le bel-esprit, ne s'en feroit pas tenue-là, si le Cousin, Maître d'hôtel, ne fut venu annoncer qu'on avoit servi. Le Prince se mit seul à table : on imaginera facilement le goût, & la magnificence du repas; l'Amour l'avoit ordonné. Tanzaï, qui n'avoit jamais appliqué sa morale à corriger la gourmandise, mangea beaucoup, causant de tems en tems avec la Chouette.



Chouette, quoique dans le fond, elle lui déplût. Le festin finit enfin, & le Prince le termina par son Eau de Santé. La Chouette se mit à rire désagréablement. Prince, lui dit-elle, vous avez besoin de précaution, & cette liqueur est sans doute un préservatif contre vos accidens ordinaires. Quoi qu'il en soit, reprit-il, & quelle que fût sa vertu, elle échoueroit sans doute contre une physionomie comme la vôtre. Elle peut n'être pas belle, reprit la Chouette, mais vous aurez peut-être en votre vie des occasions où vous souhaiterez d'en trouver une pareille. Vous ne vous êtes pas bien vue, répondit Tanzai, ou vous avez un ridicule amour-propre.

CHA-





## C H A P I T R E X V.

*Comme quoi l'on se trompe à ce  
qu'on imagine.*

**O**N vint en cet instant dire au Prince que sa Déesse feroit bientôt visible. Son cœur s'émut à cette nouvelle ; la curiosité , un sentiment encore plus vif, le troublerent , & il se laissa deshabiller par les Chouettes , sans proferer une seule parole. Quand elles l'eurent mis en robe de chambre elles le conduisirent dans un Appartement superbe , où les parfums qui bruloient dans des castolettes d'or , embau-  
moient l'air , & faisoient res-  
pirer les odeurs les plus volup-  
tueu-



tueuses. Plein d'inquiétude , & de defirs , après avoir traversé cinq ou six grandes pieces , il parvint enfin dans la chambre où la Déesse étoit couchée. Un lit brodé des pierres les plus précieuses , soutenu par des colonnes de rubis , renfermoit cet objet miraculeux. Le Prince , quoiqu'ébloui , & arrêté d'abord par un spectacle si brillant , ne laissa pas de chercher des yeux ce chef-d'œuvre si vanté. Il voyoit de loin quelque chose qui se remuoit dans le lit ; mais c'étoit une figure si informe , qu'il ne douta pas que ce qu'il voyoit ne fût la Gue-non de la Divinité. Il approcha , & la Chouette se retira , après lui avoir donné le bon soir. Tanzaï consumé de desirs ,



firs, mais retenu par sa timidité, restoit à la place où la Chouette l'avoit laissé. Venez, Prince, lui dit-on, & ne perdez aucun de ces momens précieux que l'amour vous donne. Il obeït, & se jetta avec précipitation dans le lit.

Quand il y fut, on se retourna; & sa surprise ne fut pas petite, quand à travers le blanc, le rouge, les rubans, les dentelles, il reconnut la Fée Concombre. C'étoit elle en effet, qui pour le recevoir plus décemment, avoit orné ses oreilles de Chouette, des plus belles pierreries. Sa tête pelée étoit couverte d'un tour blond mâronné, garni partout de fleurs, & d'aigrettes; & quoiqu'elle fût coiffée en arriere, elle avoit mis par-dessus



dessus cette parure , pour se donner un air plus touchant , une petite coëffe blanche mouchetée de couleur de rose , avec un desespoir de même couleur , galamment noué sous le menton. Au milieu de ce paquet ridicule , étoit une forte de visage où l'on distinguoit des yeux éraillés , rouges , & éperonnés. Un nez d'une grandeur énorme , & couvert de verrues , alloit se perdre tendrement dans une bouche lâche & enfoncée , qui laissoit pendre des lèvres violettes , & présentait aux yeux une mâchoire dégarnie qui , par laps de tems , avoit même perdu son coloris naturel. Ses jouës pendantes reposoient mollement sur son oreiller. Une quantité innombrable



brable de mouches & d'assassins de différentes especes, couvroit une peau noire & tachetée, dont les rides & la lividité perçoient au travers de la pommade huileuse qui les déguisoit. Un esclavage de diamans & de perles, à gros glands, lui descendoit sur la gorge. Ses tetons, assez dociles pour pendre au moins d'un pied & demi, sortoient d'un corset garni de dentelles frisées, & étoient noués en trois endroits avec de la nonpareille couleur de rose.

Tanzaï interdit à cet aspect auroit fui, si la frayeur qu'il lui inspiroit, lui en avoit laissé la force. Il étoit d'ailleurs étouffé par une puanteur insupportable, qui malgré les parfums dont la Fée s'étoit fait oindre,



dre , remplissoit toute la chambre. Ciel ! disoit-il en lui-même , voilà donc l'objet qu'on me destine ? ô Néadarne ! c'est donc ce que la Nature a formé de plus hideux qui vous a balancée , que dis-je ? qui vous a anéantie dans mon cœur. Juste Singe ! quelle bonne fortune ! Si le Prince avoit voyagé , il auroit fû que celles dont nos Petits-Maitres sont si fiers , ressemblerent souvent à la sienne.

Il n'étoit revenu ni de son dégoût , ni de sa terreur , lorsqu'une voix rauque & cassée , sortant de cet effroyable squelette , lui adressa ces douces paroles : Vous voyez, Prince, ce que je fais pour vous, & quel est l'excès de ma bonté. Vous n'au-



n'auriez pas dû croire, après l'affront sanglant que vous m'avez fait, après la vengeance dont il a été suivi, que mes ressentimens se terminassent à vous admettre dans mon lit. La même main qui a causé vos larmes, se présente pour les essuyer. Vous vous feriez exposé aux dangers les plus affreux pour redevenir ce que vous étiez, & c'est dans le sein des plaisirs que vous allez reprendre votre première forme. Je ne fais si trop d'amour-propre m'abuse, & m'exagere votre bonheur; si les transports de tous les mortels qui m'ont vue, ne me font pas trop présumer de mes charmes: mais je dois croire qu'il n'y a pas de Prince au monde qui ne souhaitât, qui ne voulût



lut même payer de sa vie, le fort que je vais vous faire. Je ne vous presse point de mériter mes faveurs, je lis dans vos yeux la plus vive impatience; j'y découvre avec la joye la plus sensible, que vous ne pouvez plus supporter la violence de vos desirs. Abandonnez-vous-y, cher Prince, les miens vous répondent de votre félicité. Venez, ma pudeur ne peut soutenir plus longtems ce spectacle; hâtez-vous de la confondre. Ah! dans des momens si doux, l'empire de la vertu devoit-il encore se faire sentir? Précipitez les reproches de la mienne, c'est entre vos bras que je veux qu'elle acheve d'expirer! Tanzaï demeuré immobile, n'entendit pas la

G

moi-



moitié de ce que Concombre venoit de lui dire, & il feroit fans doute resté abîmé dans cette léthargie, s'il ne se fût senti sur la main une griffe crochuë que la Fée lui tendoit. Son premier mouvement fut de l'étrangler: mais considérant que le pouvoir de Concombre la sauveroit de son ressentiment, & que le moins qu'il pourroit lui en arriver feroit d'être pour toujours dans l'état où il étoit, il abandonna cette idée, quelque séduisante qu'elle fût. Il ne savoit enfin à quoi se déterminer, lorsque la Fée lui enfonçant tendrement ses ongles dans la peau: Quoi Prince, lui dit-elle, vous êtes interdit? Je pardonne à l'amour l'anéantissement où je vous vois, mais il auroit déjà  
déjà

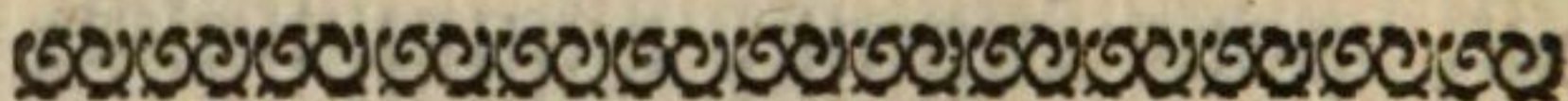


déjà dû céder à l'impétuosité de vos feux, & à ma tendresse. C'est donc à moi à tout faire, petit ingrat, ajoura-t-elle; & si les charmes que je t'ai laissé voir, ne sont pas assez puissans pour te rendre à toi-même, essayons si ce qui m'en reste peut te rappeler à la vie. Alors, jettant avec fureur le peu de drap qui receloit ses beautés encore non apperçues, & roulant les yeux avec violence, Voi, barbare, dit-elle en soupirant, voi tout ce que mon amour t'abandonne. Miséricorde! s'écria le Prince, ah grands Dieux! où suis-je? Sortant alors brusquement du lit, il se débarrasse des griffes qui le retenoient, & cherchoit à sortir; lorsque ce que le Lecteur

G 2



cteur verra dans le chapitre  
qui suit, l'arrêta.



## CH A P I T R E XVI.

*Illusion : Bonheur du Prince  
évanoui : A quel prix on le  
lui rend.*

**T**Anzaï transporté de rage,  
alloit sortir de l'Aparte-  
tement, lorsqu'une voix dou-  
ce, & quil crut reconnoître,  
l'appella. Ciel! quelle fut sa  
surprise, lorsqu'en se retour-  
nant du côté du lit, il vit Néa-  
darné plus charmante que ja-  
mais! O ma Princesse! s'écria-  
t-il en courant vers elle. Arrê-  
te, ingrat, lui dit Néadarné,  
hom-



homme sans courage ! tu ne mérites plus mes bontés. Tu savois que notre bonheur dépendoit de cette épreuve , & tu n'as pas eu la force de la supporter. Ces apparences difformes me cachotent ; c'est moi , qui par la protection de Barbacela , sous la forme d'une Fée , t'ai débarrassé de ta fatale Ecumoire ; c'est moi encore , qui pour te donner moins d'horreur pour l'objet qui s'offriroit à tes yeux , t'ai fait prendre de l'Eau de Santé. Malheureux ! ajouta-t-elle en versant quelques larmes , tu as trahi mes soins & mes bontés , & tu vas pour toujours rester dans cet état affreux dont rien ne peut plus te tirer. O ma Princesse ! s'écria Tanzaï , qui vous auroit devinée ? Il fit alors



de nouveaux efforts pour l'embrasser : mais la Princesse, & l'Apartment, disparurent à ses yeux ; & il se sentit transporté dans la chambre où on l'avoit reçu à son arrivée. Son desespoir augmenta en y retrouvant la fâcheuse Chouette, qui assise dans un fauteuil, chantoit en l'attendant. Eh quoi ! lui dit-elle d'un ton gai, si-tôt de retour ! une nuit passe avec vous comme une minute. Si vous ne les faites jamais plus longues, on peut sans scandale vous en accorder ; je croyois ne vous revoir qu'à midi. Grands Dieux ! s'écrioit douloureusement le Prince, de quels malheurs empoisonnez-vous ma vie ? Ah ! dit la Chouette, je suis au fait. Il vous est arrivé quelque accident



dent, ou pour mieux dire, le même sub siste; cela est malheureux pour vous; car, quel usage voulez-vous qu'on fasse de votre personne? Savez-vous bien, vous qui perlez si mal-à-propos, dit le Prince avec fureur, que je vous tords le col, si vous ôsez encore proférer une parole? Puis, revenant en lui-même, je vous demande pardon, Mademoiselle, ajouta-t-il, de ce que je viens de vous dire: mais, tant d'événemens me confondent, me mettent hors de moi, & je ne sai ni où je suis, ni si je suis encore. Permettez-moi de vous raconter mon infortune. Vous avez, dit-il en finissant son récit, beaucoup de crédit en ce Palais. Je reconnois ma faute. Ne pourrois-



je pas me retrouver dans cette occasion que mon imprudence m'a fait perdre ? mais dépêchez, il y va de mes jours. Ce que vous me proposez-là est difficile, reprit la Chouette : je vais cependant essayer si mon crédit peut vous être utile. Attendez ici patiemment, je vais négocier votre affaire. A peine fut-elle sortie, que Tanzai se mit à rêver. Qui l'auroit deviné, se disoit-il, que ma Princesse eût pu m'être offerte sous cette exécrationnelle forme ? Helas ! j'avois déjà senti l'effet de l'Eau de Santé, déjà je me reconnoissois, j'allois réparer ma gloire, & mes infortunes. Mais, qui l'aspect de Concombre n'auroit-il pas effrayé ? Cet horrible souvenir me glace encore. A peine ma  
Prin-



Princesse m'a-t-elle fui, que retombant dans mon néant, je me suis vû aussi loin de moi-même que je l'étois. Malheureuse condition des Rois ! d'être soumis malgré leur pouvoir, aux injustices des Fées. Y a-t-il rien de si bizarre que ce qui m'arrive ? Ma destinée dépend d'une vile Ecumoire ! Ah ! si jamais mon Histoire est écrite, qui pourra y ajouter foi ? Ou si elle trouve de la crédulité, quel sujet d'entretien pour les siècles à venir !

Sans la Chouette qui vint interrompre ses réflexions, il les auroit peut-être poussées plus loin. Eh bien, divin Oiseau, lui dit-il, mon malheur est-il sans remède ? Je tremble que vos soins n'ayent été inutiles. Vous êtes plus heu-

G 5

reux



reux que vous ne pensez, lui dit-elle en souriant; on vous pardonne, ce n'est pas sans peine, mais enfin vous pouvez encore tenter l'aventure, le champ vous est ouvert. Je vais donc, reprit-il, revoir Néadarné? Ah Dieux! Princesse, reprit-elle, ce sera en effet Néadarné, mais toujours sous la forme de Concombre. Vous frissonnez! Consultez-vous, votre premier refus vous coûte déjà assez, prenez garde au second. Si d'abord vous aviez surmonté votre répugnance, & que la Fée prétendue vous eût reçu dans ses bras, à peine y auriez-vous été que la Princesse auroit pris sa place. Actuellement, cela est devenu plus difficile; il faut que vous souteniez treize fois l'épreuve  
pres.



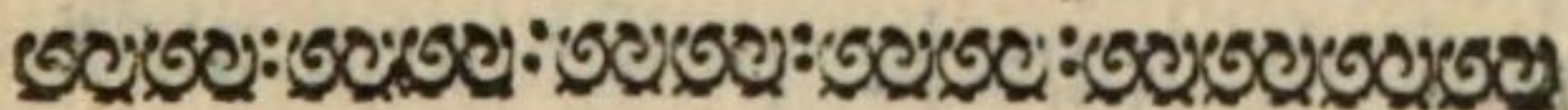
prescrite , avant que de voir la métamorphose. Hem ! que dites-vous , dit Tanzai , que parlez-vous de treize fois ? Vous m'entendez , dit la Chouette , treize fois , cela se comprend. Allez , on n'y pense pas , reprit Tanzai ; ce seroit tout ce que je pourrois faire , si la Princesse étoit de moitié. Prévenu que ce sera Néadarné , la figure de Concombre ne m'en causera pas moins d'horreur. Vous me rendez-là de plaisans services ; faites-en du moins diminuer la moitié. Cela ne se peut , dit la Chouette , c'est le dernier mot ; mon zèle ne doit pas vous être équivoque , je ne gagne rien à ce marché-là. Treize fois ! s'écria encore le Prince. Comment , dit-elle , vous vous ef-



frayez de ce dont l'homme du monde le plus décrédité s'acquitteroit sans peine? En effet, reprit Tanzai, je voudrois bien pour ce que vous faites pour moi, que vous le fûssiez par expérience. Encore un coup, reprit-elle, déterminez-vous, c'est une honte que si peu de chose vous arrête; j'avois dans le fond, meilleure opinion de votre valeur. Ecoutez, dit le Prince, vous savez qu'il y a quantité de choses que les circonstances seules rendent pénibles, & vous avouerez avec moi que la figure de Concombre n'est pas propre faciliter le nombre qu'on m'impose. N'importe, conduisez-moi, & que le ciel m'assiste. La Chouette le prenant par la main, le mena dans l'Appartement des dé-



délices , plus troublé , & plus desagréablement occupé que la premiere fois.



## CHAPITRE XVII.

*Nuit délicieuse de Tanzaï.*

**D**E quelque courage que le Prince se fût armé , il frissonna en revoyant Concombre. Prince , lui dit-elle , recouchez-vous , & venez mériter votre grace , ou combler vos malheurs. Trêve de Harangue , repartit-il brusquement , le comble de mes malheurs est de me retrouver auprès de vous ; & le seul de mes desirs , d'en sortir le plutôt que je pourrai. Ainsi , point de



complimens ; il vous feroit mal de m'en faire , après l'état où vous me réduisez. Mais , quelle fureur vous tient , de vouloir que je passe une nuit avec vous ? La répugnance que je vous montre , ne devroit-elle pas vous en guérir ? S'il est vrai que vous ayez conçu de l'amour pour moi , ne devroit-il pas vous suffire , pour le bannir , que je réponde mal à vos sentimens ? Et si vous ne cherchez qu'à vous venger de l'Ecumoire , est-ce à moi que vous devez votre courroux ?

Prince , reprit Concombre , vous parlez le mieux du monde , & vos discours me persuaderoient , s'il pouvoit vous être de quelque utilité que je fusse convaincuë de ce que vous me dites. Ce n'est ni l'envie que  
j'ai



J'ai de vous punir, ni un mouvement d'amour, qui vous met aujourd'hui dans mes bras : l'ordre du Destin seul me fait subir une épreuve encore plus humiliante pour moi, qu'elle n'est pénible pour vous. Croyez-vous que ma modestie ne souffre pas de voir si près de moi un homme, qui n'y est point appelé par mon choix ? Pensez-vous qu'on s'abandonne sans regret aux transports de quelqu'un qui nous est indifférent ? Est-il rien de plus cruel pour une femme sensible, & née avec de la vertu, que d'essuyer des caresses que son cœur n'avoue pas ? Quant à ces transports, & ces caresses dont vous parlez, puisqu'elles vous font tant de peine, je puis, dit Tan-  
zai,



zaï , vous les épargner ; je ne suis pas assez impoli pour vous ravir des faveurs aussi précieuses que les vôtres. Oh non ! dit la Fée , je suis soumise aux volontés du Destin , & ma résignation m'aidera. Vous étiez tout à l'heure , reprit Tanzaï , plus emportée , & moins dévote. Mais , quoi qu'il en soit , on m'a promis Néadarné , & je ne commence point que je ne la voye. On vous l'a promise à la vérité , reprit Concombre , mais vous savez à quel prix. Allons donc , dit le Prince , qui malgré lui se sentoît renaitre ; mais il faut aimer bien éperdument , pour se soumettre à ce qui m'arrive.

Alors se bouchant le nez , fermant les yeux , il tâcha de s'acquitter du mieux qu'il pourroit



roit, du devoir prescrit. La Fée, pour le lui rendre plus facile, soupiroit tendrement, & s'agitant avec volupté, lui donnoit, malgré son indifférence, tous ces noms emportés que l'amour inspire. Elle faisoit succéder l'indolence à la fureur, la vivacité à l'abattement. On assure même que pour lui prouver plus de sensibilité, elle jura plus d'une fois. Tanzaï, pour en être plutôt quitte, avoit fait tout de suite (chose surprenante, & qui n'est pas celle de cette Histoire qui peut choquer le moins) la moitié de son martyre, & l'Eau de Santé, agissant miraculeusement, le mettoit en état de s'acquitter du reste avec autant de promptitude; lorsque la Fée le pria  
de



de suspendre ses travaux , & de la laisser respirer.

Le Prince l'ayant satisfaite , Voyez vous , Prince , lui dit-elle , je ne suis pas de ces femmes sans délicatesse , qui n'estiment dans un homme que ces qualités dont vous venez de faire preuve. J'aime mieux cent fois une conversation tendre que le sentiment anime , que ces voluptés honteuses que les amans ordinaires recherchent sans cesse. Combien dites-vous qu'il vous reste à faire de cette nuit ? Sept , reprit-il brusquement. Ce que je vous demande là , repartit-elle , n'est pas que je m'en soucie. Si j'en étois crüe , vous n'auriez plus rien à faire. Vous dites qu'il vous en reste sept ? ie crois que vous vous trom-



trompez. Il se peut bien, reprit-il, je compterois au moins sur neuf d'acquittés. Ce n'est pas ainsi, dit-elle, que je compte. j'étois moins égarée que vous, & je crois qu'il en faut encore dix. Ventrebleu, cela n'est pas vrai ! dit Tanzai en fureur. Ne vous fâchez pas, mon fils, dit-elle tendrement, nous n'aurons pas de disputes là-dessus ; mais vous êtes le plus étonnant de tous les hommes, & j'ai peine à croire qu'avant votre enchantement vous valussiez d'aucune façon ce que vous valez aujourd'hui. Vous savez mieux que personne, reprit Tanzai, pourquoi je vax tant ; & le présent qu'on m'a fait de l'Eau de Santé, est une précaution que vous avez prise

se



se pour vous-même. Mais, en conscience, ne devriez vous pas me remettre le reste? Cela ne se peut, reprit-elle. En ce cas, dit-il, je m'en tiendrai où se suis, je ne vous crains plus. Nous verrons, reprit Concombre en le touchant. Ah barbare! s'écria le Prince qui se sentit décroître, il y a ici moins d'enchantement que vous ne croyez, & votre main pour opérer ce que je sens, n'avoit pas besoin de Magie. Le discours est tendre, dit Concombre, & c'est le moyen d'obtenir grace. Si vous n'êtes point généreuse par rapport à moi, soyez-le du moins, dit Tanzai, par rapport à vous-même. Je suis, reprit-elle, moins méchante que vous ne croyez, & vous verrez que je puis



puis de cette main que vous méprisez tant.... Eh de grace! s'écria Tanzai, ne me touchez point. Malgré sa peur la Fée lui tint parole; & lui, qui mouroit d'envie de finir avec elle, recommença sa corvée.

Il étoit enfin arrivé au douzième inclusivement, sans qu'il vît Néadarné, & il en témoigna sa surprise à Concombres. C'est apparemment, dit-elle, que son recouvrement est attaché au nombre mystérieux de treize. Je vois assez reprit-il, qu'on ne l'a pas mis à bon marché; mais finissons. Le Prince, à la fin de ce dernier travail, chercha des yeux Néadarné, mais ne la voyant point paroître: Que veut donc dire ceci? demanda-t-il. Pourquoi ne vois-je pas Néadarné?  
M'au-



M'auroit-on trompé ? Helas ! Prince , dit la Fée , vous vous êtes trompé vous-même , vous avez mal calculé. Oh corbleu ! dit Tanzai , il ne faut pas être un Barrême pour savoir compter jusques à trette , ils y font bien. Mais le moyen ! reprit-elle : vous voyez bien que cela ne se peut pas ; vous auriez Néadarné en votre pouvoir , si ce que vous dites étoit vrai. Au nom de vous-même , cher Prince ! prenez garde qu'il n'y ait de l'erreur. Morbleu , dit-il , c'est qu'il n'y en a point. Enfin , reprit-elle , par votre obstination , vous ne verrez point Néadarné ; & par un esprit de ménage mal-entendu , vous perdrez le fruit de ce que vous avez fait. Ciel ! s'écria-t-il , me laissez-vous eu  
proye



proye à l'injustice ? Et faut-il..... Mais hélas ! peut-être avez-vous raison : je ne vois point Néadarné , & son absence suffit pour me convaincre. Voyons donc , si je puis m'en tirer.

Tanzaï excédé de fatigue , eut toutes les peines du monde à terminer sa pénitence. Il ne fut pas à cette fois plus heureux qu'aux autres , & reconnoissant combien inhumainement on l'avoit trompé , il se jetta avec fureur sur Concombre , dans le tems bu'elle alloit lui reprocher une seconde erreur de calcul. La Fée , en se débattant avec force , se retira des mains de Tanzaï , après lui avoir enfoncé plus d'une fois ses griffes dans la peau , & lui  
avoir

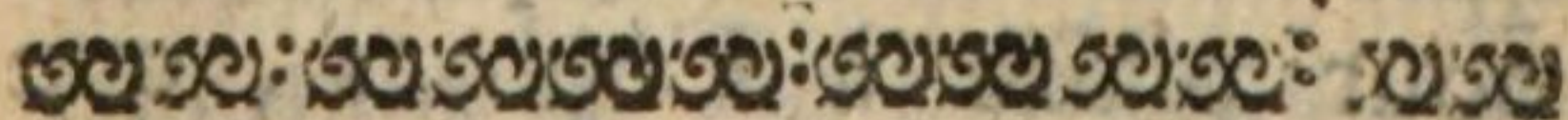


avoir laissé le corps tout couvert d'égratignures; puis, s'élevant au plafond: Ne compte point, lui dit-elle, vaincre jamais ma fureur. Je serai ta persécutrice éternelle. Les malheurs que je t'ai fait éprouver ne sont ni les derniers, ni les plus cruels de ta vie. Je t'ai, à la vérité, rendu ce que tu desirois avec tant d'ardeur; mais pren garde qu'il ne te soit inutile, & souvien-toi longtems de ton infernale Ecumoire. Ah! perfide, s'écria Tanzai, après ce que tu viens de me faire, quels coups peux-tu me garder encore? En cet instant, la Fée & le Palais disparurent à ses yeux; & lui, aussi honteux, que fatigué de sa bonne fortune, trouva ses habits, son

Ecu-



Ecumoire , & son cheval , dans cette même Forêt où il avoit rencontré la Fée au Choudron. Il s'habilla promptement , formant dans sa tête mille inutiles projets pour la punition de Concombre & de la Chouette ; & reprit le chemin de Chéchian , très disposé à garder à Néadarné la fidélité la plus exacte , puisque les plaisirs dérobés lui réussissoient si mal.



## CHAPITRE XVIII.

*Le moins amusant du Livre*

Pendant que le Prince opé-  
roit ces étonnantes mer-  
veilles , l'on n'étoit pas plus  
H tran-



tranquille à Chéchian , qu'il ne l'avoit été dans le Palais de Concombre. L'affaire de Saugrénutio y faisoit grand bruit Les Sacrificateurs, & les Etats étoient convoqués. Le Roi sensible aux déplaisirs de son fils, & croyant qu'ils ne seroient terminés que quand Saugrénutio auroit leché l'Ecumoire , n'épargnoit rien pour lui donner cette mortification. Il avoit gagné jusques au Patriarche, qui, autant pour plaire à Céphaès, que pour blesser le Grand-Prêtre avec qui il n'étoit pas bien, avoit promis au Roi d'entrer dans toutes ses vues. Saugrénutio n'ignoroit pas que du côté de la Noblesse il n'auroit aucunes ressources. Cet Ordre de l'Etat, attaché à la personne  
du



du Souverain par des raisons de politique & d'interêt, n'auroit pas voulu, fans doute, agir contre les maximes dans une occasion où il auroit choqué, & fans fruit particulier, la Majesté du Prince. Les Sacrificateurs, qui n'attendoient leurs Dignités que de leur servitude auprès du Patriarche, n'avoient garde de lui manquer, dans une occasion où leur complaisance pour lui pouvoit leur être utile. Le Peuple ignorant & superstitieux, accoutumé à regarder les Decrets du Patriarche comme des Decrets des Dieux mêmes, auroit crainc d'attirer leur colere sur lui, en prenant le parti de Saugrénutio dans une occurrence où la Religion ne lui paroissoit pas assez interessée.



Quel moyen restoit-il donc au Grand-Prêtre d'éviter le destin qui le menaçoit? haï de la Noblesse, avec laquelle sa hauteur lui avoit souvent fait avoir des discussions; détesté des Sacrificateurs jaloux du rang qu'il occupoit; méprisé du Peuple qui étoit scandalisé de l'entendre jurer, & de lui voir faire des chansons. Mais le moyen aussi d'obéir? La honte de lecher l'Ecumoire, la douleur qu'elle lui causeroit, le triomphe du Roi, toutes ces considérations l'agitoient tour à tour; & quoiqu'il demeurât ferme dans la résolution de desobéir, il ne voyoit pas comment il pourroit résister à tant de forces réunies contre lui.

Il étoit encore à ne savoir  
quel-



quel parti prendre , lorsque le Patriarche arriva à la Cour , précédé d'un Decret terrible par lequel il étoit prescrit à Saugrénutio de lecher l'Ecumoire : il finissoit par une courte & fraternelle exhortation de se soumettre , & de ne pas laisser armer contre lui la Justice divine & humaine. Saugrénutio atterré par ce Decret , alloit fuir , lorsqu'une imprudence du Parti contraire lui redonna courage. Le Patriarche mécontent, soit qu'il en eût sujet ou non, des Sacrificateurs de Chéchian , les menaça de les joindre à leur Chef , & de leur faire aussi lecher l'Ecumoire. Comme ce Patriarche étoit un homme violent , & absolu dans ses volontés , les Sacrificateurs craignirent pour eux-



mêmes, & le peril commun les réunit à Saugrénutio. Il y eut donc chez lui une Assemblée secrete, où il fut conclu qu'on chercheroit à se faire des Partisans. Ces séditieux penserent, avec sagesse, qu'il falloit pour s'attacher le Peuple, lui faire croire que l'E-cumoire devenoit une affaire générale, & que personne dans le Royaume, sans en excepter le Roi, ne seroit exempt de la lecher. Ces bruits firent l'effet que ceux qui les répandoient en avoient attendu: ils trouverent de la crédulité, formerent de la crainte, & parvinrent enfin jusques au Roi.

Céphaès en fut allarmé: il connoissoit le caractere entreprenant du Patriarche, cent fois il avoit eu à se plaindre  
de



de son audace, cent fois aussi il avoit voulu l'en punir. Il lui paroissoit cruel de laisser à portée de blesser la Majesté du Trône, une Puissance qui ne subsistoit qu'à l'ombre de celle qu'elle cherchoit à affoiblir. Il étoit indigné de voir les Patriarches devoir leur place aux Rois, & sans cesse leur manquer : mais la superstition les rendoit vénérables. Il avoit cru d'ailleurs qu'il lui importoit de ne pas anéantir absolument une autorité qui accoutument les Sujets à obéir, les rendoit plus dociles à ses volontés, & plus fidèles à leurs sermens. Un Peuple sans Religion, est bientôt sans obéissance. S'il ne connoit point de Dieux, s'il n'en craint pas, les Loix humaines ne font plus rien de-



vant lui, il devient son Législateur; son caprice seul, fait sa règle; il n'élève, que pour abattre. Incessamment révolté contre son propre ouvrage, son génie en proie aux nouveautés, le fait courir sans cesse de projets en projets: sans crainte pour l'avenir, ou il anéantit absolument le souvenir des Dieux, ou il envisage de si loin leur colere, qu'à peine pense-t-il qu'elle soit à craindre. Un Peuple qui se conduit par d'autres maximes, tranquille à l'égard de ses Rois, les regarde comme un présent de la Divinité, & n' imagine pas qu'il lui soit réservé de les juger, ou de discuter seulement la nature de leur autorité, & d'y donner des limites.

Mais



Mais aussi, plus superstitieux  
 que religieux, moins ver-  
 tueux que timide, plus crédu-  
 le qu'éclairé, une idée mal en-  
 tendue de la Religion le mène  
 loin : plus frappé du culte ex-  
 térieur, que de l'existence de la  
 Divinité ; plus soumis à ses Mi-  
 nistres qu'à elle-même, il les  
 croit lésés où on leur fait jus-  
 tice ; & le Roi, victime des  
 préjugés des Sujets, n'ose sortir  
 d'esclavage, dans la crainte  
 d'exciter des troubles où sa  
 personne & sa Dignité seroient  
 également compromises.

Céphaès convaincu de la  
 vérité de ces Principes, avoit  
 cherché peu-à-peu à limiter  
 le trop grand pouvoir du Pa-  
 triarche, & à le borner aux  
 fonctions purement Spirituel-  
 les. Pour ôter à la Capitale un



sujet de remuer, il avoit éloigné le Patriarche de la Cour, afin que perdant de vue cette Idole, elle en fût moins adorée. En quoi cependant, il manqua de politique. Il n'est pas de la sagesse du Souverain d'écarter de sa personne un Sujet qui partage, en quelque façon, son autorité. Le Patriarche, dans le séjour qui lui étoit assigné, brilloit seul : à Chéchian, il étoit obscurci par la lumière du Trône ; & les Sujets, en le voyant contraint de rendre hommage au Roi, sentoient à quel point il lui étoit subordonné. D'ailleurs, on étoit plus à portée de veiller aux brigues qu'il pouvoit avoir envie de former ; un seul regard du Maître les pouvoit dissiper : au lieu

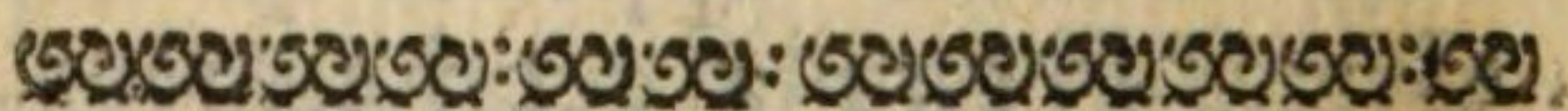


lieu qu'éloigné de lui, il mettoit à profit la crédulité des Peuples, & accréditoit ses cabales par la longueur du tems qu'il falloit pour les détruire.

Céphaès ne douta point, vu les tracasseries qu'il avoit faites au Patriarche, que celui-ci ne cherchât à s'en venger. Cependant il lui paroissoit bien extraordinaire qu'on voulût aller jusques à lui faire lecher l'Ecumoire. La Fée Barba-cela n'avoit appelé que le Grand-Prêtre à cet honneur, mais cette Fée ne paroissoit point. Son ordre n'étoit que verbal, on pouvoit l'interpréter, & l'étendre; enfin, il avoit peur. Il résolut cependant, en cas que l'on prît pour prétexte l'honneur de la Religion, de rejeter sur le



Patriarche une partie de l'affront qu'il vouloit lui faire, & de l'obliger à lecher l'Ecumoire le premier. On peut croire que lorsqu'il revit le Patriarche, il ne lui fit pas-bonne mine. Le Patriarche de son côté bouda contre le Roi; & le premier fruit de l'artifice de Saugrénutio fut de jeter entre eux les semences d'une division qui ne lui pouvoit être qu'utile.



## CHAPITRE XIX.

*Bagatelles trop sérieusement  
traitées.*

**L**E Grand-Prêtre s'aperçut aisément de l'état de trou-



trouble où l'on étoit à la Cour. Eh bien, vertu-bieu ! dit-il à ses alliés, eh bien, corbieu ! nous les tenons. C'est demain l'ouverture de l'Assemblée ; mais ne nous démentons pas. Le Peuple est pour nous ; les femmes, à qui j'ai fait une description monstrueuse de l'Ecumoire, jurent qu'elles n'obéiront point. Ne craignez pas des menaces frivoles. Pour tout braver, il ne faut que du courage, ce n'est jamais que les foibles que l'on insulte. D'ailleurs, que craignons-nous ? Le Prince n'est pas de retour, l'Ecumoire qui voyage avec lui, ne lui fera peut-être jamais ôtée : qui fait même, si jamais on les reverra ? Nos ennemis defunis entre eux ne peuvent plus nous porter de

H 7      coups.



coups certains : occupés à se garder l'un de l'autre , leur défiance mutuelle fait notre salut. Allons , Messieurs , buvons , ajouta-t-il , & que le Ciel nous protège : peut-être que pendant le repas que je vous ai fait préparer , il nous inspirera quelques pensées salutaires. A ces mots , les Sacrificateurs se mirent saintement à table. Comme Saugrénutio ne prenoit jamais que là ses résolutions , on y fut longtems. Par bienfiance cependant , on en sortit vers le matin , & chacun des conviés , les yeux baissés , & la marche indécente , retourna chez soi , après avoir promis au Grand-Prêtre de bien seconder ses intentions.

Telle étoit la disposition des



esprits, lorsque l'on ouvrit l'Assemblée. Saugrénutio y parut avec une contenance assurée. Le Patriarche commença par un discours ampoulé, & qui pour avoir été préparé dès longtemps, n'en valoit pas mieux. Mon frere, dit-il affectueusement à Saugrénutio, quand le Ciel parle, il est inutile de se rendre sourd à sa voix. Votre résistance à ses volontés vous rendra coupable, & nous forcera d'employer contre vous l'autorité qu'il nous a donnée. La perte de votre Dignité est la moindre de celles auxquelles nous vous condamnerons. Qui peut même prévoir à quelles rigueurs cette voix celeste nous portera contre un Ministre, rebelle à ses devoirs? Plaife pourtant!



tant ! s'écria-t-il , plaise au  
suprême Singe qui reçoit tous  
les jours votre encens , d'illu-  
miner votre cœur ! Puisse-t-il  
toucher votre ame endurcie ,  
& retarder sa vengeance ! Des-  
armé par les ardentes prieres  
que nous faisons tous pour  
votre conservation , qu'il dai-  
gne vous porter à donner un  
exemple nécessaire d'une entie-  
re soumission à ses ordres ! Al-  
lons , dit-il d'un air de douleur ,  
rapportons le fait , & instrui-  
sons promptement le Procès.

Alors l'Orateur se leva , &  
raconta avec l'exactitude la  
plus scrupuleuse , au hazard  
d'être long , l'Histoire de l'E-  
cumoire : & l'ordre de la Fée  
Barbarcela , de la faire lecher  
au Grand-Prêtre , fut plus exa-  
geré , qu'oublié. Pendant ce  
récit



récit qui fut long, Saugrénu-  
 tio & ses adhérens se confir-  
 merent dans la résolution de  
 desobéir. A peine fut-il fini,  
 que le Patriarche se leva, &  
 parla bas au Roi, comme pour  
 aller aux opinions. Franche-  
 ment, lui dit Céphaès, croyez  
 vous qu'il obéisse? Oui, ré-  
 pondit le Patriarche, & il ne  
 fera pas le seul. Le Roi s'ima-  
 gina alors que le Patriarche  
 l'avoit regardé, & que c'étoit  
 pour lui qu'il parloit. Com-  
 ment? dit-il en colere, il ne  
 fera pas le seul! Il n'y a cepen-  
 dant que lui qui le doive ici:  
 prétendriez-vous que je le-  
 chasse l'Ecumoire, moi? Fi  
 donc, reprit le Patriarche.  
 Mais, pourtant, ajouta-t-il,  
 cela n'en feroit pas plus mal;  
 & si vous le faisiez, vos Sujets  
 n'au-



n'auroient plus rien à dire. Mais , répondit le Roi , mes Sujets n'ont que faire à tout ceci : je vous ai déjà dit que la chose ne regardoit que Saugrénution. Votre Majesté le croit , répondit le Patriarche ; mais telle est la nature de l'E-cumoire , qu'elle devient un mystere , & un objet de vénération ; elle n'est plus une affaire particuliere. Oh ! tant qu'il vous plaira , reprit Céphaès ; mais pourtant ne me mettez pas de la partie. C'est ce que nous verrons plus à loisir , dit le Patriarche ; cependant, Sire , vous n'en ferez que ce qu'il vous plaira. Alors se tournant du côté de Saugrénutio , il lui conseilla d'obéir. Monseigneur , dit Saugrénutio , je n'en ferai rien.

Puis



Puis donc , dit le Patriarche d'un air contrit , puisque ce rebelle veut toujours l'être , nous le déclarons déchu de ses Dignités : Ordonné à lui de remettre entre les mains du Roi , la culotte de peau d'Ours , & entre les nôtres , le manteau de peau de Canard , & l'aigrette de Papier marbré , dont avant sa perversion , notre munificence l'avoit honoré. Et vous , dit-il aux Sacrificateurs , profitez de cet exemple , & par une prompte obéissance envers l'Ecumoire , prévenez la rigueur de nos jugemens. Alors mille bruits confus s'éleverent ; mais le Roi & le Patriarche sortirent de l'Assemblée , après avoir ordonné qu'on dressât un Acte authentique de ce qui venoit d'être résolu. La



La Noblesse triomphoit de l'abaissement des Sacrificateurs , lorsque Saugrénutio prenant la parole : Vous me voyez consterné , Messieurs , dit-il , moins de l'affront qu'on me fait , que du malheur d'être témoin du bouleversement des Loix. Il n'est plus ! ce tems heureux , où l'innocent trouvoit contre l'oppression une ressource assurée ; le souvenir qui nous en reste , ne sert qu'à augmenter notre douleur ; nos regrets ne peuvent nous le rendre. Abandonnés à la servitude , puisque nous la souffrons ; faits à l'abaissement où l'on nous réduit , nous ne pouvons nous excuser aux yeux de l'Univers qu'en perdant la mémoire de notre ancienne splendeur. Eh !  
à



à quoi nous serviroit-elle, qu'à rendre notre bassesse plus condamnable? Les voilà donc ces fiers Chechianiens, qui remplissoient le Monde entier de leur gloire! voilà ce Peuple si fameux! une vile Ecumoire fait trembler ces augustes mortels! Anciens Défenseurs de l'Etat, ajouta-t-il en adressant la parole à la Noblesse, ce n'est pas à vous que je demande des secours: l'avilissement où je vous vois, m'instruit de votre foiblesse. Pliez donc sous le joug de la tyrannie, vous n'êtes pas dignes de jouir de la liberté: mais brûlez ces Fastes célèbres, qui vous ont conservé les faits glorieux de vos ancêtres. Je ne vous encourage point à y puiser des exemples de vertu, ils vous se-



feroient inutiles. Qui ne rougit point de sa servitude, ne mérite pas de savoir qu'il y a eu des hommes libres. C'est donc à vous, Ministres sacrés! c'est à vous seuls de faire disparaître l'injustice. Qu'avons-nous à craindre? Et quand nous pourrions succomber, la mort nous doit-elle plus effrayer, qu'une vie condamnée à un opprobre éternel? Vengeons l'honneur de nos Autels : donnons à cet Etat abbattu des exemples de courage dont il puisse profiter. Mourons s'il le faut, mais mourons en Citoyens : utiles à notre Patrie jusques dans nos derniers instans, montrons-lui du moins comme on fait se délivrer de la servitude. Victimes perpétuelles de  
l'am.



l'ambition du Patriarche, nous ne vivons que pour voir sans cesse renouveler nos affronts. Car, que sert-il de nous flatter? & quelle esperance pourrions-nous nourrir sans témérité? Nous est-il permis de croire qu'il ne tentera plus d'entreprises? Est-ce d'aujourd'hui que la Chéchianée souffre de ses projets? Ouvrons notre Histoire, & sans chercher des traits plus odieux, souvenons-nous seulement des desordres que causa, il y a six-cens ans, le Patriarche Hinhohu-Yalucha, quand il voulut nous faire baiser la queue d'une Pie. Quelles guerres ne furent pas allumées un siecle après, par l'établissement des Moustaches quarrées, sous le Patriarche Onfoucho? Que n'a point pro-



produit l'obstination de Rimachou , lorsqu'il voulut abolir le Potiron Sacré? Cet Etat enfin , après les plus cruelles séditions , commençoit à respirer : les Patriarches plus éclairés , plus soumis aux Loix , plus sensibles à l'honneur de la Religion , ne propofoient plus d'opinions scandaleuses ; un Soleil plus pur nous éclaireroit. Helas ! tranquilles à l'ombre de nos Autels , nous nous flattions que ce calme heureux dureroit. Mais , ô grands Dieux ! quelle étonnante révolution ! & sur quoi est-elle fondée ? une Fée apporte une Ecumoire : Il est important dit le Prince, que je l'avale , après que la Vieille du monde la plus hideuse l'a reçue dans sa bouche. C'est, ajoute-t-il ,  
un



un ordre qu'il a reçu de cette Fée. Son mariage, sans cette cérémonie, ne sauroit être heureux. Plus attentif encore à ne pas blesser la décence du rang que j'occupe, qu'à mes intérêts particuliers, je refuse. Le Prince tombe dans des accidens peu ordinaires, on m'en fait un crime. Un Patriarche donne un Decret injuste: bien plus, on assemble contre moi tout l'Etat, on me prononce le Jugement du monde le plus inique, & non content de m'avilir, on porte l'audace jusques au Corps entier des Sacrificateurs, à qui l'on veut faire lecher l'Ecumoire. Tous les Ordres du Royaume sont enveloppés dans ma disgrâce. Eh! qu'ont-ils de commun avec moi? Supposé que j'aye dû le-

I

cher



cher l'Ecumoire, étoit-il nécessaire qu'ils le fissent ? Le Prince n'a nommé que moi. D'ailleurs, qu'on me montre l'ordre de Barbacela : une chose de cette conséquence pouvoit être mieux établie. Si le Prince est cru si aisément sur sa parole, tous les jours il aura des idées nouvelles, & que fai-je enfin ce qu'on ne nous fera pas lecher ? Mais, supposé qu'à présent je voulusse obéir, où est-elle cette Ecumoire ? Le Prince, & elle, tiennent ensemble ; où les retrouver ? & quel crime commettrai-je en attendant leur retour ? Cependant, on me deshonore, on me dépose, on m'ôte les marques de ma Dignité. Plus heureux de tout perdre, que d'obéir, je bénis  
les



les Dieux du courage qu'ils m'ont inspiré. Plus illustre dans ma retraite, que je ne le ferois en possédant honteusement les biens qu'on m'enlève, je ne verrai pas du moins l'esclavage de mes compatriotes. Car, ne vous flattez pas, ajouta-t-il en parlant aux Grands, votre criminelle complaisance ne vous sauvera pas de l'Ecumoire. Je n'ignore pas, je vois même en frémissant, que plus sensibles aux démêlés que vous avez eus avec nous, qu'à l'honneur de la Religion, vous jouissez avec un plaisir secret du malheur qui nous accable. Ah ! réunissons-nous plutôt. Sentez enfin qu'un même péril nous menace ; & si vous n'êtes émus par aucune considération, que celle de votre gloire



gloire vous soutienne. Généreux Chéchianiens ! il est dans la servitude deux malheurs qui se succèdent ; le premier est d'y gémir ; l'autre, quand même elle ne subsiste plus, de se souvenir de sa honte. Ah ! rappelez votre courage. Brisez les fers qu'on vous impose , ils disparoîtront quand vous ne les baiferez plus. On ne jette dans l'abaissement, que ceux qu'on croit capables d'y rester. Nous avons les maux présents qui nous environnent ; une magnanime résolution nous peut seule sauver des nouveaux coups qu'on nous prépare. Secouons ce joug odieux, sous lequel nous avons si longtems fléchi ! Que ce Peuple témoin de nos affronts , le soit enfin de notre

tre



tre vengeance ! Nous ferons crains dès que nous voudrons l'être. Effaçons ces Decrets offensans qu'a dictés l'inimitié, & l'injustice ; je vous réponds du succès. De quoi ne sont pas capables des hommes qui combattent pour leurs Dieux, & pour leur Liberté ?

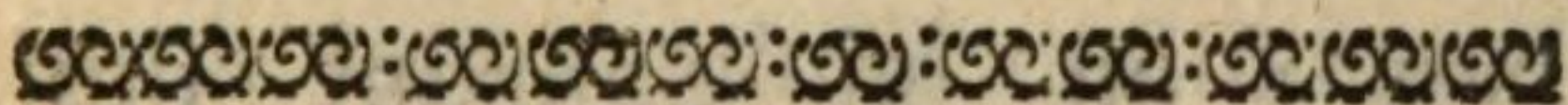
Il dit, & les Etats déjà d'accord de sa condamnation, se partagent. Différens avis s'élèvent. Les plus superstitieux, émus par le discours de Saugrénutio, croient en effet que les Dieux sont intéressés dans cette affaire, se rangent de son parti, & crient qu'il faut revoir le procès. Ceux qui suivent le Roi & le Patriarche, veulent que le Grand-Prêtre soit bien jugé, & prétendent faire passer l'Acte



qui le condamne lui , & les Sacrificateurs. La dispute s'échauffe , l'Assemblée se rompt. Le peuple informé de ce qui s'est passé , & craignant pour lui , se déclare pour Saugrénu-tio. Le Patriarche redoutant une émeute générale , suspend ses coups , & accorde du tems au Grand-Prêtre ; qui satisfait d'avoir différé sa perte , se croit sauvé , comptant qu'au milieu des troubles qui s'élevoient , on craindroit de l'attaquer ; qu'avant que l'affaire de l'E-cumoire fût décidée , il ne pourroit plus être inquiété là-dessus ; & que ce seroit vraisemblablement une mortification qui tomberoit sur son Successeur.

CHA-





## CHAPITRE XX.

*Retour du Prince à Chéchian.*

CES troubles agitoient, encore la Capitale, lorsque Tanzaï en reprit le chemin. Que dirai-je de mon voyage ? disoit-il en lui-même ; avouerai-je à Néadarné que c'est dans les bras de Concombre que je suis rentré dans mes droits ? De quelle manière lui raconterai-je une chose si mortifiante pour sa tendresse ? Imaginera-t-elle que je puisse mériter d'être plaint ? S'il lui en arrivoit autant, pourroit-elle compter sur mon indulgence ? Mais elle fait de quelle espece étoit mon mal-



heur : en lui donnant des preuves qu'il est cessé, pourrai-je me dispenser de lui dire pourquoi ? Eh ! quelle feroit sa douleur, de quels coups ne l'accablerois-je pas , si je lui faisois part de toutes les idées qui m'ont occupé ? si elle savoit que mon cœur lui a été infidèle ? que pendant quelques instans , tout rempli d'une autre , je me suis prêté, j'ai même été au-devant du malheur qui m'étoit préparé ? Si elle peut me pardonner d'avoir passé une nuit dans le lit de Concombre, me pardonneroit-elle d'avoir pensé qu'une autre qu'elle , pouvoit me rendre heureux ? Ah ! cachons ma honte à Chéchian ; paroissions y rétabli : mais puisse-t-on n'y savoir jamais quel remède



mede m'a rendu à moi-même.

Tanzaï, en raisonnant ainsi, se rapprochoit de ses Etats, & il revit enfin ces murs si desirés de Chéchian, après en avoir été absent près de trois mois. A peine l'y vit-on paroître, que les grandes Vieilles avertissant le Peuple, les illuminations, les cris de joye, & les transports les plus outrés, annoncerent au Roi que le Prince rentroit dans la Ville. Néadarné, saisie du mouvement le plus tendre, s'évanouit. Elle étoit encore dans cet état lorsque Céphaès lui amena Tanzaï. Le plaisir qu'il avoit de la revoir, céda pour quelque tems à la crainte qu'il eut de la perdre. Néadarné! ma chere Néadarné! s'écrioit-il, ah! ne devois-je vous retrouver

I 5

que



que pour trembler pour vos jours ? Cruelle Fée ! étoit-ce là les malheurs dont tu me menaçois ? Néadarné , à la voix & aux baisers redoublés de son époux , ouvrit les yeux , & l'embrassant à son tour : O Tanzai ! ô repos de mes jours ! est-ce donc vous que je revois ! que votre absence m'a coûté de larmes ! hélas ! le plaisir seul de votre retour , peut égaler la douleur que votre départ m'a causé. Ils n'auroient point fini leurs regards , & leurs transports , si le Roi impatient de savoir comme étoit le Prince , ne les eût interrompus pour s'en instruire ! Sire , lui dit-il , cette Ecumoire rattachée à ma boutonnière vous annonce qu'elle ne m'incommode plus , & je suis le plus trom-



trompé du monde, si la Princesse interrogée demain, ne vous donne du reste, des nouvelles fort satisfaisantes. Le Roi alloit demander comment ce miracle s'étoit fait, lorsque les Courtisans entrèrent en foule dans l'Apartement : l'impatience où ils étoient de revoir Tanzai, ne leur avoit pas permis de différer leur hommage. Saugrénutio y arriva avec eux, non que le même desir le pressât, mais pour savoir seulement, si par hazard, le Prince n'auroit point perdu son Ecumoire. Il pâlit en la revoyant, & Tanzai ne put assez se contraindre pour le bien recevoir. Il attribuoit toujours à son refus les malheurs qui lui étoient arrivés, & le dernier de tous lui



lui étant le plus sensible , il avoit résolu de lui en faire , tôt ou tard , porter la peine. Ce fut pour commencer , que devant lui , il s'informa de ce qui s'étoit passé , & si un Sujet rebelle ne seroit pas enfin puni. Le Roi , en lui racontant ce qui s'étoit fait dans l'Assemblée , l'assura de l'obéissance de Saugrénutio , qui , mécontent de ces discours , sortit , persuadé que le Roi en auroit le démenti. Les Courtisans congédiés après lui , Céphaès & les deux époux souperent à leur petit couvert.

A présent que nous sommes en liberté , racontez-nous , mon fils , dit le Roi , l'Histoire de votre desenchantement. Elle est singulière , reprit le Prince d'un air embarrassé , & je vous sur-  
pren-



prendrai beaucoup, sans doute, quand je vous dirai que ce grand ouvrage est celui d'un songe. D'un songe! s'écria le Roi. Que vouloit donc dire le Singe, & à quoi bon vous faire voyager? vous auriez dormi ici tout aussi-bien qu'ailleurs. Mais voyons un peu ce que c'étoit que ce songe? Sire, dit-il, & vous, Princesse, après avoir parcouru des Païs immenses, je parvins enfin dans une Forêt. Alors il raconta, sans y rien changer, l'aventure de la Fée au Chaudron. Après avoir quitté cette Fée, poursuivit-il, une envie extrême de dormir vint m'accabler. Ne pouvant y résister, je m'endormis au pied d'un arbre. Occupé comme je l'étois de tout ce qui m'arrivoit, il auroit été surpris-



prenant que mon imagination échauffée ne l'eût pris pour objet. Ces idées produisirent un songe, dans le desordre duquel je me crus transporté dans un Palais magnifique : des Chouettes y parloient ; j'y étois superbement reçu ; je crus y voir Concombre qui, pour dedommagement de l'Écumoire, me demandoit tendrement de passer la nuit avec elle. On dit bien vrai, lorsqu'on assure qu'en dormant, nous dépendons si peu de nous-mêmes que l'objet du monde qui nous est le plus odieux, triomphe de notre répugnance. Concombre m'assuroit que c'étoit la seule chose qui pût éteindre son ressentiment. Après le combat le plus violent entre l'amour que j'ai pour vous, & la  
la



la répugnance qu'elle m'inspiroit, notre intérêt mutuel me faisoit céder à ses desirs. Je me suis enfin réveillé, rempli d'effroi, mais pénétré de joye en même tems, quand il m'a été impossible de douter de mon rétablissement. Seigneur, dit alors Néadarné, ce songe est bien suivi, & son effet me paroît admirable. Croyez-vous que ce ne soit qu'une illusion? Le moyen d'en douter, reprit le Prince, quand à mon reveil, je me suis retrouvé au pied de l'arbre où je m'étois endormi? Mais, Princesse, ajouta-t-il, il est tard: mon pere, depuis une heure, combat le sommeil; il devroit lui donner les momens qu'il nous accorde; & je ne sai si la nuit fera assez longue pour me laisser

fer



fer le tems de vous parler de tout ce qui nous regarde. Je n'y pensois pas, reprit le Roi: allez, mes enfans; Dieu vous garde des Fées. Le Prince, après avoir donné le bon soir à son pere, enleva Nécadarné dans ses bras, & se renferma dans son Appartement, pour y goûter les plaisirs dont on verra le détail dans la seconde partie de cette véridique Histoire.

*Fin de la première Partie.*











**L'ECUMOIRE,**  
HISTOIRE  
**JAPONOISE.**

*Par Mr. DE CREBILLON le Fils.*

*Nouvelle Edition.*

**TOME SECOND.**



**A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,**  
*Chez* **ARKSTÉE & MERKUS.**  
**MDCCXLIII**



THE HISTORY OF

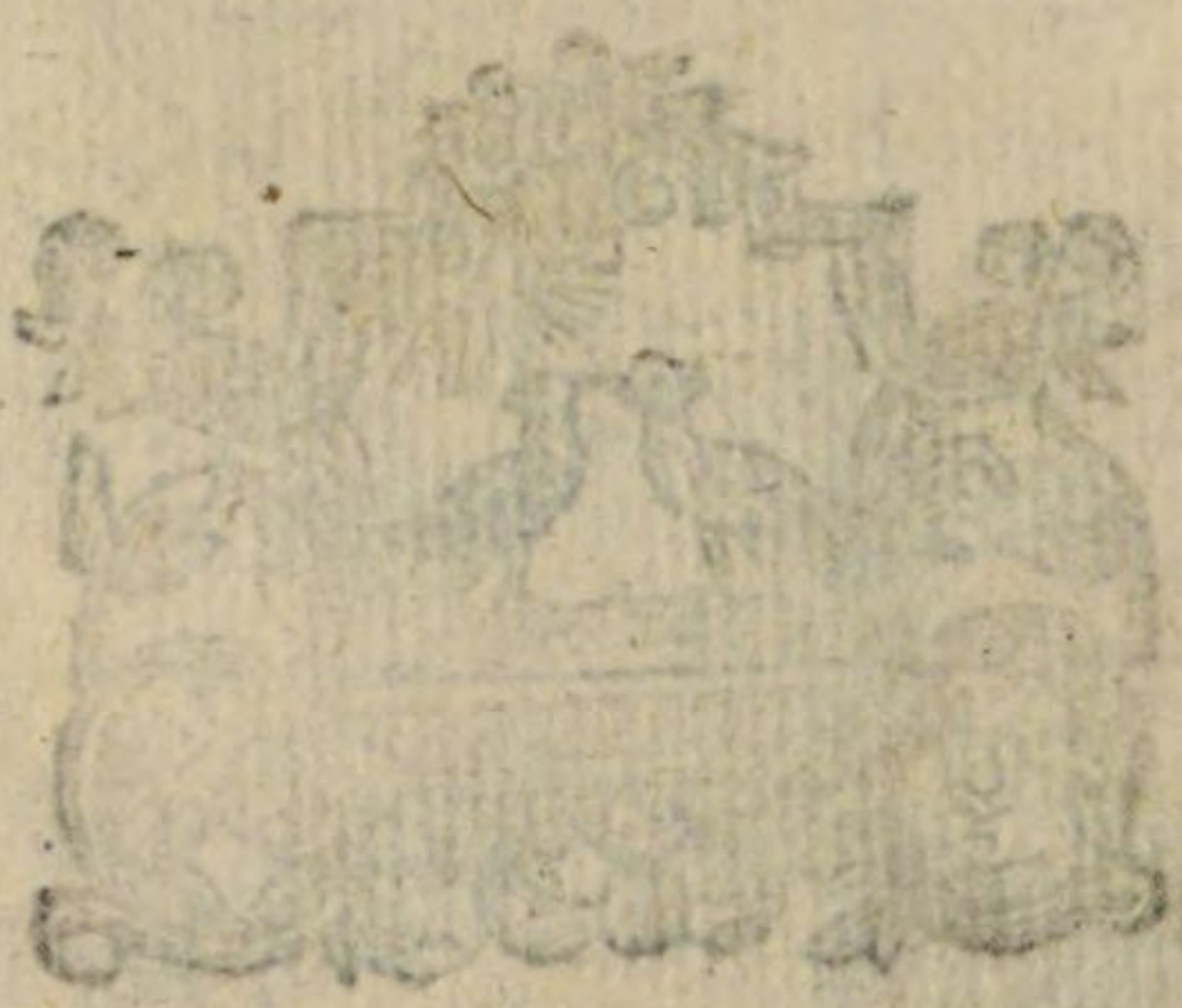
THE

REIGN OF

CHARLES THE FIRST

BY

JOHN BURNET



IN TWO VOLUMES

THE SECOND

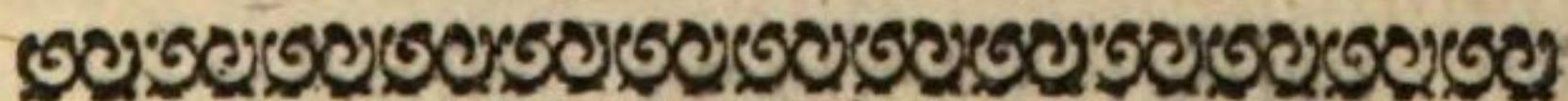
AND LAST





# TABLE

## DES CHAPITRES.



### LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I. *Qui apprend  
qu'il ne faut compter sur  
rien.* Page 1

CHAP. II. *Ce qui fit que le Prin-  
ce se fâcha.* 13

CHAP. III. *Qu'il faut bien se  
Part. II. \* gar-*

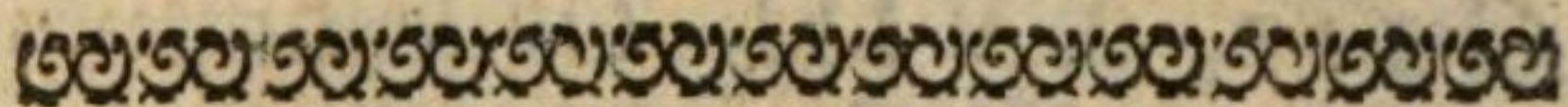


# T A B L E

|                                                                                          |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>garder de passer, tout impatientant qu'il est.</i>                                    | 24  |
| <b>CHAP. IV.</b> <i>Qui ne sera peut-être pas entendu de tout le monde.</i>              | 36  |
| <b>CHAP. V.</b> <i>Comme le précédent.</i>                                               | 51  |
| <b>CHAP. VI.</b> <i>Qui ne dément pas les deux autres.</i>                               | 77  |
| <b>CHAP. VII.</b> <i>Qui fera bâiller plus d'un Lecteur.</i>                             | 94  |
| <b>CHAP. VIII.</b> <i>Malice de Fonquille: Comment Moustache la tourne à son profit.</i> | 106 |
| <b>CHAP. IX.</b> <i>Conversation intéressante de Moustache &amp; de la Princesse.</i>    | 119 |



# DES CHAPITRES.



## LIVRE QUATRIEME.

|                                                                                                        |             |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------|
| <b>C</b> HAPITRE X. <i>Interessant<br/>s'il est bien traité.</i>                                       | Page<br>141 |
| <b>C</b> HAP. XI. <i>Qui ne sert qu'à<br/>allonger l'Ouvrage.</i>                                      | 158         |
| <b>C</b> HAP. XII. <i>Où l'on verra, en-<br/>tre autres choses, combien la<br/>Musique a dégénéré.</i> | 171         |
| <b>C</b> HAP. XIII. <i>L'Opera.</i>                                                                    | 184         |
| <b>C</b> HAP. XIV. <i>Combien il est dan-<br/>gereux pour les femmes d'être<br/>peureuses.</i>         | 201         |
| <b>C</b> HAP. XV. <i>Qui prépare à de<br/>grandes choses.</i>                                          | 223         |
| <b>C</b> HAP. XVI. <i>Distraction de la<br/>Princesse.</i>                                             | 238         |
| <b>C</b> HAP. XVII. <i>Qui apprendra<br/>aux Prudes, qu'il est des occa-<br/>sions dangereuses.</i>    | 260         |



## T A B L E.

CHAP. XVIII. Où le Lecteur  
lira des choses qu'il prévoyoit de-  
puis longtems. 277

CHAP. XIX. Plus nécessaire,  
qu'agréable. 291

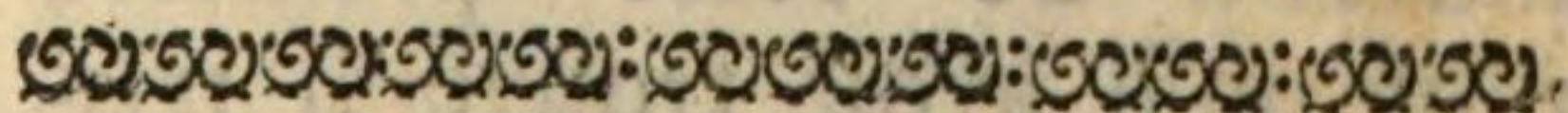
CHAP. XX. Comme quoi les plus  
fins y sont pris. Arrivée de  
Barbacela, Retour à Chéchian.  
Différends sur l'Ecumoire, ter-  
minés à l'amiable. Fin de  
l'Histoire. 310





TANSAÏ  
ET  
NEADARNÉ.

LIVRE TROISIÈME.



CHAPITRE I.

*Qui apprend qu'il ne faut compter sur rien.*

 LE Prince, pénétré d'amour, & plein de la plus vive impatience, se crut à la fin de ses malheurs, quand  
*Part. II.*                      A                      il



il se vit si près de posséder l'aimable Néadarné. Il éprouvoit auprès d'elle , outre les desirs dont on est animé auprès de ce qu'on aime, cette fureur de jouir, cette ardeur inquiète que l'on sent pour un bien dont on se voit maître , après des traverses qui faisoient craindre de ne le posséder jamais. Au milieu des plus vifs transports , le souvenir de cette première nuit qu'il avoit trouvé si triste , lui faisoit craindre pour la seconde un sort aussi cruel. Les menaces de Concombre lui revenoient dans l'esprit , & moins il savoit de quelle maniere elle exerceroit sa vengeance , plus il la trouvoit à redouter. Il y avoit des tems où il juroit , mais modérément,

ment,



ment , contre Barbacela : Voyez , disoit-il , à quoi me sert sa protection ! Elle me donne une Ecumoire , c'est , dit-elle , le moyen d'éviter les malheurs que le Destin me prépare ; & c'est précisément la source de tous ceux qui m'accablent : sans elle , je n'aurois pas fâché Concombre ; & au lieu de me soulager , elle me laisse là. Voilà une belle façon de protéger ? Vous verrez qu'elle viendra me faire des complimens , quand je n'aurai plus besoin de son secours.

Pendant qu'on deshabilloit la Princesse , il faisoit toutes ces réflexions. Enfin il pensa tant aux Fées , qu'il se souvint de la Fée au Chaudron. Sur le champ , il courut à son Cabinet , voir si elle lui avoit tenu



parole sur l'Eau de Santé. On peut imaginer combien il la trouva honnête, quand il en vit trente bouteilles. Son premier mouvement fut d'en avaler une: Mais non, dit-il après, je n'ai besoin auprès de Néadarné, que de ses charmes; cependant la force de cette Eau, ajoutée à celle de mon amour, doit produire des choses étonnantes: si c'est une supercherie, combien de femmes voudroient en éprouver de pareilles? D'ailleurs Néadarné, à qui je n'ai que faire de dédoubler ce secret, ne s'en estimera que davantage; & sans compter l'idée qu'elle se fera de moi, il est toujours bon de donner à une femme qu'on aime, bonne opinion de ses appas: de façon ou d'autre,



tre , l'amour y gagne ; & quoi que m'ait dit Néadarné , quelque mépris qu'elle ait fait de ces plaisirs qu'elle traite d'indécens , je suis sûr que demain elle aura changé d'avis. Ces raisons lui paroissant variables , il but la bouteille qu'il avoit décoiffée , & rentra dans l'Appartement de la Princesse , comme les femmes en sortoient.

Néadarné , accablée d'une douce langueur , l'attendoit ; & Tanzai pressé de se rendre heureux , ne la fit pas longtems attendre. Néadarné , déjà accoutumée à se trouver entre les bras du Prince , fit pour cette fois plus valoir sa tendresse , que sa modestie. Agitée des plus ardens transports , elle livra tous ses charmes à son Amant , qui , dans un



plus grand defordre qu'elle-même , s'amusa moins à les confiderer que la premiere fois. L'amour , dans les tendres careffes qu'il leur inspira , ne leur laiffa pas la faculté de parler ; à peine leurs foupirs pouvoient-ils fe faire un paffage. Au milieu de tant de plaifirs , Tanzai en chercha de plus grands ; tous deux enfin poffedés d'une douce fureur , l'ame dans ce tumulte heureux qu'elle fe plaît encore à augmenter , fe livrerent à leur yvrefle. Les cris douloureux de Néadarné , & la réfiftance qu'il trouvoit , l'étonnérent moins qu'ils ne le flatterent ; quelques instances qu'elle lui fit , quelques larmes qu'elle verfât , il ne fongeoit qu'à achever fon triomphe : il auroit



roit été inflexible, si Néadarné enfin évanouïe de façon à ne s'y pas méprendre, ne l'eût allarmé. Tout troublé qu'il étoit, il ne songea qu'à la secourir; ce ne fut pas sans peine qu'elle revint à elle. Le récit qu'elle fit au Prince des douleurs qu'elle avoit senties, un mouvement extraordinaire qu'elle assuroit s'être fait, l'obligèrent à juger par ses yeux de ce que ce pouvoit être. Quelle fut sa douleur, quand il s'apperçut qu'il ne restoit aucune trace de cette beauté de Néadarné, qui, dans ce moment, l'intéressoit le plus! C'est pour ce séjour enchanté un changement si singulier, qu'il ne faut pas s'étonner si le Prince en fut surpris. La Princesse, le voyant interdit,



lui en demanda la cause. Tanzai, pour toute réponse, lui prit la main, & la lui porta où il regardoit. Ah Ciel! s'écria-t-elle, la maudite Fée se venge aussi de moi? Cher Prince, sous quels auspices notre union a-t-elle été formée! Mais, comment ce malheur est-il arrivé? Chere Néadarné, dit le Prince, il y avoit si peu à faire, que ce n'est pas là que j'admire le pouvoir de la Fée. Malheureux que je suis! continuait-il, d'éternels obstacles s'opposeront-ils à notre bonheur? Me voilà donc privé pour jamais du plaisir de vous posséder! Mais pourquoi, lui dit Néadarné, votre mal ayant trouvé un remède, n'y en auroit-il pas pour le mien? Je consens, reprit Tanzai, que cete  
espe-



esperance me reste : mais en me faisant entrevoir un bonheur à venir , détruisez-vous ma peine présente ? Ne me ferai-je trouvé tant de fois sur le point d'être heureux , que pour sentir plus vivement l'impossibilité de le devenir ? Ah Prince ! reprit Néadarné , pensez-vous que cet accident ne soit rien pour moi ? Ma tendresse ne me le rend-il pas plus douloureux , peut-être , qu'à vous-même ? Croyez-vous qu'il ne me soit pas bien sensible , que mon amour ne vous refusant rien , le vôtre ne vous offrant pour toute félicité que celle qui nous manque , les obstacles les plus cruels fassent évanouir nos plaisirs ?

Le reste de la nuit se passa , soit en discours , soit en tentati-



ves inutiles. Néadarné ne concevoit pas comment ce que le Prince offroit à ses yeux, avoit pu autrefois disparoitre; & le Prince, qui se souvenoit de ce que Néadarné lui avoit laissé voir, au desespoir qu'il n'en restât rien, faisoit tout pour en donner le démenti à la Fée Concombre. L'Eau de Santé qu'il avoit buë avec l'idée de la mieux employer, faisoit des effets étonnans; & sans les secours de Néadarné dont la compassion le secourroit tant bien que mal, il se feroit sans doute mal trouvé d'en avoir tant pris: d'autant plus qu'il n' imagine pas que dans cette cruelle situation, il lui restât des ressources.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que Tanzai, qui avoit été  
af-



affligé sans modération de son infortune, supporta assez patiemment celle de Néadarné. Il l'adoroit, mais il se voyoit des motifs de consolation que la première fois il n'avoit point eus. Il avoit résolu de ne lui pas être infidèle, lui dût-elle être inutile toute sa vie : mais il étoit bien aise d'avoir de quoi le devenir, & que le Prince ne pût pas attribuer sa constance à l'impossibilité de faire autrement. Ce sentiment étoit délicat, mais je ne sai, si dans la suite, il ne se feroit pas trouvé de difficile exécution. Néadarné, de son côté, étoit dans un desespoir qui éclatoit malgré sa contrainte. Que fera au Prince, disoit-elle en elle-même, ma fidélité, & quel gré pour-

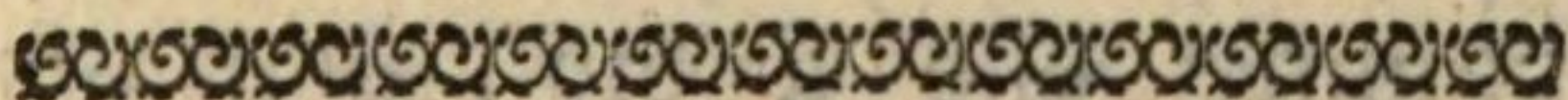


ra-t-il me savoir de n'en aimer point d'autre que lui ? Qui me répondra même que tant d'événemens finistres ne le déterminent pas à m'abandonner, & qu'il ne me fasse pas responsable de la colere de l'abominable Concombre ? Helas ! quel sort est le mien ! Je craignois, lorsque je pouvois satisfaire sa tendresse, que son amour ne s'éteignît ; & je tremble à présent que rebuté par tant d'obstacles, il ne m'ôte à jamais son cœur.

Ils étoient encore occupés l'un & l'autre de ces idées, lorsque le jour vint. Le Prince ne voulant pas que le Peuple fût instruit de ce nouveau malheur, prit le parti d'aller trouver son Pere, & de consulter avec lui, sur les moyens qu'on  
pour-



pourroit mettre en œuvre pour desenchanter la Princesse.



## CHAPITRE II.

*Ce qui fit que le Prince se fâcha.*

**L**E Roi dormoit profondement, lorsque le Prince alla tirer ses rideaux. Eh double Singe! s'écria le vieux Monarque, que voulez-vous à l'heure qu'il est? Est-ce à vous à me réveiller? que ne vous tenez-vous auprès de Néadar-né? A votre place... Oh! à ma place, répondit brusquement Tanzaï, vous vous feriez peut être levé de meilleure heure que je ne fais. Est-ce



que vous seriez mécontent de la Princesse ? reprit le Roi : tout au moins , bien élevée comme elle a été , elle est équivoque. Eh de par la queue sacrée ! dit le Prince impatienté , il n'est pas question de cela. Néadarné n'est rien , ce que je suis est inutile pour elle , la porte des plaisirs est murée. O Ciel ! que m'apprenez-vous ? s'écria le Roi : assemblons le Conseil. Eh mon Pere ! repliqua Tanzai , que nous dira-t-il ce Conseil ? Votre Secrétaire voudra faire des incisions ; & Saugrénutio ordonnera que l'on consulte le Singe. Ce dernier parti me semble le meilleur ; mais , il suffira que le Siege soit consulté à huis clos , & je ne prétens pas que l'on soit informé de ce malheur ;  
nous



nous deviendrions enfin les objets de la dérision publique. Faites avertir le Grand-Prêtre, nous nous rendrons *incognito* au Temple; nous nous sommes assez bien trouvés du premier Oracle, pour recourir à un second. Je ne ferois pourtant pas content, quand j'y pense, qu'il mît Néadarné aux mêmes épreuves que moi. Eh! que vous importeroit, reprit le Roi, quand Néadarné feroit un songe? Quoi qu'il en soit, dit le Prince, tâchons de le lui épargner. Je fais que, pour finir tout ceci, il ne faudroit que porter Saugrénutio à lecher l'Ecumoire; mais comment le lui persuader? Rien ne le gagne, & la violence nous est défendue.

Saugrénutio, que le Roi avoit  
fait



fait avertir, entra. Concombre, qui l'avoit déjà prévenu, lui avoit dicté l'Oracle qu'il devoit rendre, & il étoit assez inutile que le Prince prît, comme il fit, la peine de le mettre au fait. Saugrénutio, après avoir tout entendu, fut d'avis d'aller sur le champ au Temple, parce que le Singe rendoit pas d'Oracles en Ville. Ils s'y transporterent aussi-tôt, & le Singe, après les cérémonies accoutumées, rendit cet Oracle en Prose, afin qu'on l'entendît mieux:

*La Princesse ne se reverra dans son premier état, que le grand Génie Mange - Taupes n'en ait disposé selon sa sainte volonté.*

Selon sa sainte volonté! s'écria le Prince transporté de rage: je ne croi pas que cela arrive



arrive jamais. Bon ! dit le Roi, vous vous allarmez toujours : voilà comme vous étiez avant que de partir ; cependant , que vous est-il arrivé ? Savez-vous quelle fera la volonté du Génie ? D'ailleurs , quand elle feroit ce que vous imaginez , ne vaut il pas mieux s'y soumettre , que de voir Néadarné rester toujours ce qu'elle est ? Non , il ne le vaut pas mieux , dit le Prince , & j'aime mieux une fois pour toutes , que Néadarné me soit inutile à jamais , que de passer entre les bras d'un autre. Fausse délicatesse ! reprit Saugrénutio : car au fond , cela ne revient-il pas au même ? Pour un mal d'opinion , vous vous privez d'un bonheur réel. Oh ventre Singe ! s'écria Tanzai , mêlez-vous



vous de vos affaires : si l'on en-  
voyoit la Prêtresse, votre con-  
cubine seulement, où l'on en-  
voye ma femme, vous seriez  
peut-être aussi fâché que moi.  
Laissez-le crier, dit le Roi, &  
instruisez-moi. Qu'est ce que  
ce Mange-Taupes? je ne croi  
pas de ma vie en avoir enten-  
du parler. C'est, répondit Sau-  
grénutio, un Génie puissant,  
proche parent de Concombre;  
sans doute il aura épousé sa  
querelle. Il est d'un tempéra-  
ment fort amoureux, & l'Île  
Jonquille où il fait sa demeu-  
re ordinaire, n'est qu'un Ser-  
rail composé des plus belles  
personnes de l'Univers. Toutes  
celles qui ont affaire à lui, sont  
obligées de passer une nuit au  
moins dans son Palais. On ne  
fait, à vrai dire, ce qu'elles y  
font;



font; mais, s'il en faut croire toutes les femmes qui en font revenueës, c'est le Génie du monde le plus respectueux. Votre Majesté sent bien ce qu'on en peut croire; cependant les maris ont le plaisir de rester toujours dans le doute: en pareil cas, c'est une ressource. Il est vrai, interrompit Tanzai; qu'elle est satisfaisante; mais je vous jure que je n'en aurai pas besoin. Il se peut bien, reprit Saugrénutio, & il y a un moyen presque sûr de le calmer; plus on lui apporte de Taupes, plus il est indulgent. Il y a près de dix ans que la fantaisie d'en manger lui est venue, c'est aujourd'hui la seule chose dont il fasse cas. Nous aurons heureusement de quoi le satisfaire, dit



dit le Roi, & cela me fera plaisir aussi; mes jardins sont défolés par les Taupes, & le Royaume a le bonheur d'en produire prodigieusement. Je vais dès ce jour, faire publier une Ordonnance par laquelle il sera enjoint à chacun de mes Sujets d'en apporter au moins dix. Mais, par où va-t-on à cette Ile Jonquille? Par la route que Son Altesse a prise, continua Saugrénutio; pourvû qu'après la Forêt, il ait soin de prendre à gauche.

Tout ceci, interrompit Tanzai, est fort inutile, Néadarné ne sortira pas du Royaume, & ce n'est point pour la voir Maitresse de Mange-Taupes que je l'ai épousée. Répudiez la donc, reprit le Roi, puis-



puisqu'aussi bien nos Loix  
 vous y contraindroient si la  
 Princesse, au bout d'un an,  
 ne donnoit pas un héritier au  
 Royaume. Cette dernière rai-  
 son fit taire le Prince, il se  
 rendit enfin. L'on résolut de  
 ne découvrir à personne le su-  
 jet du voyage, & de ne diffé-  
 rer le départ qu'autant de tems  
 qu'il faudroit pour emporter  
 toutes les Taupes du Pais. Ne  
 craignez rien, dit Saugrénu-  
 tio au Prince, le Singe vient  
 de vous tendre la main, & je  
 suis certain après ce signe, que  
 le voyage sera heureux, &  
 qu'il n'arrivera rien à la Prin-  
 cesse. Il a une aversion naturelle  
 pour les gens destinés à l'af-  
 front que vous craignez, ou  
 pour ceux qui l'ont essuyé. Il  
 vient pourtant, dit le Prince,  
 de



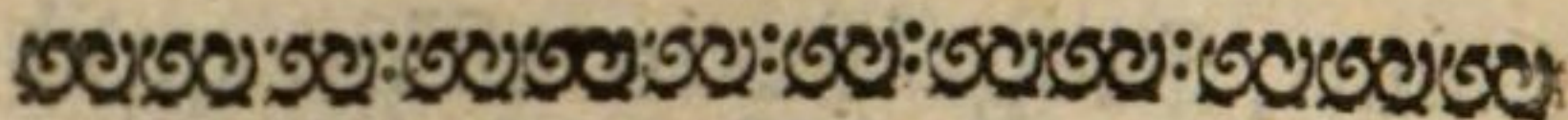
de vous en faire autant qu'à moi, je croi que ce signe ne veut rien dire: mais, fortons de ce Temple, & retournons auprès de Néadarné, lui annoncer le voyage.

Tanzai, & son pere, de retour au Palais, trouverent Néadarné fort inquiete? elle le fut bien plus, quand le Prince lui apprit l'Oracle, & le projet du voyage. Il est inutile, dit-elle à son époux, que nous quittons ce Palais, je ferois dans l'Ile Jonquille comme ici: Moi! entre les bras d'un autre que vous! ne le croyez pas: je resterois plutôt toute ma vie comme je suis, que de regarder seulement ce Génie. Eh! nous ne doutons pas de votre vertu, dit le Roi: ne pleurez point



point, Saugrénutio assure qu'il ne vous arrivera rien. En un mot, dit le Prince, il le faut, un pressentiment semble me dire que nous serons tous deux contents. Ordonnez, je vous en conjure, dit-il à son Pere, les apprêts de notre départ: je vous demande pardon, mais j'ai l'esprit si peu tranquille, que je ne puis me charger de ce soin. Le Roi partit, & laissa Tanzai essayer inutilement, s'il ne suffiroit pas pour empêcher la Princesse de voyager.





## CHAPITRE III.

*Qu'il faut bien se garder de passer, tout impatientant qu'il est.*

**L**E Prince, voyant enfin que toutes les tentatives étoient inutiles, sortit de Chéchian avec Néadarné; l'un & l'autre traînant à leur suite vingt Chariots au moins, chargés de Taupes. Ni l'un ni l'autre n'avoit l'esprit tranquille. Tanzaï, qui adoroit Néadarné, ne supportoit qu'avec une douleur extrême, l'idée de la voir entre les bras d'un autre; & Néadarné, qui n'avoit pas pour le Prince des sentimens moins vifs, ne pouvoit imaginer qu'elle ne devroit son



son changement qu'à une chose, dont son amour & la délicatesse lui faisoient une image affreuse. Ils avoient déjà fait plusieurs journées que leurs caresses avoient abregées, lorsqu'ils parvinrent dans une prairie si variée par les fleurs dont elle étoit émaillée, que la Princesse fatiguée de sa marche, y fit tendre ses pavillons, sur les bords d'un ruisseau qui en embellissant ces lieux, y répandoit une fraîcheur enchantée. Bien-tôt le murmure de ce ruisseau endormit les deux Amans, qui n'avoient rien de mieux à faire. Après que Tanzai se fût reposé quelques heures sur le sein de Néadarné, voyant qu'elle dormoit encore, il alla se promener autour de ce même ruisseau qui



formoit des méandres infinis : & il étoit occupé à se plaindre en lui-même de la bizarrerie de son sort , lorsqu'une Taupe qui sortit brusquement de dessous terre , interrompit sa rêverie. Dans l'idée où il étoit que plus il porteroit de Taupes au Génie , plus il auroit d'égards pour Néadarné , on peut croire qu'il n'épargna rien pour se saisir de celle qui le hazard lui offroit. A peine l'eut-il prise qu'il lui trouva une peau si douce , tant de graces , de si beaux yeux , chose si rare aux Taupes , qu'il n'y avoit peut-être dans l'Univers que celle-là qui en eût , qu'émû de compassion , il voulût d'abord lui rendre la liberté ; puis , par un sentiment plus délicat , il aima mieux qu'el-



qu'elle dût cet avantage à Néadarné : il la porta donc au Pavillon.

Néadarné qui venoit de s'éveiller , alloit chercher le Prince dans la prairie , lorsqu'il parut avec sa prise. Voyez , charme de ma vie , lui dit-il , le joli animal que je viens de prendre : assurément , ce n'est pas là une Taupe ordinaire. Ah qu'elle est belle ! s'écria Néadarné : quoi ! voudriez vous la livrer au Génie ? Son fort dépend de vous reprit-il , & je fouscrai à tout ce que vous en ordonnerez. Je la garderai donc , dit Néadarné. Qu'elle est belle ! ajouta-t-elle , voyant qu'elle la caressoit : je veux qu'elle reste avec nous , j'en aurai soin moi-même ; je suis peut-être la seu-



le femme au monde, qui ait une Taupe si merveilleuse: la mienne ne me quittera jamais. Les femmes se prennent souvent de passions violentes, sans trop savoir pourquoi; & communément, plus les objets qui les frappent sont ridicules, plus elles s'y attachent avec fureur. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver à Néadarné, qui se prit pour sa Taupe d'un amour si vif, que si un quart d'heure après, il l'avoit fallu sacrifier au Prince, peut-être qu'elle auroit balancé. On ne doit point pour cela, avoir mauvaise opinion de Néadarné: on avance, sans doute, ceci témérairement; les femmes Chéchianiennes ne ressemblent peut-être pas en fantaisies, à celles  
du



du reste du monde. La Princesse, éprise de sa Taupe, lui fit mettre un colier, & la tint en lesse tant qu'elle se promena dans la prairie, sans que cet animal témoignât jamais aucune envie de se remettre en liberté. Elle la porta elle-même dans son Palanquin, lorsqu'il fallut y remonter, & gronda Tanzai jusques à se faire une querelle assez vive, de ce qu'il ne la caressoit pas assez.

Après quelques jours d'une marche qui ne fut interrompue par aucun événement, on découvrit la Forêt. Tanzai, qui la reconnut pour celle où il avoit rencontré la Fée au Chaudron, ne put s'empêcher de soupirer en songeant à l'aventure funeste dont cette rencontre avoit été suivie.



Aussi-tôt, & suivant le conseil de Saugrénutio, il fit prendre à gauche. Il se sentoît le cœur dans ce serrement cruel qui nous faisoit à l'approche d'un malheur. C'est donc bientôt, dit-il à Néadarné en soupirant, que je vais vous quitter? C'est donc moi, qui vous aimant éperdument, vous remets presque entre les bras d'un autre? Un sort cruel m'y contraint; ah! la nécessité de mourir me feroit moins affreuse. Néadarné! vous m'oublierez, vous ferez la proie des desirs d'un Génie qui, tout affreux qu'il est sans doute, vous plaira peut-être plus que moi.

Eh bien, Prince, lui dit Néadarné, retournons sur nos pas. Vous savez avec quel re-



regret j'obéis : vous m'assurez  
que vous m'aimerez toujours ;  
contente de cette promesse ,  
fûre de posséder votre cœur ,  
qu'aurois-je à desirer ? Le  
bonheur de votre vie dépen-  
doit , disiez-vous , de mon  
changement de forme : je me  
fuis soumise , pour vous plai-  
re , à tout ce qui pouvoit m'en  
arriver : j'ai fait taire mes ré-  
pugnances , tout ce que me  
suggeroit ma vertu , tout ce  
que m'inspiroit mon amour.  
Eh que m'importe , hélas ! si  
votre passion pour moi ne di-  
minuë pas , de rester comme  
je suis ? Vous savez à quel point  
je vous aime , & loin de comp-  
ter sur ma fidélité , vous osez  
imaginer que celui que vous  
me contraignez de recher-  
cher , pourra me plaire. Fût-  
il ,



il, ce qui ne sauroit être, fut-il ce que vous êtes, mon cœur gémissant avec lui, ne penseroit encore qu'à vous. J'ignore si ces plaisirs que vous vantez, sont aussi vifs que vous le dites; mais quoi qu'il en soit, je croi qu'ils ne peuvent tenir que de l'amour ce charme que vous leur attribuez. Je sens que vous me faites naître des desirs, mais vous seul donnez à mon ame ces mouvemens impétueux. Ce Génie, dont l'idée vous afflige & me tourmente, me fit-il éprouver cette volupté dont vous m'avez parlé tant de fois, que vous dites que je n'ai sentie qu'imparfaitement entre vos bras, au milieu de ce desordre, n'étant plus à moi, je serois encore à vous.

Ah!



Ah ! voilà précisément , s'écria Tanzai , ce Quiétisme affreux que je crains ! Voilà ces distinctions cruelles que l'esprit fait , & que le cœur ne sent pas. Aussi heureuse avec ce Génie , qu'avec moi , il ne vous manqueroit qu'une idée de volupté qui même ne vous occuperoit qu'après ; & tout ce que votre amour me donneroit , feroit d'imaginer que , peut-être , je vous aurois fait plus de plaisir. Soit , répondit Néadarné en colere , mais que je cesse de vous aimer , si je vais trouver le Génie. Pour vous , rompez un Hymen qui vous devient odieux ; Néadarné vous aime assez pour consentir aux dépends même de sa vie à ce que votre indifférence pour elle peut vous suggerer. Le Prince



répondit brusquement à ce reproche, la Princesse s'offensa de sa réponse, & l'aigreur alloit se mettre entre eux; lorsque la Taupe qu'on n'auroit jamais soupçonnée de savoir parler, impatientée de cette ridicule querelle, ne put s'empêcher de dire, en haussant les épaules: Par la jernie! que les amans font fots? Ah Ciel! s'écrierent-ils tous deux. Ah! continua la Princesse, ma Taupe parle.

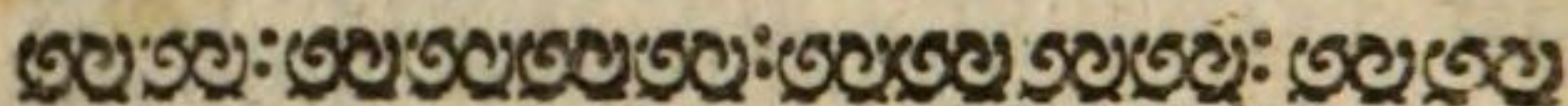
Je suis bien trompé, dit Tanzai, si ce n'est encore la maudite Concombre qui me poursuit: avez-vous entendu comme elle a juré? Pour le coup, je l'étrangle, puisqu'enfin je suis à même. Arrêtez, Prince généreux! s'écria la Taupe, ne me confondez pas  
avec



avec votre plus cruelle ennemie, ne me tuez pas, vous aurez besoin de moi. Repos de mes jours ! épargnez-la, s'écria la Princesse. Quelle simplicité ! répondit-il en tâchant de l'étouffer, ne voyez vous pas que c'est Concombre ? Eh non ! je ne suis pas elle, crioit la Taupe, je suis la Fée Moustaché, Cousine - germaine, & amie de Barbacela. Prenez garde à ce que vous allez faire. Dans le fond, dit le Prince en se calmant, elle peut avoir raison ; mais par quelle aventure êtes-vous Taupe ? C'est ce que vous saurez bientôt, reprit Moustache ; mais, avez-vous le tems de m'écouter ? Je crains mortellement, d'être d'une longueur inouïe. Qu'importe, dit le Prince,



nous n'avons rien de mieux à faire. Alors, la Taupe commença son Histoire, ainsi qu'on le verra dans le Chapitre suivant.



## CHAPITRE IV.

*Qui ne sera peut-être pas entendu de tout le monde.*

J'Ai pour Ayeul le grand Génie Chou-Macha. Quant à mon Pere, je ne l'ai jamais bien connu : la Fée Chingara ma Mere n'a jamais voulu le déclarer, soit qu'elle n'en fût pas bien sûre, soit que le choix qu'elle avoit fait, ne lui fit point honneur : car ce n'est pas toujours pour se donner  
un



un air de réserve , que les femmes n'avouent pas leurs aventures : il semble que quand la vanité est flattée de la condition d'un amant, la vertu y perde moins. L'on espéra beaucoup de moi dans mon enfance : que je vous en raconte quelques traits. Je n'avois pas encore quatre ans.... Ne pourriez-vous pas , interrompit Tanzai , prendre l'Histoire d'un peu plus haut ? Eh bien , vous étiez fort jolie sans doute , en votre enfance ; mais, passons au tems où vos agrémens vous furent de quelque chose Volontiers , dit la Taupe. On me nomme Moustache , parce que dans ma figure naturelle , j'en ai une fort longue du côté gauche. Barbacela , ma proche parente , & ma Marraine ,



voulut absolument m'élever ; & Chingara y consentit d'autant plus volontiers, qu'outre qu'elle connoissoit ma Mar-raine en état de me donner une bonne éducation, elle n'étoit pas fâchée qu'on ne vît pas si près d'elle une fille qui, dans la suite, pourroit effacer ses agrémens.

Barbacela me porta dans l'Isle Babiole, dont elle est Souveraine. C'est sans contredit, le Pais du Monde le moins nébuleux. Les hommes ne s'y occupent que de Ponpons, & de Madrigaux. Les femmes n'y ont d'autre soin que celui de plaire, & s'il arrivoit qu'une d'elles, poursuivie par un amant, fût assez distraite sur les bienfécances du Pais pour prononcer seulement le mot de



de Vertu, elle feroit bannie pour un an de toute fociété. Je ne prétends pas dire que l'on se convienne d'abord ; la réfistance dure au moins deux jours, & nous n'avons gueres vu de femmes se rendre auparavant : cela n'est pourtant pas fans exemple à la Cour. Ces mœurs vous paroiffent fingulieres, & vous avez tort. Qu'une femme, de celles qu'on nomme parmi vous vertueufes, vous faffe attendre un mois, ce terme est long. Eh bien ? à la fin de votre martyre, que vous donne-t-elle que ce qu'une autre, moins engouée de décence, vous donne d'abord ? Car, voyez-vous, cela revient au même, le tendre est effectif dans le fond. Au milieu des rebuts étudiés  
d'une



d'une femme, on a toujours sa défaite en perspective; qu'elle se précipite, ou qu'elle attende, elle arrive enfin; mais l'imagination a trop été au-devant d'elle, on a beau tirer le desir par la manche, on a peine à l'éveiller, & s'il arrive qu'il s'éveille, le plaisir à qui il fait signe de trop loin, ou ne vient pas à tems, ou ne se foucie plus de venir. La Vertu n'est qu'une Baliverniere qui cherche toujours à vous faire perdre du tems, & quand elle croit avoir mis l'amour dehors.... Recommencez un peu ce que vous venez de dire, interrompit Tanzai, que je meure, si j'en ai entendu une syllabe. Quelle Langue parlez-vous là? Celle de l'Ile Babiole, reprit la Taupe. Si vous pou-



pouviez me parler la mienne, vous me feriez plaisir, repliqua-t-il ; eh comment faites-vous pour vous entendre ? Je me devine, reprit la Taupe : mais laissez-moi continuer, je ne fais plus où j'en suis. Ou la Vertu baliverne, dit Néadarne. Eh non ! dit Moustache, ce n'étoit qu'une réflexion. Je ne fais donc plus, dit Néadarne, ce que c'étoit que l'Histoire : ah ! vous en étiez à ces femmes qui se rendent d'abord.

Ma Marraine, reprit la Taupe, m'élevoit dans les mœurs du Pais, & je commençois déjà à savoir ce que c'étoit que mon vilage, lorsque je fortis de l'enfance. Avant un certain âge, on se voit sans s'appercevoir, on n'étudie pas les agrémens, on ne



ne fait pas ce qu'ils valent ,  
on les a loin de foi , le seul de-  
sir de les éprouver les dévelop-  
pe à nos regards ; on commen-  
ce alors à s'imaginer. Sans les  
hommes , une femme feroit  
belle fans le favoir , fans s'en  
douter , & rien de plus. Je me  
voyois convenablement pour  
moi même , lorsque le Génie  
Jonquille arriva dans notre  
Ile. J'étois vive , agaçante ,  
& ma beauté étoit , pour ainsi  
dire , tappée de coquetterie. Il  
prit pour moi la passion la plus  
vive : mais le Prince des Cor-  
morans qui étoit arrivé une  
demie heure avant lui , m'a-  
voit vuë , regardée , émuë.  
En fait d'amour , on dépend  
d'une seconde. Le Génie ne  
fut pas qu'il étoit venu trop  
tard : je m'apperçus à regret  
de



de sa passion, & cette découverte m'obligea à cacher la mienne. Comme on ignoroit mon amour pour Cormoran, on fut surpris de l'indifférence que je montrois au Génie; ce fut en-vain qu'il mit en œuvre ses agrémens, & ses soupirs; toute la justice que je lui rendois, n'alloit qu'à l'estime, & c'est un sentiment trop peu distingué pour quelqu'un qui s'est flatté d'en inspirer de plus vifs.

Les Fêtes les plus brillantes, les présens les plus magnifiques, les soins les plus soumis, le respect le plus timide, étoient les seules armes dont il se servît pour vaincre ma rigueur. Je dissimulai long-tems avec lui. Je savois que mon Amant avoit tout à craindre de la colère



lere de Jonquille, s'il pouvoit le soupçonner d'être son rival: je me contentois donc de le voir en secret, & de lui sacrifier les vœux & les présens du Génie. J'ai su depuis, que cette coutume n'est pas nouvelle, & que ce qu'on tient de l'amant riche, sert à acheter celui dont on a l'imagination blessée. Je craignois d'autant plus que le Génie ne soupçonnât Cormoran, qu'il n'y avoit que lui dans notre Cour, digne d'attirer mes regards. C'étoit le plus beau danseur du monde, personne ne faisoit la révérence de meilleure grace: il devinoit toutes les énigmes, jouoit bien tous les jeux, tant de force, que d'adresse, depuis le Trou-Madame, jusques au Balon. Sa figure



figure étoit charmante, & empaquettée, si l'on peut le dire, dans les agrémens les plus rares ; il favoit accompagner de toutes sortes d'instrumens, une voix charmante qu'il avoit. Jouoit-il bien de la Vielle ? demanda brusquement Tanzaï. C'étoit, reprit la Taupe, un de ses instrumens favoris. Tant mieux, dit-il, il n'y en a point de si merveilleux ; mais, continuez votre Histoire, je prends actuellement beaucoup de part à votre Prince. Outre les talens que je viens de nombrer, continua-t-elle, il faisoit joliment des vers. Sa conversation enjouée, & sérieuse, satisfaisoit également par ses graces, & sa solidité. Austère avec la Prude, libre avec la Coquette,



mélancolique avec la tendre ,  
il n'y avoit pas une Dame à  
la Cour dont il ne fit les déli-  
ces , & pas un homme dont  
il ne créât la jalousie. La su-  
périorité de son esprit ne le  
rendoit pas infociable ; com-  
plaisant avec finesse , il favoit  
se plier à tout ; il possédoit  
mieux que personne ce lan-  
gage brillant de notre Ile , il  
n'y avoit personne qui ne fût  
comblé de l'entendre ; & quoi-  
que cet Etre farouche intitulé  
le Bon-sens , n'agit pas tou-  
jours civilement avec ce qu'il  
disoit , l'élégance insoutena-  
ble de ses discours faisoit qu'il  
n'y perdoit rien , ou que le  
Bon-sens , caché derriere une  
multitude miraculeuse de mots  
placés au mieux , auroit paru  
d'une insipidité affadissante à  
ses



ses Sectateurs les plus absurdes, s'il eût été vêtu moins légèrement. En effet, la Raison est vulgaire, elle paroît toujours ce qu'elle est, elle craint de se noyer dans l'enjouement. & ne manque pas de faire un saut en arriere, quand une idée singulièrement tournée se présente, ou qu'une imagination lumineuse se place commodement dans le cœur. Après cela, si elle triomphe, c'est d'une façon si insultante pour l'humanité, l'amour-propre le mieux élevé y trouve tant de décri, y perd tant de ses graces, prend si mauvaise opinion de lui-même, qu'il faudroit qu'il fût bien ridicule, pour ne lui pas rompre en visiere. L'Esprit est d'un caractère plus sociable : la dignité



gnité de ses manieres fait sentir que son éducation a été soustraite aux préjugés : ce qu'il pense est à lui, ne tient à rien, s'isole de lui-même; il s'élève, sans prendre de secousse : ce que la réflexion produit, s'appesantit sous le travail qu'elle cause; ce que l'imagination enfante, est audacieux; l'une absorbe par sa gravité, l'autre réveille par sa pétulance. On voit long tems la première sur la route, l'autre se présente inopinément. La réflexion réprime sa justesse, n'est qu'indigence, prétexte de l'esprit foible qu'elle anéantit, à mesure qu'elle le flatte. L'Esprit indépendant de tout, fait ses opérations sans calcul; son effet, toujours séduisant, plus prompt que l'éclair,



l'éclair , brille , étonne , éblouit ; il prend toutes les formes qu'on veut ; toujours noble , son air auguste , même dans le badin , parle en faveur de sa naissance ; & la Raison , toujours Bourgeoise auprès de lui , silencieuse par secheresse , succombe malgré elle , en augmentant par sa mauvaise humeur le triomphe de son rival.

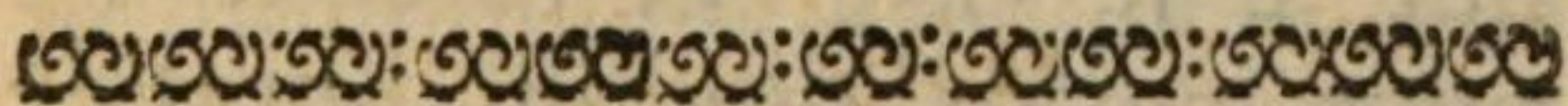
Vrai Singe ! s'écria le Prince. Ah ! dit Néadarné pénétrée de plaisir , ah que cela est beau ! Sans notre Taupe , nous nous ferions ennuyés à périr. Je suis charmée , reprit Moustache , que mes idées ne se perdent pas auprès de vous , je me suis bien doutée que votre goût n'étoit rien moins que puérile. Mais peut-on , dit Néadarné , apprendre sans peine ce lan-



gage; n'ôte-t-il rien à l'indolence du repos? Pour moi, reprit Tanzai, je croi que non, & j'imagine qu'avec les dispositions que je vous vois, & les leçons que Moustache vous donnera, vous parlerez bien-tôt aussi superficiellement qu'elle-même. Mais, quelle misere! ajouta-t-il, de se servir de ce mauflade Jargon! Vous restez deux heures sur la Raison, & sur l'Esprit, pour ne me donner ni de l'un, ni de l'autre. Si vous continuez votre Histoire sur ce ton-là, je ne réponds pas que je l'entende patiemment. Laissez-le dire, interrompit Néadarné; au vrai, c'est au mieux; vous parlez de tout point comme un charme. Le Prince haussa les



les épaules , & Mouſtache reprit ainſi ſon récit.



## CHAPITRE V.

*Comme le précédent.*

**V**Ous conviendrez aiſément , je crois , après ce que je viens de vous dire de Cormoran , que mon goût pour lui étoit juſtifié. Un ſeul de ſes regards auroit ſuffi pour tourner la tête à la femme la moins ſuſceptible : ainſi , il n'eſt pas ſuprenant que ſon mérite ait fait ſur moi une ſi vive impreſſion. Tant de paſſions ne ſont fondées que ſur le caprice , que je ſuis bien-aiſé de vous faire voir que la

C 2

mien-



mienne ne s'étoit pas déterminée sur rien. La première fois que je le vis, (& l'amour ne peut naître que du premier moment,) qui ne l'auroit aimé ! Il étoit au Cercle chez Barbacela : les hommes les plus galans de la Cour étoient consultés par nos Dames sur le choix des ajustemens, sur les modes, & la difficulté d'en imaginer de nouvelles ; c'étoit, comme vous voyez, une matière importante. Chacun s'efforçoit de briller. Le Prince, qui venoit d'arriver à la Cour, résolut avec tant de solidité les cas difficiles qui se présenterent, inventa des modes si jolies, qu'il n'y eut personne qui n'admirât sa sagesse, & son imagination. Pour moi, j'en fus frappée *incognito* jusques



qués au fond du cœur. Une attention particuliere qu'il parut faire à ma personne, fixa le penchant que je me sentoís déjà pour lui, & je m'aidai si bien de mes réflexions, que quand le soir je le quittai, ma passion ne pouvoit plus augmenter. L'agrément de son esprit qui se développa dans la liberté du repas, acheva ma défaite. Quelque chose d'obligeant qu'il me dit sur ma beauté, & le silence qu'il garda avec toutes les autres, me convinquirent que son cœur n'étoit plus tranquille ; car cela s'appperçoit aisément ; l'amour est un sentiment qui dérange l'ame, & qui pour s'y mettre à son aise s'empare de toutes ses fonctions, & ne les laisse agir qu'à son profit. Mon



cœur qui sembla, au premier coup d'œil, s'entendre avec le sien, abjura toutes ses bien-féances, & par une étourderie inconvenable, marcha sur le ventre à toutes les idées de Raison qui auroient pu le contredire. Nous nous rencontrâmes à soupirer ensemble, & si nous étions restés plus longtemps l'un avec l'autre ce soir-là, nos desirs se feroient couchés moins enfans qu'ils ne firent. Je ne sai pas ce qu'il fit de sa nuit: pour moi, le sommeil voulut en-vain s'emparer de mes sens; quelques conseils qu'il me donnât, j'aimai mieux en croire l'Amour, qui, tout neuf dans mon cœur, l'occupoit plus agréablement que n'auroit fait sans doute le songe le plus aimable. Qu'est-ce



ce en effet que le sommeil quand on aime ? Quelques douceurs qu'il vous apprete , vaut-il le desordre raisonné de votre imagination ? Sur-tout , quand sûr d'être aimé , l'esperance flatteuse arrange vos objets comme vous pourriez les souhaiter. L'on n'a dans un songe que des idées indistinctes , heureuses quelquefois , mais souvent contraires à leur source. Quand on pense soi-même à ce qu'on aime , on lui fixe son emploi , on le porte où l'on veut , & la passion qui le détermine , fait toujours le faire amusant.

A peine étois-je levée , que Cormoran entra dans mon Appartement. J'étois alors dans un Cabinet reculé. Il osa troubler ma retraite. Le trouble , & les



desirs, qui étoient peints dans ses yeux, son sérieux timide, me prouverent que j'étois aimée. Je l'avouerai, je n'eus pas la force de lui rendre sa conquête douloureuse; & d'ailleurs, mon rang m'obligeoit à faire les avances. Un coup d'œil favorable le rassura donc, & sans y trop interesser ma vertu; car voilà à quoi sert l'usage du monde. Sans paroître le souhaiter, je l'amenai au point de me faire sa déclaration. Je ne me souviens pas à présent de quelle maniere il la tourna, mais elle fut intelligible au point qu'il ne tint qu'à moi de faire semblant de m'en fâcher. Il ne me convenoit pas d'y répondre tout d'un coup: mais aussi, ne voulant pas le desesperer, je lui fer-

rai



rai la main ; geste indifférent dans le fond , & sur lequel on peut toujours s'excuser quand il ne réussit pas. Je ne voulus pas , quoique sûre qu'il m'aimoit , en hasarder davantage. Les premières avances doivent être modérées : pour peu qu'un amant ait d'esprit , il les entend ; quitte à les pousser sans ménagement , s'il ne fait pas les entendre. Je n'en fus pas à cette peine-là avec Cormoran : il savoit que toute main qui serre , veut un baiser , il la prit donc ; il rougit du plaisir qu'il en eut , & je rougis aussi , mais de ce qu'il ne recommençoit pas à en prendre. Je jettai sur lui un regard qui me fatigua étrangement ; il mouroit d'envie d'être tendre , je n'étois pas fâchée qu'il le fût ; cependant



il ne devoit pas le paroître : je fis en sorte qu'il ne fût qu'interdit, qu'il n'exprimât que la colere où j'aurois dû être ; mais je n'y réussis pas, & l'amour qui le guidoit, le fit comme pour lui-même, avant que j'eusse songé seulement à en corriger l'expression. Si j'avois eu affaire à quelqu'un de moins pénétrant, j'aurois pu m'en sauver : mais ce traître de Cormoran le prit pour bon, pour ce qu'il étoit, pour ce que je ne le voyois pas. Pour m'en remercier, il baïsa encore ma main que je n'avois pas songé à retirer d'entre les siennes. Il étoit ému, je commençois à raisonner, moins qu'à sentir ; il étoit à mes genoux, c'est une attitude qui frappe toujours, & qui n'est point du tout



tout indifférente ; si elle prouve du respect , elle met en même tems à portée d'en manquer.

Je me baissai , uniquement pour engager Cormoran à se relever : il saisit ce moment pour me surprendre un baiser qui me pénétra : c'étoit le premier de ma vie. Tous mes sens se troublèrent , ma tête malgré moi resta panchée sur la sienne. J'ai éprouvé depuis la même volupté , elle m'a toujours été chère , mais elle ne m'a jamais été si sensible. Je ne fai ce qu'en ce moment Cormoran faisoit de lui-même ; je croi que s'il avoit été moins égaré , j'étois perduë. Lorsque je revins de mon trouble , le Prince étoit encore dans le sien , ses yeux étoient



chargés d'une tendre langueur, ses soupirs étoient interrompus, son cœur pressé ne les lui fournissoit qu'avec peine. Quel bonheur, qu'alors il ne put rien entreprendre! l'instant de sa déclaration auroit été celui de son bonheur: c'étoit une chose d'usage à la Cour, mais je ne voulus pas m'y soumettre. Je connoissois assez les hommes pour savoir qu'ils attribuent une conquête trop prompte, moins à l'amour qu'on a pour eux, qu'à l'habitude de se rendre; qu'ils aiment mieux mortifier leur vanité, que de ne pas humilier la nôtre: & cette raison me retint, où la pudeur ne l'auroit sù faire. Ah Prince! dis-je à Cormoran, laissez-moi, ne feroit-ce pas à vous à me dé-



défendre de ma foiblesse ?  
N'augmentez pas l'inutilité de  
ma raison , revenez à vous ,  
rendez-moi à moi-même ; je  
vous aime , hélas ! vous n'en  
pouvez pas douter , les preu-  
ves de ma tendresse en ont de-  
vancé l'aveu. Qu'il m'est doux  
de ne vous avoir pas tout don-  
né , & de songer que mon  
amour a encore mille présens  
à vous faire ! Jouissons du plai-  
sir de nous adorer , abandon-  
nons-nous-y ; que nos jours  
s'écoulent dans notre ardeur  
qu'ils ne renaissent que pour  
nous y retrouver ; que le pré-  
sent en nous rappellent la passé  
nous encourage à nous aimer  
sans cesse , & puissions-nous ,  
dans l'avenir , n'envifager en-  
core que le bonheur qui nous  
pénètre aujourd'hui ! Heureux



d'être tous deux immortels !  
plus heureux , de rendre notre amour aussi éternel que notre existence !

Ah ! divine Fée, s'écria CORMORAN, je ne puis plus suffire à mes transports, vos bontés me confondent : ne pouvoir vous en exprimer ma reconnoissance, n'est-ce pas vous prouver combien elles me pénètrent ? Mais, vous ne concevez pas encore vous-même, à quel point elles me font précieuses. Content de vous adorer, quand même vous m'auriez accablé de rigueurs, jugez, s'il se peut, de mes transports quand je vous vois partager ma flamme ! Heureux de vivre pour vous adorer, pour vous consacrer tous les momens de ma vie ! mais malheureux de ne  
pou-



pouvoir mourir , si jamais vous changez pour moi. Cependant , Jonquille vous aime ; quel rival ! & si je n'ai pas à redouter votre inconstance , que ne dois je pas craindre de son pouvoir , & peut-être de ses agrémens ? Je l'avouerai , lui dis je , il s'est déclaré pour moi , mais je n'aurai pas long-tems à contraindre ma tendresse , & à supporter la sienne. J'employerai tant de soins à le rebuter , & à vous rendre heureux , qu'il gémira de douleur , autant que vous soupirez de plaisir. Une passion qui n'a plus d'espoir , s'irrite d'abord , mais s'attiédit. Ennuyé du peu de succès de ses soins , bien-tôt , croyez-moi , sa fierté lui fera porter à une autre , des vœux qu'il verra méprisés. Mais ,  
con-



contraignons nous ; tout Génie que vous êtes , vous savez combien sa puissance est au-dessus de la vôtre : ne pouvant trancher vos jours , du moins il les rendroit malheureux ; sans doute , nous ne nous verrions plus. Ah ! je ne puis y penser sans frémir. Contents de pouvoir , en public , nous dire par nos yeux que nous nous aimons , réservons-en les preuves pour des lieux dont nous ferons sûrs. Mais , sortez d'ici , je craindrois qu'on ne nous y surprît , & qu'on ne devinât la cause de l'embarras où nous sommes tous deux ; dans une Cour où l'amour fait la principale affaire des Courtisans , il ne seroit pas équivoque.

Le Prince , qui craignoit que cette passion violente que  
je



je lui marquois, ne fût qu'un caprice, auroit bien voulu, avant de fortir, que des faveurs plus marquées réalisassent son bonheur; mais ce n'étoit pas mon intention de porter si loin ma foiblesse. J'imagine bien que ce n'étoit pas par vertu que j'étois si réservée; je ne fais pas non plus si c'étoit pas délicatesse: mais j'ai peine à croire, si je n'avois pas fait fortir Cormoran, que j'eusse pu rester avec lui où j'en étois. Ses yeux étoient si tendres, & j'étois si foible! d'ailleurs, il m'avoit marqué tant de transports pour une bagatelle, que j'aurois voulu voir à quel excès auroit été sa reconnoissance, si je lui avois donné plus de lieu d'éclater. Il sortit à regret, & je tâchai de



de lui cacher que c'etoit à regret aussi que je le laissois sortir.

A peine fus-je seule, que je me fis des reproches, non de ce que j'avois fait, mais de l'avoir renvoyé si content. J'aurois été au desespoir qu'il eût douté de mon cœur, & je ne trouvois pas à propos qu'il en fût si sûr. Quoique je ne fusse pas bien encore, tout ce que nous perdons auprès d'un homme, quand nous avons satisfait ses desirs; je me doutois bien, quelque enflâmé qu'il puisse être, qu'au moins il a perdu le plaisir de la curiosité; & je sentoís par moi-même que ce plaisir tient de la place dans l'ame, & que pour le même objet il n'y peut loger qu'une fois. J'avois résolu. malgré ma passion pour Cor-  
mo-



moran, de le laisser long-tems desirer, d'être quelquefois douteuse pour lui : mon amour souffroit à imaginer cette politique, mais elle me parut si nécessaire, que je surmontai mes répugnances à cet égard.

Quand je le revis dans la journée, mes yeux furent plus muets qu'ils ne l'avoient été le matin, j'y laissai même une impression de froideur qui le desespera : il est vrai que certaine du chagrin que je lui avois causé, un regard tendre & plein de feu que j'appuyai sur lui, travailla à lui rendre ses premiere esperances. Je sai que dans le monde, les hommes appellent ce manège de la coquetterie : mais pour qui travaillons-nous, si ce n'est pour eux ? Quels charmes ne trou-



trouveroient-ils pas bien-tôt infipides, si nous ne prenions le soin de réveiller leur cœur ? Les aimons-nous toujours tendrement ? furs de nous trouver dans une égalité constante, ils ne la desirent plus. Un caprice auquel ils ne s'attendent point, les tire de leur Léthargie ; ils se voyent avec desespoir sur le point de perdre un bien dont ils ne jouissoient plus qu'avec nonchalance : le mouvement qu'ils se donnent pour se le faire rendre, renouvelle leurs sentimens. Ils ne se souviennent plus que nous étions à eux, ils veulent que nous y soyons. Notre perte prochaine leur fait seule sentir combien nous leur étions nécessaires ; ils nous en aiment davantage, & par con-



conséquent , nous en deven-  
nent plus chers : le cœur y ga-  
gne des deux côtés , c'est un  
surcroit de tendresse qui lui  
arrive. Un amant n'a-t-il point  
de fantaisies à essuyer , point  
de rivaux à craindre ? il croit  
qu'il n'aime plus , ou du moins,  
que ce n'est plus que par ha-  
bitude , ou par reconnoissance.  
N'est-ce pas un service à lui  
rendre , que de lui ôter une er-  
reur qui éteint ses plaisirs ? L'a-  
mant tendre revient , quand  
la Maitresse sensible disparoit ;  
les faveurs qu'il recevoit sans  
desirs , redeviennent plus pi-  
quantes pour lui que la pre-  
miere fois , dès qu'il a pu ima-  
giner qu'elles lui feroient ra-  
vies ; il ne conçoit même pas ,  
comment il a pu les négliger.  
Au milieu d'un raccommode-  
ment



ment inattendu , quel triomphe pour nous ! quel charme pour lui ! de sentir renaitre dans son cœur , un sentiment qu'il n'y distinguoit plus. L'amour n'est que ce que nous le faisons : si nous le laissions comme la Nature nous le donne , il seroit trop uni , sans délicatesse , il seroit sans volupté. Nous ne devons ce bien qu'à nous-mêmes ; il falloit le rendre difficile , pour le rendre agréable. Notre empire sur les hommes dépend de nous , & quand il nous arrive de le perdre , ce n'est jamais qu'à notre peu d'adresse que nous devons nous en prendre ; s'ils nous en privent , ce n'est pas leur faute. Helas ! les pauvres gens qu'ils sont , n'y penseroient pas d'eux mêmes ; déterminés  
pour



pour l'esclavage , ils ne quittent une chaîne que pour rentrer dans une autre ; ils sentent qu'ils sont faits pour être toujours dominés. Mais voulons-nous les fixer ? ne leur offrons jamais un bonheur parfait ; comblons leurs desirs , mais ne les anéantissons pas ; au milieu des plus grandes voluptés , qu'il leur manque quelque chose , ne fût-ce même qu'un soupir : le desir ne meurt que d'être comblé , & c'est une maladie qui ne lui arrive , que quand nous ne voulons pas la lui épargner.

Ah quel enchantement ! s'écria Néadarné. En honneur ! Taupe , ma mie , dit Tanzai , je n'ai de ma vie rien entendu d'aussi extraordinaire que vous. Les belles réflexions ! dit encore Néadarné.

Quand



Quand il feroit vrai ; reprit Tanzaï , qu'elles fussent aussi belles que vous le dites , je ne les en aimerois pas davantage. Je les trouve longues , & déplacées , & je ne sache rien de si ridicule que d'avoir de l'esprit mal-à-propos. Il y a trois heures , au moins , que Moustache nous tient en haleine pour une Histoire que j'aurois faite en un quart d'heure. Je croi que pour conter agréablement , il faut être naïf. Si , par hazard , un fait fournit une réflexion , qu'on la fasse , mais qu'elle n'anéantisse jamais le fonds ; qu'elle soit courte , qu'elle ramène l'Auditeur à l'attention qu'il doit avoir pour le narré qu'on lui fait ; & que l'on s'épargne , sur-tout , cette envie de briller  
qui



qui contraint l'esprit , & lui ôte le naturel : partie , si nécessaire à quelque genre que ce puisse être , que sans elle , je ne trouve point de vraies beautés. Je ne parle plus à Moustache de son Jargon , je vois qu'il est né avec elle ; mais , à propos de quoi ce monceau d'idées , toujours les mêmes , quoique différemment exprimées ? Pourquoi ces choses dites cent fois , & revêtues pour reparoître encore , d'un goût qui les rend bizarres , sans les rendre neuves ; Que me sert à moi qui ai envie d'être promptement au fait de votre Histoire , de savoir toutes les réflexions que vous avez faites après coup sur vos aventures ? Eh , une bonne fois pour toutes , Taupes mes

*Part. II.*

D

a-



amours , des faits , & point de verbiage. Vous pouvez avoir raison , reprit Moustache , mais l'essentiel ne doit pourtant pas être traité comme le futile. Eh bien ! reprit Tanzai , elle croit m'avoir répondu. Eh ! mais sans doute , dit la Princesse , elle parle bien. Je ne sache rien de si charmant que de pouvoir parler deux heures ; où d'autres ne trouveroient pas à vous entretenir pour une minute. Qu'importe que l'on se répète , si l'on peut donner un air de nouveauté à ce que l'on a déjà dit ? D'ailleurs , cette façon admirable de s'exprimer que vous traitez de Jargon , éblouit , elle donne à rêver ; heureux , qui dans sa conversation peut avoir ce goût galant ! Quoi ! ne trouver  
tou-



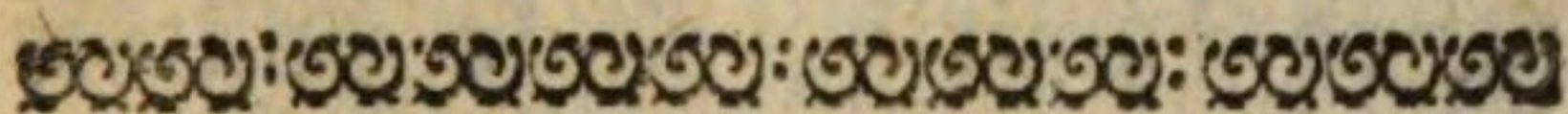
toujours que les mêmes termes , ne pas oser séparer les uns des autres ceux qu'on a accoutumé de faire marcher ensemble ! Pourquoi seroit-il défendu de faire faire connoissance à des mots qui ne se sont jamais vus , ou qui croient qu'ils ne se conviendroient pas ? la surprise où ils sont de se trouver l'un auprès de l'autre n'est-elle pas une chose qui comble ? & s'il arrive qu'avec cette surprise qui vous amuse , ils fassent beauté , où vous croyez trouver défaut , ne vous trouvez-vous pas singulièrement étonné ? Faut-il qu'un préjugé..... Par Singe ! s'écria Tanzaï , vous m'étonnez singulièrement vous-même , & j'admire le peu de tems qu'il vous a fallu pour vous infecter



de ce mauvais goût. Mais, finissons la dispute, que Moustache acheve son Histoire, s'il est possible, & qu'elle ne me quitte plus son Cormoran pou courir après des digressions inutiles. Allons, continuez, dit Néadarné à Moustache; & sur-tout, rendez moi compte exactement de ce que vous avez fait, & non-seulement de ce que vous avez pensé, mais encore de ce que vous auriez voulu penser; n'oubliez pas, en un mot, la plus légère circonstance. Vous contez si bien!

CHA:





## CHAPITRE VI.

*Qui ne dément pas les deux autres.*

J'En étois donc, reprit Moustache, à ce regard qui le satisfait. Il devint amoureux à ne plus se connoître. Que cela m'auroit contenté, si j'avois pu voir son aliénation d'esprit dans toute son étendue ! Mais, ma raison avoit couru après la sienne, & l'amour m'empêcha de connoître son départ, & de souhaiter son retour. Le Prince, & moi, étions convenus, ainsi que cela se pratique communément, de n'avoir en public l'un pour l'autre qu'une appa-

D 3

rence



rence d'amitié , & de politesse ; & qu'en particulier , nous nous dédommagerions , ainsi que cela se fait encore , de cette cruelle contrainte. Il y avoit au pied de mon appartement , un jardin où il n'entroit que moi. J'en avois donné une clef au Prince ; aussitôt que l'on étoit retiré , j'allois l'y trouver , & tous deux , assis sous un Bosquet de Myrtes , nous nous donnions les plus tendres assurances de notre amour. Toutes mes nuits se passoint de la même façon , & je ne l'aurois pas fait pour quelqu'un qui m'auroit moins aimée que Cormoran ne faisoit ; mais je savois bien que quand mon teint y auroit perdu de son éclat , & que j'en aurois eu les yeux battus , il ne



ne s'en feroit pas apperçu. Ce qu'on ne croira peut être pas, vû nos defirs , & la commodité que nous avions de les satisfaire , c'est que des rendez-vous si charmens ne se passoient pas , sans que les emportemens du Prince attaquaient prodigieusement ma vertu. Quelquefois , il me parloit de son martyre , & de la difficulté qu'il trouvoit à le supporter : j'en étois quitte alors pour quelque bagatelle dont , en attendant mieux , il vouloit bien se contenter. Souvent , je brûlois de lui en accorder davantage , mais la nuit couvroit mon desordre , & la respectueuse retenue me fauvoit de ma foiblesse. Dans de certains instans , je lui en voulois mal , mais je ne le lui disois pas.



Etonné souvent d'une réserve si inconnue dans notre Cour, il m'en faisoit des reproches amers. La facilité que je lui avois montrée la première fois, ne lui avoit pas laissé prévoir une si longue résistance; j'en étois moi-même surprise: mais je voulois qu'il m'estimât, & l'amour-propre triomphoit en moi de la passion. Quand je m'en souviens cependant, que ces momens sont douloureux! un homme aimable, aimé, qui inspire autant de desirs que vous en pouvez faire naître, est seul avec vous la nuit. Il prend des libertés que vous souffrez, & vous résistez! Ce n'est pas la vertu qui sauve une femme de ces dangereuses occasions, elle n'en a plus dès-lors qu'elle les cher-



cherche. En pareil cas, une coquette peut seule se garantir des transports d'un amant: je fais que la coquetterie est moins méritoire que la vertu, mais aussi est-elle plus utile.

Il y avoit quinze jours que Cormoran & moi nous nous aimions; & avec les précautions extrêmes que nous avions prises, il n'y avoit que toute la Cour qui se fût apperçue de notre intelligence: cependant, le respect qu'on me portoit, empêchoit qu'on n'en fit tout haut des plaisanteries. Le Génie seul, malgré l'intérêt qu'il avoit à connoître mon cœur, ignoroit encore son rival. Il savoit qu'il n'étoit point aimé; mais, soit présomption, soit l'idée qu'il avoit de mon indifférence, il

D s

ne



ne croyoit pas que je fusse sensible pour un autre. Enfin, trop amoureux & trop jaloux pour n'être point clair voyant, il commença par soupçonner qu'une passion secrète dont mon cœur étoit rempli, étoit ce qui le lui fermoit. Il porta ses regards sur tous les Courtisans, & au milieu de ce cruel examen, il les arrêta sur Cormaran. Il avoit découvert en lui, une attention qui lui parut tenir plus de l'amour, que du respect. Il avoit surpris entre nous, de ces regards que malgré la contrainte qu'on s'impose, l'amour anime toujours trop, pour n'être pas remarqués. L'attention du Prince quand je parlois, la complaisance flatteuse avec laquelle je l'écoutois, les éloges que  
je



je donnois à ses moindres discours, mille choses sur lesquelles on ne s'observe point, & qui, toutes légères qu'elles sont, parviennent, mises ensemble, à faire un poids, fixerent ses soupçons, & les tournerent en certitude. Quelque envie qu'il eût d'en savoir davantage, il n'interrogea pas les secrets immenses de son Art: il n'ignoroit pas que ce seroit en-vain qu'il voudroit s'en servir, & que l'amour, toujours au-dessus de lui, dédaigneroit de satisfaire sa curiosité. Résolu de s'éclaircir, il ne s'en fia qu'à lui-même, & jugeant que le tems de la nuit étoit celui que je choisissois pour voir Cormoran avec liberté, il se rendit invisible, & se transporta dans



mon jardin. Cette même nuit, j'avois résolu de m'abandonner sans réserve à Cormoran, & de lui donner ma foi. Nous étions déjà tous deux dans le Bosquet des Myrtes, lorsque le Génie entra. Il attendoit avec impatience que je sortisse de ma Chambre, quand des soupirs trop marqués, partant du Bosquet, déterminèrent sa route de ce côté-là. Hélas ! c'étoit nous qui les pouffions. Contente de mon amant, sûre de sa fidélité, pressée par ses desirs, plus encore par les miens, je m'étois laissée aller sur un lit de gazon. Cormoran, moins timide qu'à son ordinaire, m'avoit aussi moins ménagée. Nous sortions enfin du plus tendre égarement, & nous  
nous



nous disposions avec ardeur à nous y remettre, lorsqu'un tourbillon de lumière nous environna, & nous fit voir, en se partageant, le barbare Génie. A cette vuë, nous demeurames immobiles. Nous ne l'attendions pas. Le dérangement où le Prince m'avoit mise, subsistoit encore: comme il me menaçoit de le redoubler, je n'avois pas songé à la décence. Lui-même, plus éperdu que moi, étoit dans un état qui fit imaginer à la jalousie du Génie les plus que cruelles choses. Ma robe le couvroit presque tout entier, & plus le Génie le trouva attentif à admirer je ne sais quelles bagatelles qu'en ce moment il considéroit, moins il se crut permis de lui pardonner.



ner. Cruelle ! s'écria-t-il avec une voix tonnante , est-ce là comme vous vouliez répondre à ma tendresse ? Et toi , malheureux , poursuivit-il en s'adressant à Cormoran , as-tu bien songé qui tu offensois , & crois-tu pouvoir échapper à ma vengeance ? Elle est complète , & puisque tu ne peux mourir , tous les instans de tes jours seront marqués par les traits les plus funestes de ma colere. Qu'on l'enleve , continua-t-il , & qu'on le garde jusques à ce que j'aye ordonné de son supplice.

Le Prince , à ces paroles , disparut en me tendant les bras. La surprise , & la douleur m'avoient d'abord accablée , mais mon malheur me redonnant des forces ; Barbare !  
m'é-



m'écriai-je , de quoi peux-tu te plaindre ? Et qui t'a dit que quand tu aimerois , tu dussies toujours être aimé ? Quel droit t'avois-je donné sur mon cœur ? Oui , Cormoran m'a plu , & ta fatale présence me fait sentir encore plus vivement à quel point je l'adore. Je ne crains point ta vengeance ; quand même tu m'épargnerois , je n'en ferois pas plus à toi. Toujours occupée des maux de mon amant , je ne te verrai jamais que comme le plus odieux de mes ennemis. Puni-moi , si tu veux ; mais , fais sûr que le tems & les plus grands malheurs ne détruiront jamais mon amour , & qu'il subsistera autant que mon aversion pour toi.

Eh bien , Perfide ? dit le  
Gé-



Génie, tu seras contente. Déjà il s'approchoit pour m'enlever, lorsque Barbacela vint me soustraire à sa fureur. J'allai long-tems avec elle dans les airs : enfin, elle m'abbattit dans cette prairie où vous m'avez trouvée. Infortunée ! me dit-elle alors, dans quels abîmes affreux l'amour vient-il de te plonger ! Tu perds pour jamais l'objet de ton ardeur : tu te ferois perdue toi-même, si ma puissance ne t'avoit sauvée de la barbarie de Jonquille. Fui, cache-toi à ses regards, jusqu'à ce qu'un tems plus heureux te permette de revoir la clarté du jour. Devien Taupe, & garde-toi de sortir de cette prairie. J'ose, dans l'obscurité de l'avenir, prévoir pour toi un sort plus doux.



doux. Un jour viendra qu'une de mes favoris mettra fin à tes malheurs , & qu'une Princesse délivrera le tendre Cormoran. Alors , elle me frappa de sa baguette , & je restai tout aussi Taupe que vous me voyez. Avant qu'elle me quittât , je lui demandai ce que le Génie avoit fait de mon amant, & j'appris par elle qu'il l'avoit condamné à faire éternellement la rouë & la culebute dans les Jardins de l'Ile Jonquille. Vous verrez, interrompit Tanzaï, que c'est à cause de son inclination pour la Danse, que le Génie l'a honoré de ce supplice. Au reste, je ne doute point que ce ne soit de moi que la Fée Barbacela vous a parlé , & nous ferons en forte. . . . Mais , essuyez donc vos yeux,



yeux , dit-il à Néadarné qui pleuroit immodérément ; votre pitié va trop loin : eh bien, elle est Taupe & rien de plus ; quant aux fauts que fait Cormoran , cette idée n'a rien de si affligeant. Ah que vous êtes peu tendre ! lui dit Néadarné ; songez-vous aux malheurs de deux amans que l'on sépare , & le Génie ne leur eût-il donné que cette punition , n'en étoit-ce pas assez pour les faire mourir de douleur ? Qui me séparerait de vous pour un jour , pour une heure , ne causerait-il pas ma mort ?

Mais , dit-elle à Moustache , combien y a-t-il que vous avez perdu Cormoran ? Dix ans se sont écoulés depuis ma funeste aventure , reprit Moustache. Barbacela est venue  
me



me voir quelquefois , & c'est d'elle que j'ai su que Jonquille toujours irrité , ayant appris que j'étois Taupe , & ne pouvant deviner ma retraite , a ordonné , pour tâcher de m'avoir entre ses mains , que personne ne se présentât devant lui , sans lui apporter des Taupes ; esperant qu'enfin , je serois prise par quelqu'un Sans votre généreuse pitié , il n'y auroit que trop bien réussi : je vous en marquerai ma reconnaissance ; mon pouvoir , quoiqu'infiniment subordonné à celui de Jonquille , ne laisse pas de s'étendre loin. Nous approchons de ses Etats , songez seulement à me bien cacher.

Vous croyez donc , dit la Princesse , que vous reverrez Cormoran ? Tout contribué ,  
répon-

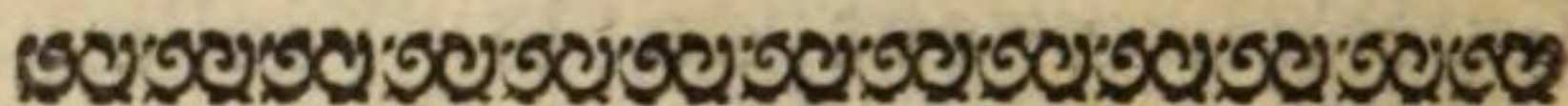


répondit Moustache, à me le faire croire : les promesses de Barbacela : votre rencontre, qui commence à faire un changement dans ma fortune : & plus que tout encore, la tranquillité de mon cœur. Vous qui connoissez le Génie, dit Tanzaï, pensez-vous qu'il en veuille venir avec Néadarné aux dernières extrémités ? La chose, sans moi, ne feroit pas douteuse, reprit Moustache : le Génie est facile à toucher : Néadarné est belle : la singularité de son aventure le piquera peut-être autant que ses agrémens. Mais, ne pourrois-je pas suivre Néadarné ? demanda-t'il encore. Eh ! de quoi la garantiriez-vous ? reprit Moustache. Jonquille aime la Musique, vous jouez supé-



supérieurement de la Vielle, & il pourroit bien vous condamner pour trente ans au moins à faire danser Cormoran. Laissez-moi tout arranger, je vous réponds d'un succès au-dessus de toute espérance. Le Prince, que l'idée de Jonquille inquiétoit trop pour être rassuré par les promesses de la Fée, soupira, & ne répondit rien, persuadé que Moustache n'empêcheroit pas plus Nécadarné de tomber entre les mains de Jonquille, qu'elle n'avoit empêché Cormoran de sauter.





## CHAPITRE VII.

*Qui fera bâiller plus d'un Lecteur.*

**P**endant le récit de Moustache, qui, ainsi que le Lecteur l'a dû sentir, ne laissa pas d'être fort long, on avoit traversé la Forêt, & le Prince, découvrant de loin une grande Ville, demanda son nom. C'est, lui répondit Moustache, la Ville des Barbeaux. Elle est grande, & peuplée. Son Roi est tributaire du Génie, & son Agent principal dans les affaires amoureuses. Ce Roi a la complaisance de prendre une liste de toutes les Beautés de la Terre qui ont des aventures  
fin-



singulieres, telles, par exemple, que celle de la Princesse; & le Génie se les fait adjuger au Bureau des Fées, où l'on a mille déférences pour lui. Mais, dit Tanzai, ce Génie s'est fait un emploi bien particulier! quelle sorte de plaisir peut-il prendre à profiter des malheurs d'une femme? Cela n'est ni généreux, ni délicat. Vous avez raison, reprit la Fée: mais cette délicatesse est aujourd'hui la chose du monde qui le touche le moins; il prétend qu'elle seule trouble les plaisirs, ou que quand elle ne se met pas de la partie, ils n'en sont ni moins réels, ni moins vifs. Il est difficile de corriger un homme qui s'est fait un système, & qui pour l'appuyer se fonde d'abord, sur  
ce



ce que les femmes à sentimens l'ont toujours trompé, en lui donnant moins de plaisir que celles qui ne se livrent à lui que par besoin, ou par sensualité effective ; & sur la folie qu'il y a à se priver, pour un seul objet, de tous ceux qui pourroient plaire. Cela fait, repartit le Prince, la plus mauvaise façon de penser qu'il y ait au monde. Je suis plus content de regarder Néadarné seulement, que je ne le ferois dans les bras de la plus charmante Fée de la Terre. Vous n'avez peut-être pas été toujours si difficile, reprit Moustache : mais quand cela ne seroit pas, il ne faut point disputer sur la volupté, elle prend sa source dans le caprice, & lui seul la détermine.

Je



Je croi cependant , dit Néadarné , que pour cette volupté si recherchée , on a besoin de s'aider de son cœur , & l'homme du monde le plus aimable , si je ne l'ai pas choisi , ne fera pas sur moi le même effet qu'un monstre dont je me ferois une idée séduisante. Bien des femmes qui pensoient comme vous : répondit la Fée , se font détrompées par l'expérience. On ne peut répondre du moment : il en est où la Nature agit seule , & où l'on se trouve précisément dans le cas d'un songe qui offre à vos sens les objets qu'il veut , & non ceux que vous voudriez. Le songe du Prince en est une preuve : il auroit assurément mieux aimé rêver de vous , que de la Fée Concombre ; cepen-

*Part. II.*

E

dant,



dant. . . . Oh sans doute ! interrompit Tanzai qui s'impatientoit des indiscretions de Moustache , on n'est pas maître de ces fortes de choses. Mais nous approchons de la Ville, & c'est une dispute à remettre à un autre moment. Il n'y a donc pas loin d'ici à l'Ile Jonquille ? Non , dit Moustache : à quatre lieues de cette Ville , on trouve un grand Lac sur lequel l'Ile est située. Des Barques galamment ornées y passent , sans avoir besoin de Conducteurs , les Beautés qui ont affaire au Génie , & les remènent de même.

Avec ces propos, & plusieurs autres pas plus intéressans , ils entrèrent dans la Ville. Tous les Habitans en étoient du plus beau bleu qu'on puisse voir.

Quoi-



Quoique le Prince & Néadarne voyageassent *incognito*, leur air majestueux, leur nombreuse suite, & la magnificence de leurs équipages firent juger aux Bluets que ces étrangers étoient des personnes de la plus haute distinction. Moustache pressa le Prince de se rendre au logement qu'on avoit préparé, & témoigna tant d'inquiétude, qu'il ne put s'empêcher de lui en demander le sujet. Ce n'est pas sans raison que je tremble, dit Moustache, Jonquille est dans cette Ville, & je crains qu'il ne me reconnoisse. Et que vient-il faire ici? reprit le Prince. Ce n'est jamais que l'amour qui l'y amène, répondit la Fée: les femmes de cette Ville, malgré leur couleur, sont ex-



trémement belles , & quand le Génie n'a rien à faire , il s'amuse à les honorer de sa tendresse. Les Habitans, qui le craignent, n'osent lui rien refuser , & beaucoup moins les Habitantes. Affurément ! dit Tanzai , voila un terrible Génie. Ah Néadarné ! que votre beauté va me rendre à plaindre ! Puis-je me flatter, quand je vous regarde , que Jonquille n'ait pas les mêmes yeux que moi ? Que fera le pouvoir de Moustache ? Comment vous sauvera-t-elle des desirs de ce Génie ? c'est en vain qu'elle me le promet plus j'approche de mon malheur, plus l'idée m'en devient sensible : je ne puis plus la soutenir. Je sens même, qu'au retour de l'Ile Jonquille , vous me feriez



riez insupportable, & que ne pouvant plus vous estimer, vous ne pourriez plus m'être chère. Soyez toujours telle que vous êtes; aussi-bien, votre première forme me feroit inutile, si elle vous étoit rendue par Jonquille. Content de vous, nous nous plaindrons ensemble de la rigueur de notre destinée. Je ne veux que votre cœur, & s'il est vrai que la possession du mien suffise à votre félicité, la nôtre sera entière. En un mot, loin de vouloir que vous approchiez de l'Ile Jonquille, je veux que dès demain nous reprenions la route de Chéchian.

Que vous me rendez heureuse! cher Prince, s'écria la tendre Néadarné: mais ne souffrez pas de votre complaisance pour



moi. Contente de porter le titre de votre compagne, je verrai sans regret une autre que moi en remplir les fonctions; elle me fera chère par les plaisirs qu'elle vous donnera : vos Loix, ces loix sévères ! qu'en vain vous voudriez éluder, n'exigeront plus notre séparation. Quand vos Sujets verront les fruits précieux d'un second Hyménée; ils ne pousseront pas la barbarie jusques à bannir votre amie. Si je suis destinée à cet affreux malheur, si je dois passer loin de vous mes jours infortunés, du moins, ajouta-t-elle en versant les larmes les plus ameres, du moins, ô mon unique bien ! si je survis à notre séparation, aurai-je la douceur de penser que j'ai contribué à vos plaisirs.

Que



Que dites-vous ? adorable  
 Princesse ! s'écria Tanzaï : moi !  
 que je vous abandonne ? Qu'u-  
 ne autre que vous attire jamais  
 mes regards ? Ah ! ne le croyez  
 pas. Périrait plutôt le Royaume  
 que je ne pourrois plus vous of-  
 frir ! périrait toute la Nature ! plu-  
 tôt que je me noircisse de la plus  
 odieuse des ingrattitudes. C'est  
 en-vain que les Loix voudroient  
 s'armer contre vous , en-vain  
 mes Sujets les feroient ils par-  
 ler ; dès-à-présent je les révoque :  
 elles se tairont devant ma puis-  
 sance , ou malheur à qui les  
 osera faire revivre ! Je me ré-  
 volterois contre les Dieux mê-  
 mes. Non , divine Néadarné ,  
 non , votre éloignement ne fe-  
 ra pas la récompense de votre  
 amour pour moi , & des senti-  
 mens que vous m'avez mon-



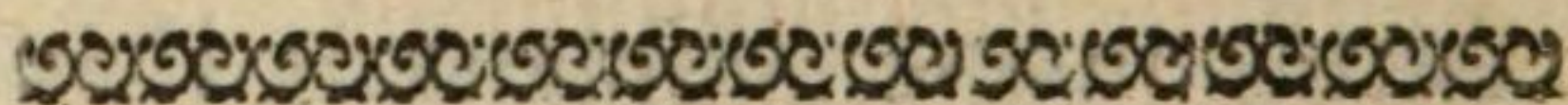
trés lorsque j'étois dans le cas où vous êtes. Cessez de m'en parler : le Destin las de nous persécuter nous prépare, peut-être, des jours plus heureux, où... Ne vous en flattez pas, interrompit brusquement Moustache. Le Destin ne révoque pas ses arrêts au gré des mortels : le seul Jonquille peut tout pour vous. D'ailleurs, si la Princesse ne délivre pas Cormoran, que deviendrai-je moi ? Vous voudrez bien, répondit Tanzaï, que cette inquiétude ne prévaille pas sur mes intérêts. Le Destin d'ailleurs ne m'ordonne rien sur cet article, & je n' imagine pas que vous deviez faire une Loi à la Princesse, d'une chose accidentelle qu'elle est maitresse de ne pas faire. Mais



Mais , que craignez-vous , rep-  
prit Moustache , quand je vous  
assure de ma protection ? Eh ;  
vous tremblez pour vous-mê-  
me , dit Tanzai. Ce n'est pas  
la même chose , répondit Mous-  
tache : le Génie peut être à  
redouter pour moi par ma si-  
tuation présente , sans que pour  
cela , je me trouve par-tout  
sans pouvoir. Quand la Prin-  
cesse sera dans l'île , j'ai ima-  
giné pour la soustraire aux em-  
pressemens de Jonquille , de  
ne lui offrir qu'un phantôme  
qu'il prendra pour elle , tant  
j'aurai soin qu'il lui ressemble.  
Je ne prétends pas , dit Tan-  
zai , qu'il jouisse seulement de  
son idée ; en un mot , je veux  
retourner à Chéchian. Je vous  
 plains : mais si la Fée Barbacela  
vous aime tant , elle trouve-



ra assez d'autres moyens pour vous rendre votre Amant, & votre figure. A ces mots il ordonna, devant Moustache, son départ pour le lendemain; & laissa cette Fée dans une défolation, que toute la tendresse de Néadarné pour elle ne put calmer.



## CHAPITRE VIII.

*Malice de Jonquille : Comment Moustache la tourne à son profit.*

**M**oustache, réduite au point de voir évanouir ses dernières esperances, & sentant bien qu'elle ne détermineroit pas Tanzaï au voyage  
ge



ge de Néadarné dans l'Ile Jonquille, résolut, sans s'amuser a des supplications inutiles, de se servir de ce que son Art pourroit trouver de plus puissant pour délivrer son Prince. Il lui importoit peu que Tanzai y perdît : le peu de cas qu'il faisoit d'elle, les contradictions qu'elle en avoit essuyées, le besoin qu'elle avoit que Néadarné tombât entre les mains du Génie, prévalaient sur toute autre considération ; & sans rien témoigner de son dessein, elle chercha dans sa tête quelque expédient qui pût la tirer d'inquiétude. La nuit arriva qu'elle y rêvoit encore.

Aussi-tôt après le repas, les deux époux s'étoient couchés, & Tanzai toujours résolu de partir le lendemain, avoit réité-



ré ses intentions. La Fée les laissoit dormir, & cherchoit en vain un stratagême qui lui fût propice, lorsqu'un bruit affreux s'éleva subitement dans la Ville. Bon Singe! qu'entends-je là s'écria le Prince réveillé en sursaut. Ah! dit Moustache, que son Art mit d'abord au fait, ce Jonquille est bien terrible! Qu'a-t-il donc fait? demanda Tanzai. Vous saurez, reprit Moustache, qu'il étoit amoureux d'une des plus belles femmes de cette Ville: outré de la résistance qu'elle apportoit à ses desirs, il l'a changée en monstre, & non content de cette punition, il a étendu sa vengeance sur toutes les jolies femmes d'ici, & veut qu'elles restent laides jusques à ce qu'elles fassent un



voyage dans son Ile. Voilà ce qui cause le bruit qui frappe vos oreilles : les Bluets voudroient bien ne pas voir toujours leurs femmes comme elles sont ; mais la condition à laquelle le Génie a attaché le retour de leur beauté , leur paroît plus cruelle encore à supporter que leur figure. Cette Ville me paroît peuplée , dit le Prince , & le Génie n'aura pas peu d'affaires à racommoder ce qu'il a gâté. Quoi ? volupté de mes jours ! dit Neadarné , vous croyez qu'il y aura des femmes qui préféreront la perte de leur vertu à celle de leur beauté ? Aux Dieux ne plaise , que je pense mal ! reprit Tänzai : mais je ne voudrois pas , si j'étois femme , qu'on me mît à cette épreuve.



Quoiqu'il en soit, je repondrois bien qu'avant deux jours il ne restera aucune trace de la vengeance de Jonquille.

Un cri affreux que poussa Néadarné en cet endroit, interrompit la conversation. Eh ! qu'avez-vous pour crier de la forte ? dit Moustache. Helas ! répondit la Princesse, je suis bien trompée, si je n'ai pas le nez d'un pied au moins plus long qu'à l'ordinaire. Le Prince en se desesperant, alla chercher une des bougies qui bruloient dans la Chambre : mais en voyant le visage horrible de Néadarné, il la laisse tomber de frayeur. Il ne me manquoit plus que cela, dit-il. Donnez-lui le miroir, disoit Moustache ; prenez une autre bougie. Le Prince, en tremblant, apporta



porta l'un & l'autre, & Néadarné se trouva si laide, si vieille, si bossuë, qu'elle ne put retenir ses larmes. La Fée Concombre auroit pu, alors, disputer d'agrément avec elle. Ne vous affligez pas, disoit la maligne Taupe, qu'importe un mal quand on lui connoit un remede certain? Eh! ce qui me desesperere, répondit le Prince, c'est le remede; & quand même il ne m'affligeroit pas, croyez-vous que la vertu de Néadarné lui en permit l'usage? Helas! Prince, dit Néadarné terrassée par tant de malheurs, je ne veux rien faire que vous n'y consentiez. Et vous, ajouta-t-elle en s'adressant à Moustache, vous, qui m'aviez promis votre protection, quand dois-je l'éprouver,



ver, si ce n'est dans la situation où je me trouve? Ce qui me surprend, reprit le Prince, c'est que Néadarné se trouve enveloppée dans la fureur du Génie; elle ne devrait naturellement tomber que sur les femmes de cette Ville: qu'ont affaire les étrangères à tout ceci?

Moustache, si elle l'eût voulu, auroit pu, mieux que personne, instruire Tanzai de la vérité de cette aventure, puisqu'elle seule avoit causé la métamorphose de Néadarné. Désespérée de l'obstination du Prince à ne point envoyer Néadarné à Jonquille, & ne pouvant délivrer Cormoran que par cette voye, elle avoit saisi l'instant de la vengeance du Génie, esperant que la laidur excessive de Néadarné déter-



détermineroit plus aisément Tanzaï à la laisser aller dans l'Ile Jonquille. Le Prince se perdoit cependant en lamentations; la Fée pour le rassurer, lui dit, que le Génie n'avoit assurément pas raisonné juste sur sa vengeance. Que tant de femmes s'y trouvoient enveloppées, qu'il seroit obligé de rendre la beauté à la plus grande partie d'entre elles, sans en exiger aucune soumission. Qu'il falloit prendre ce tems pour lui envoyer la Princesse, & qu'elle en seroit quitte à meilleur marché. Eh oui! dit Néadarné, j'en reviendrai plus belle, mais qui me rendra ce que Concombre m'a fait perdre? Nous n'avons entrepris ce voyage que pour la guérison d'un seul mal, j'en  
ai



ai deux actuellement presque aussi fâcheux l'un que l'autre. Quoique le remede que l'on m'offre, soit certain pour tous les deux, je ne dois m'en fervir, ni pour le premier, ni pour le second. Il vaut mieux, à tout prendre, pour mon Prince, que je reste laide. L'effroyable figure que je porte, lui fera oublier celle que j'avois, il ne m'aimera plus : mais pour me rendre digne de sa tendresse, il faut que je perde son estime. Pitoyable Méta-physique ! répondit Mousta-  
che, qu'est ce qui fait le crime ? c'est le consentement. Ce n'est pas vous qui vous souhai-  
tez entre les bras de Jonquille, donc vous ne pouvez pas être criminelle. Vous ne desirez  
seulement pas de recouvrer  
votre



votre premiere forme, ce n'est  
 que par rapport à votre époux  
 que vous la regrettez, & si  
 vous vous soumettez à ce qui  
 peut vous la rendre, ce n'est  
 que pour lui; par conséquent,  
 il ne peut que vous en estimer  
 davantage de lui avoir sacrifié  
 vos répugnances. N'est-il pas  
 vrai? dit-elle à Tanzai. Je  
 ne sai pas, repartit-il, si votre  
 raisonnement est juste; mais  
 dans les malheurs qui m'accab-  
 lent, le parti qui me paroît  
 le meilleur, est celui qui m'en  
 délivrera plutôt. Quand ils  
 auroient poussé cette conver-  
 sation, l'Historien est trop ju-  
 dicieux pour la donner toute  
 entiere au Lecteur.

Le bruit cependant conti-  
 nuoit dans la Ville avec tant de  
 force, que le Prince fut prié par  
 Néa-



Néadarné & par Mouftache de s'y promener, & de leur dire des nouvelles de ce qui s'y paffoit. Il leur apprit à fon retour, qu'à peine la vengeance du Génie avoit éclaté, que toutes les femmes étoient parties en foule pour l'Ile Jonquille, fans en excepter la Reine, qui ne pouvant fupporter d'être laide un moment, en avoit pris la première la réfolution ; mais qu'à fon retour, le Roi l'avoit étranglée des fes propres mains, & qu'il y avoit peu de maris dans la Ville qui n'en euflent agi de même. Cela, ajouta-t-il, n'empêche pas celles qui font reftées ici, de vouloir partir ; & je fuis bien sûr qu'avant que le jour foit écoulé, pas une femme ici ne portera des marques de la colere du Génie.

Je



Je le favois bien moi , que la vanité d'être belles l'emportoit toujours chez les femmes sur la fatisfaction d'être vertueufes. C'est la faute des hommes , reprit Mouftache : qu'ils recherchent la vertu dans une femme , comme ils y recherchent la beauté ; que l'une leur foit d'une auffi grande reflource que l'autre , vous nous verrez aimer autant être vertueufes , qu'être belles. Mais , laiffons cela. A quoi vous déterminez - vous enfin ? A laiffer partir Néadarné , auffi-tôt que l'aurore aura annoncé le jour ; demain , elle verra Jonquille , & demain auffi , je mourrai de douleur. C'est trop affurément d'un des malheurs qu'elle éprouve , & je craindrois enfin qu'on ne me repro-

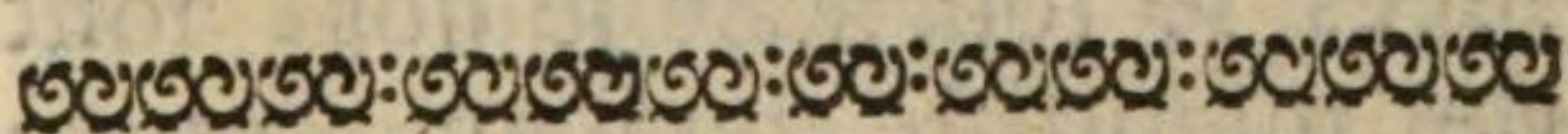


reprochât de ne l'avoir aimée que pour moi-même.

Il est peu important de dire comment le reste de ce jour se passa. Craintes toujours nouvelles de la part du Prince , assurances de fidélité de la part de Néadarné , promesses de Moustache à Tanzai que Néadarné reviendrait de l'Ile comme elle y seroit allée , à sa guérison près , qui se faisant par art de Féerie , ne coûteroit rien à sa vertu : incrédulité toujours ferme de celui-ci qui trouvoit , à ce qu'il sembloit , de la douceur à mettre les choses au pis ; tant qu'enfin la nuit arriva. Tanzai qui , dans la journée , avoit changé dix fois de résolution , se coucha d'avis de laisser partir la Princesse ; & Moustache qui avoit quelque chose



chose d'intéressant à dire à Néadarné, voyant que la douleur ne le conduisoit pas au sommeil, l'y amena par la force de ses enchantemens, & commença ce qui suit.



## CHAPITRE IX.

*Conversation intéressante de  
Moustache & de la Prin-  
cesse.*

**V**Ous voilà bien affligée d'être laide, plus triste encore de la première de vos mésaventures. Vous craignez le Génie, cependant vous voudriez ne pas rester comme vous êtes: cela fait bien du fracas dans votre tête. Il faut pour-  
tant



tant débrouiller le tumulte de vos idées, vous en tirer, le rendre clair, vous faire voir jour dans votre ame; elle est ténébreuse pour vous, vous n'y marchez qu'à tâtons; vos idées se tournent le dos, font de mauvaise humeur contre elles-mêmes, il n'y en a pas une, j'en suis fure, qui ne s'en veuille; vous souffrez de leur contradiction: je veux vous raccommo-der avec vous même, ma raison va s'asseoir, & les juger, écoutez-moi. Quand je vous ai promis que je vous foustrairois aux tendres emportemens de Jonquille, je vous ai trompée. Aucune force de ce côté ne pourroit agir sur lui. Votre vertu toute cérémonieuse qu'elle est sur ses bienfaisances,



ces , lâchera prise ; le Génie lui mettra indubitablement le pied sur la gorge ; en un mot, vous ne la conduirez pas à terme : il faut qu'elle choisisse , d'étouffer de plaisir , ou de mourir violemment. Vous êtes trop belle pour qu'on lui fasse quartier , elle ne vous servira même qu'à augmenter l'ardeur de Jonquille. Quand le triomphe ne coute rien , que la vanité d'un homme n'en sauroit tirer partie , il le néglige. Passons à un autre point. Quant à votre laideur , n'en foyez pas inquiète ; elle est mon ouvrage , & je vous en défendrai sans que le Génie s'en mêle. A peine aurez-vous quitté le Prince , que vous vous verrez plus belles que vous n'avez jamais été. Ce n'est pas tout , il

*Part. II.*

F

s'agit



s'agit à présent de l'essentiel. Le Prince est jaloux, & quand vous lui diriez que vous vous êtes présentée sans risque au Génie, des marques, qui ne font point équivoques, pourroient aisément vous démentir. J'ai un remède excellent pour réparer les outrages que nous font les emportemens des hommes. Que veut dire ceci, interrompit Néadarné? Quoi! reprit Moustache, vous ne m'entendez pas? Avant que vous connussiez le Prince... mais il n'est pas possible que vous ne sachiez point ce que je veux vous dire; vous deviendrez que dans ces deux nuits fatales, où successive-ment vous éprouvates tous deux la colere de Concombre, si aucun malheur ne vous étoit



étoit survenu , vous ne pou-  
vriez accorder à Tanzai de  
que sa tendresse exigeoit de la  
vôtre , sans qu'il ne vous ar-  
rivât quelque chose de singu-  
lier. . . . Je commence à vous  
entendre , reprit Néadarné.  
Vous sentez bien , continua la  
Fée , que cela ne se feroit pu  
faire , que quelque changement  
ne se fît en vous. Jonquille,  
pour vous guérir , exigera de  
vous ce dont le Prince a été  
privé. Ce qui seroit arrivé par le  
Prince , arrivera par Jonquille.  
En suivant la coutume naturel-  
le , il ne se pourroit pas que vo-  
tre époux ne s'apperçût point  
de ce que le Génie auroit fait.  
Eh ! qu'importe ? demanda  
Néadarné. Pour le fond , cela  
importe peu , répondit Mous-  
tache ; mais pour la forme ,  
F 2 cela



cela fait une différence. En un mot , cela blesse le préjugé , & c'est , chez les hommes , ce qu'il faut respecter le plus. Or, il faut que je vous mette en état de prouver au Prince , que le Génie vous a respectée : sans cela, vous perdriez sa tendresse, & quelque chose qu'il puisse vous dire , quelque convaincu qu'il soit que vous ne faites qu'obéir , il auroit l'injustice de vous mépriser , si vous ne reveniez pas à lui , telle qu'il vous imagine. Voilà quel est notre malheur ! les hommes sans cesse nous accusent d'artifice , & sans cesse ils nous mettent dans le cas d'en avoir besoin avec eux. Ils sont tous aussi injustes que Tanzai , & nous méprisent souvent pour  
les



les choses qu'eux-mêmes nous pressent de faire. Il y a mille occasions où , par rapport à leur fotte vanité , la sincérité nous deshonoreroit , & dans lesquelles , règle générale , le mensonge nous assure leur estime. Tel est , par exemple , le cas où vous vous trouvez. Quand même je ne pourrois pas réparer le tort que vous fera le Génie , vous devriez toujours soutenir à votre époux , que votre vertu n'a point périclité , & mettre tout sur le compte de la Nature , plutôt que de convenir avec lui , d'un malheur qu'il ne vous pardonneroit pas. Enfin , cette idée de préséance les flatte. Afin d'appuyer vos discours , je vous donnerai un secret imman-



quable : \* il consiste en trois paroles , que même je vous écrirai afin que vous ne foyez pas dans le risque de les oublier. Dans un autre tems , sans toutes ces précautions, vous pourriez le tromper ; mais son amour jaloux le rendra clairvoyant , & nous avons plus d'un sens à surprendre. Le secret lui ôtera tout sujet de suspicion ;

\* Ici Kiloho-ée se plaint , & le Traducteur après lui , de ce que ce secret de Moustache ne se trouve pas dans ce Livre. Comme le Chinois proteste qu'il auroit voulu le donner à sa Patrie , le Traducteur , qui croit qu'il n'auroit pas été moins agréable à la France qu'à la Chine , assure ses Lecteurs , que c'est à son grand regret qu'elle en est privée : il les supplie de ne point imputer la perte de ce secret à sa négligence , & il croit devoir les assurer, qu'après de longues expériences , il a été obligé de traiter de fabuleux tout ce qui se dit sur cet article.



picion ; je veux même qu'il le  
 ferve plus qu'il ne feroit né-  
 cessaire. Plus il s'en plaindra,  
 plus il fera content. Au reste,  
 ne rougissez pas de vous ser-  
 vir de cet artifice. S'il avoit  
 du porter des marques de la  
 nuit qu'il passa avec Concom-  
 bre, il n'auroit pas fait diffi-  
 culté de vous tromper. Il en a  
 été quitte pour vous dire qu'un  
 songe l'avoit guéri, & vous  
 pourrez. . . . Je me suis tou-  
 jours bien doutée, interrom-  
 pit Néadarné, que ce songe  
 n'étoit pas vrai : mais quand  
 je lui dirois aussi que c'est un  
 songe qui m'a rétablie, son  
 aventure lui donneroit moins  
 de foi pour mes discours. Oui,  
 si votre récit n'étoit point ap-  
 puyé par le secret que vous sa-  
 vez, répondit Moustache ;



mais le moyen qu'il doute des vous , quand il se trouvera dans la même peine , au moins , que celle où aura été le Génie ? Mais , demanda Néadarne , si le secret alloit manquer ? Combien pourroit bien me jouer encore ce tour là : vous voyez qu'il vaudroit bien l'autre. Ne craignez rien , répondit Moustache , ce secret n'est pas connu d'elle : si le Prince étoit de bonne foi avec vous , il vous diroit qu'il n'a pas dû s'apercevoir qu'elle en ait fait usage avec lui. Autre article :

Vous vous êtes fait une répugnance sur Jonquille ; elle tombera à son aspect , il est aimable. Dans le récit que je vous ai fait de mes aventures , il a paru comme mon Persécuteur , & cette idée , sans doute ,  
VOUS



vous l'a rendu haïssable ; mais je vous avertis, encore une fois, que c'est une Génie charmant, & qui joint au pouvoir le plus étendu, les qualités les plus rares. Peut-être prendrez-vous une forte passion pour lui. Ne le croyez pas, dit Néadarné ; mon cœur est prévenu d'un si forte tendresse pour Tanzai, que je défierois tous les Génies de la Terre, de faire impression sur moi. Vous êtes encore dans l'erreur là-dessus, répondit la Fée ; le Génie vous mettra à de fortes épreuves, & Tanzai qui pourroit soutenir votre cœur, sera absent. Ce sera assez pour moi de son idée, reprit Néadarné, & je rougirois trop, si pour ne lui être infidèle, j'avois besoin de sa présence. Avec tous ce beaux sentimens, reprit

F s

prit



prit Moustache, les choses arriveront comme je vous le prédis. Je connois un peu la marche du cœur. Ce qui fait qu'une femme ne manque pas à son amant, c'est qu'elle ne se met point à portée de lui manquer. Dans une occasion fâcheuse, si elle s'y trouvoit, la Nature souffleroit sur le sentiment, & ne manqueroit pas de l'éteindre. Il est vrai que quand il se rallume, on est bien étonné; mais la chose n'en est pas moins faite. Cela n'arrivera pas par Jonquille, dit Néadarné; & quand je ne serois pas vivement occupée d'un autre amour, ce ne seroit pas lui que je choisirois; je sens que je le hais. Autre erreur, reprit Moustache: souvent les hommes dont les femmes se font



sont fait une idée rebutante, sont ceux qui parviennent le plutôt à leur plaisir. Etre haï d'abord, est une voie qui d'ordinaire conduit à être violemment aimé. Souvent, le caprice agit là-dedans, beaucoup moins que l'amour-propre. Un homme paroît, & semble ne voir les traits d'une femme qu'avec indifférence ; nulle louange n'échape de la bouche ; les yeux pleins d'une indolence mortifiante, ne disent point à son silence qu'il en a menti ; il la regard sans mettre de la politesse pour elle dans sa façon de l'examiner ; il vaudroit autant pour elle, qu'elle ne fut pas là ; son ame ne fait pas semblant de l'apercevoir, peut-être même paroît-elle s'épuiser d'attention



pour une autre femme qui fera là: voilà la haine déterminée; & si par hazard, cet homme si inattentif a du mérite, ce n'est qu'à sa perte, il n'en est que plus insoutenable. S'il étoit stupide, s'il portoit de ces cœurs sur lesquels tout glisse, son suffrage ne feroit presque rien, on n'en feroit flatté que parce qu'il faut faire impression sur tout le monde. Mais quelqu'un d'aimable ne point trouver que vous l'êtes aussi! cela ne se pardonne point: dans l'instant, tout ce qu'il a d'agrémens est défaut. Parle-t-il bien, il parle mal, attendu que dans ce qu'il dit, ce que vous desirez ne s'y trouve point. S'il est férieux, qu'il est morne! S'il est sensé, qu'il est pesant! S'il est badin, qu'il plai-



plaisante mal ! Voilà votre imagination montée , vous sentez une aversion qui vous fait mal , tant elle est forte. que cet homme si détesté , forte enfin de sa léthargie , qu'il vous rende des soins , je dis simplement de ces soins d'usage dans la société , & qui n'affichent rien ; le voilà changé , ce n'est plus lui ; votre vanité satisfaite déchire le bandeau qui couvroit vos yeux ; l'attention qu'il a fait à votre mérite , fait pour ainsi dire , éclore le sien. Que dans cette situation , il dise qu'il aime ; à peine a-t-il prononcé ce mot dangereux , qu'un regard lui rend sa déclaration , & plus tendre encore qu'il ne l'a faite. Le cœur passe d'une extrémité à l'autre ; on croyoit n'a-

F 7

voir



voir jamais assez de haine, on craint de ne se trouver jamais assez de tendresse : c'est ce qu'on appelle une surprise de l'amour. Jonquille est, avec vous, dans le même cas : vous le croyez affreux, il est aimable, il vous rendra des soins qui vous découvriront d'abord tous ses agrémens ; la surprise n'est pas loin. Encore un coup, ne le croyez pas, lui dit Néadarné : j'aime le Prince, & je verrai sûrement Jonquille avec indifférence. Soit, reprit la Fée, je le croi d'autant plus qu'il ne nous est pas nécessaire, ni à vous, ni à moi, que vous l'aimiez. Il s'agit seulement de passer une nuit avec lui. Ah grand Singe ! qu'elle fera longue, s'écria Néa-



Néadarné. Jugez-la sans prévention, répondit la Taupe, vous la trouverez courte. A présent, songeons à cet infortuné Cormoran.

Depuis dix ans, l'amour & la colere du Genie ont sans doute perdu de leur force. Je fai même que, quelquefois, il faut danser devant lui ce malheureux Prince, & lui commande des chansons. Jonquille vous donnera des fêtes: faisissez ce moment pour lui demander la liberté de mon Amant: n'accordez, s'il se peut, rien à son amour, qu'il ne me rende l'objet du mien. S'il vous le refuse, prenez cette Pantoufle. En cet endroit, Moustache fit un signe de sa pate, & une Pantoufle & un papier tomberent



berent en même tems sur le lit. Voilà, continua-t-elle, le secret que je vous ai promis, & qui peut se répéter autant qu'on le veut. Pour cette Pantoufle, prenez-la: quand vous verrez le Génie assoupi, faites-la lui baiser, elle redoublera son sommeil. Quoi! cette Pantoufle le fera dormir? s'écria Nécadar-né; quel conte! Ce sont choses qui sautent par-dessus la conception humaine, répondit la Fée: oui, cette Pantoufle le fera dormir. Quand vous le verrez dans cet état, allez dans les jardins, chercher Cormoran; montrez-la lui: c'est une de celles que je portois le jour que nous fumes séparés; il a la pareille dans sa poche, il me l'a-voit



voit prise en badinant , le jour que nous fumes si désagréablement surpris par le Génie. Ordonnez - lui de les mettre , elles le rendront invisible : sans cette précaution, il ne ne pourroit pas sortir de l'île. Mais , interrompit Nédarnée , si le Génie s'apperçoit à tems de notre fuite ? Ne craignez rien , dit Moustache , son courroux ne seroit à redouter que pour Cormoran. D'abord que la nuit fera place au jour , il ne pourra plus rien sur vous , que vous ne le vouliez. Mais , ferrez soigneusement la Pantoufle , & le papier ; je n'ai plus rien à vous dire , l'aurore se montre. Alors elle éveilla Tanzaï.

Ah ! jour funeste , s'écria-t-il , que tu t'es pressé de  
me



me luire ! Eh bieu , partie de mon ame , dit-il à Néadarné , êtes-vous toujours bien laide ? C'est , je croi , pis qu'hier , dît la Princesse. L'exécrable métamorphose ! s'écria-t-il : encore , si l'une avoit détruit l'autre , j'aurois à m'en consoler , j'aurois du moins précédé le Génie. Trêve de lamentations , reprit Moustache , les équipages sont prêts , il faut qu'elle parte. Tâchez , dit le Prince à Néadarné en l'embrassant , d'éviter les caresses du Génie ; ou du moins que ce soit si peu que rien , s'il vous touche. Vous n'y pensez pas , dit Moustache , cela revient au même. Oui dans le fond , disoit le Prince , une , c'est autant que dix : cependant ,  
dix



dix me chagrineront plus qu'une, Vous avez de bizarres délicatesses, repliqua-t-elle : mais ne pensez pas à tout cela, & recouchez-vous ; vous me ferez quelque conte, vous avez l'esprit orné. Oh ! pour de l'esprit, répondit-il, je n'en aurai d'aujourd'hui. Vous êtes contente, vous ; vous allez revoir votre Cormoran ; graces à la Taupinière où vous avez vécu, il vous retrouvera comme il vous a laissée : mais Néadarné... laissons cette idée, elle me tue.

Pendant ces discours, Néadarné ne parloit point ; & Moustache, craignant que Tanzaï ne la retînt, après avoir assuré de nouveau le Prince que Néadarné ne courroit aucun risque, les obligea



gea tous deux de se séparer,  
& vit enfin partir la Princesse  
pour l'Ile Jonquille, avec au-  
tant de plaisir que Tanzaï en  
eut de douleur. On verra  
dans les Chapitres suivans,  
s'il avoit tort de s'allarmer.



TAN-



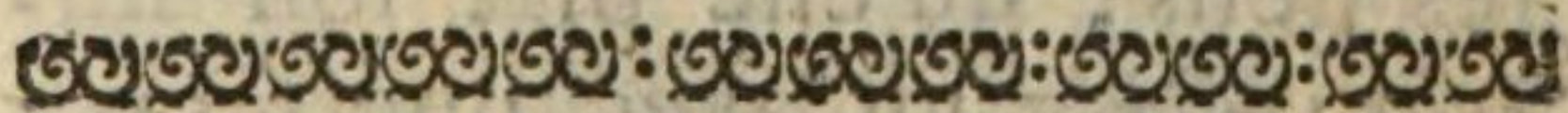


# TANSAÏ

ET

## NEADARNÉ.

LIVRE QUATRIÈME.



### CHAPITRE X.

*Intéressant, s'il est bien traité.*



E'ADARNE', ainsi qu'on le peut croire, n'alloit pas sans inquiétude trouver le Génie. On fait à moins des réflexions, & la situation étoit de



de celles dont toute femme délicate fera toujours embarrassée. Sa laideur ne l'inquiétoit pas ; mais ce qui devoit se passer dans cette Ile lui donnoit les idées du monde les plus désagréables. Cependant elle avançoit. Quand elle fut à cent pas du bord, elle fit arrêter ses équipages, avec ordre de l'attendre au même lieu.

A peine fut-elle éloignée de ses gens, qu'elle prit son miroir : elle y vit avec une secrète satisfaction que Moustache lui avoit tenu parole, & que tous ses agrémens, non seulement étoient revenus, mais étoient même augmentés. Quoiqu'elle n'aimât pas le Génie, qu'elle regardât même comme un grand malheur de lui paroître belle, elle auroit pourtant été



été fâchée de paroître devant lui dans l'état où la malice de Moustache l'avoit mise. Toute femme veut plaire, même sans vouloir faire aucun usage des desirs qu'elle fait naître : quelque passion dont elle soit pénétrée, quelque délicatement qu'elle la sente, elle a toujours sa vanité à satisfaire ; & comme c'est le besoin le plus pressé, il faut que l'amour y perde. Elle sentoît donc une sorte de plaisir à penser que Jonquille seroit ébloui de sa beauté, & regardoit comme un grand triomphe pour elle, de voir ce Génie, accoutumé à posséder les femmes les plus parfaites, avouer qu'elle l'emportoit sur toutes. Elle étoit encore occupée de ses idées, lorsqu'elle arriva aux bords du  
Lac



Lac sur lequel l'Ile étoit située.

On ne doit pas oublier de dire qu'elle avoit fait charger trente barques, au moins, des Taupes qu'elle avoit apportées de Chéchian, bien conservées par la miraculeuse protection de Barbacela. La Barque qui lui étoit réservée étoit la chose du monde la plus agréable à voir; ses voiles Jonquille & argent étoient chargées de devises galantes; les cordages étoient de même matière que les voiles; & un Amour qui tenoit le gouvernail, sembloit par son attitude vive & tendre, annoncer aux Belles qui passoient dans cette Ile, les plaisirs qui leur étoient réservés. Néadarné monta dans cette Barque, non sans frayeur: naturellement elle craignoit l'eau,



l'eau, & la figure de cet Amour qui paroissoit servir de Pilote, ne la rassuroit pas. Son voyage cependant fut heureux, & la Barque, quoique sans Conducteur, fendant les ondes avec une rapidité excessive, ne s'arrêta que dans un Port superbe, bâti vis-à-vis le Palais du Génie. Néadarne, l'émotion dans le cœur, & la rougeur sur le front, descendit à terre. Son embarras redoubla à la vuë de la multitude accouruë de tous les endroits de l'Ile, pour l'admirer: quoique ce premier effet de sa beauté ne lui déplût pas, l'air ricanneur de ces Insulaires en l'observant, lui fit penser qu'ils ne prenoient pas le change sur ce qu'elle venoit faire auprès du Génie; & sa honte

*Part. II.*

G

fut



fut fans égale. Elle marchoit toujours, quoiqu'entourée de ces habitans qui se récrioient fans modération fur le bonheur de leur Souverain, & fur le magnifique préfent qu'elle lui apportoit. Néadarné impatientée de leurs éloges, de leurs discours, & de leur jalousie, arriva enfin à la porte du Palais, bien perfuadée que fi le Génie étoit auffi jaune que fes Sujets, fa figure n'étoit pas dangereufe. Les Maîtres de cérémonie l'attendoient. Ces gens-là étoient les Favoris du Génie, & cette Charge avoit auprès de lui plus d'une fonction. Ils dirent à la Princeffe, que Jonquille n'auroit pas manqué de venir au-devant d'elle, fi des devoirs importans attachés à sa



sa Dignité ne l'avoient pas retenu. En attendant qu'il vînt, on la conduisit dans un appartement superbe, où on lui servit une magnifique collation. Elle y étoit encore occupée, lorsqu'une symphonie charmante annonça ce Jonquille si redoutable. La Princesse sentit son cœur en frémir; l'idée de Tanzai, celle de ce qu'on alloit exiger d'elle, la troublerent, & lui firent verser des larmes: elle étoit encore dans ce desordre, lorsque Jonquille se présenta à ses yeux.

Frappé de l'éclat de la beauté de Néadarné, il demeura immobile. Néadarné, par politesse, s'étoit levée. Dans ce premier moment, tous deux ne se dirent rien: mais le Génie sortant enfin de son trouble,



ble, pria la Princesse de se rasseoir, & se mit à ses genoux. Néadarné n'avoit pas encore ôsé le regarder en face, mais forcée enfin de lever les yeux sur lui, elle fut extrêmement surprise, & de la majesté de sa figure, & de ce qu'elle n'étoit pas jaune. Elle fit tous ses efforts pour qu'il se relevât, mais il n'en voulut jamais rien faire, non plus de lui rendre une main qu'il lui avoit saisie, & sur laquelle, pour ne point perdre de tems, il avoit déjà imprimé plusieurs baisers. C'étoit agir un peu brusquement, mais il étoit si accoutumé aux bonnes fortunes, qu'il commençoit toujours par manquer un peu de respect. Sa coutume n'étoit pas de borner à si peu de chose ses premières



mieres entreprises, & la bouche de Néadarné lui fournissant un beau prétexte pour autoriser ses emportemens, il alloit en approcher la fienne; mais Néadarné le repoussant avec force; C'est vouloir un peu trop promptement, lui dit-elle, me faire envisager l'horreur de ma situation, &.... Je fais bien, Madame, interrompit Jonquille, que je ne devrois pas m'emparer d'abord de ce qu'on ne pourroit pas attendre de vous même après quinze jours de constance: mais le Destin ne me donne qu'un jour, & c'est, à ce qu'il me semble, vous prouver assez mes sentimens, de ne vouloir pas m'exposer à le perdre. Quoi! Seigneur, répondit Néadarné, aurez-vous assez

G 3

peu



peu de générosité pour abuser de l'état où je suis? Ce n'est pas moi, Madame, répondit le Génie, qui ai exigé de vous cette démarche : mon empressement doit vous dire à quel point je souhaite de vous être utile ; vous avez des répugnances, & je dois vous obliger malgré vous. Mais, reprit Néadarné, pourriez-vous être content, lorsque vous ne devrez qu'à la contrainte, un bien que mon cœur vous refusera toujours? Je fais encore, reprit Jonquille, combien la possession de votre cœur me rendroit heureux, & je ferois tous les efforts du monde pour me l'acquérir si je croyois pouvoir en venir à bout ; mais à quoi serviroit de ma part cette délicatesse ? vous en feriez plus gênée,



née, & je ne vous en paroîtrois pas plus aimable. Le Destin, en m'offrant les plus doux plaisirs, me condamne à être privé de ce qui en fait les plus grands charmes. Vous vous donnez à moi à regret. Dans ces instans que vous pourriez rendre si heureux, vous gémierez, votre sévère vertu vous en fera des momens douloureux. Je pourrois vous donner de meilleurs conseils, il ne tiendrait qu'à vous de vous faire un plaisir de la nécessité; elle vous feroit moins cruelle, & vous n'en seriez gueres moins vertueuse. Le devoir ne nous est pénible que parce qu'il n'est pas l'ouvrage de notre fantaisie: l'époux le plus aimable ne déplait souvens, que parce qu'il est en droit d'exiger ce qu'on



lui livroit avec transport, si l'on ne s'en croyoit pas tributaire. Avec lui, c'est une dette qu'on acquitte ; à l'amant, c'est un présent qu'on lui fait. Il est naturel qu'on ait plus de plaisir à l'un, qu'à l'autre. Je suis avec vous dans le même cas ; vous ne m'avez pas choisi, & ce n'est que par cette raison que vous me haïssez ; mais enfin, vous êtes obligée d'avoir des complaisances pour moi, & je vous demande, uniquement pour vous-même, de les imaginer moins fâcheuses. Eh ! le puis-je ? s'écria la Princesse, puis-je ne vous pas détester ? Mon cœur.... Madame, interrompit le Génie, je suis fâché que vous ne me le puissiez pas donner : mais à vous parler franchement,



ment, le cœur n'est souvent qu'une chimere, il n'agit pas toujours autant qu'on le pense; je suis devenu Philosophe là-dessus. Voyons donc de quoi il s'agit, quel est le sujet qui vous amène ici? Quoi! vous l'ignorez? dit Néadarné. Je fais, répondit Jonquille, à quoi je dois occuper ici votre loisir: mais ce qui vous fait recourir à moi, m'est inconnu. Je guéris tant de choses, que je ne connois pas toutes mes propriétés. N'avez-vous aussi qu'un remede, dit Néadarné? Non, Madame, reprit le Génie, & vous êtes la seule à qui j'aye vu souhaiter que je pusse en employer un autre. Voyons enfin: qu'avez-vous? Une Ecumoire. . . . Comment, interrompit-il, une Ecumoire!



ce mal me paroît curieux. Oh! reprit Néadarné, mon aventure est la chose du monde la plus surprenante, mais je ne pourrai jamais prendre sur moi de vous en instruire. N'importe, dit le Génie, je vous guérirai peut-être sans cela: cependant il en feroit mieux que je fusse précisément sur quoi j'ai à travailler. Vous saurez donc, continua la Princesse, qu'en conséquence de cette Ecumoire dont je vous ai parlé, le Prince mon époux perdit tout, & qu'il ne lui resta qu'elle. Depuis, ce qui ne paroïssoit plus s'est rétabli; mais à mon tour, j'ai éprouvé des accidens.... Vous n'ignorez pas que le mariage exige de certains soins. . . . Puissai-je, s'écria Jonquille, ne vous être ja-



jamais bon à rien, si j'entends ce que vous me dites ! Que veut dire une Ecumoire, qui fait perdre ce qu'on avoit, & qu'a-t-elle de commun avec les soins que demande le mariage ? Parlez-moi plus clairement, je vous en conjure. Néadarné, enhardie alors par les prieres de Génie, lui découvrit de point en point, non sans rougir, ce dont il étoit question.

Votre état est fâcheux, reprit Jonquille en fouriant, mais il fera aise de vous en tirer ; votre maladie est pourttant siguliere, & depuis que je me connois, il ne m'en est pas tombé une pareille entre les mains. Je n'en ai pas pour cela une plus mauvaise opinion ; mais, Madame, je cains que votre indocilité pour le remede n'en ren-



de l'effet inutile. Ne pourriez-vous pas vous en faire une idée moins affreuse? je ne condamne point vos délicatesses, mais aussi. . . Eh bien, Seigneur, s'écria Néadarné, si vous ne condamnez point mes délicatesses, n'exigez donc pas de moi ce qui me déplaît tant! Madame, reprit Jonquille, je n'exige rien, il dépend de vous d'accepter, ou de refuser mes services. Dès ce moment, vous pouvez partir. Mais Seigneur, dit Néadarné, j'aurai entrepris un voyage inutile? Il ne tient qu'à vous, reprit Jonquille, qu'il ne le soit pas. Ah cruel! s'écria-t-elle, le visage baigné de pleurs. Eh bien, divine Princesse, dit-il en se levant, n'obtiendrez vous rien de vous-même, & ferai-



serai-je toujours à vous presser de travailler à votre bonheur ? Laissons cette conversation , dit la Princesse , elle m'embarrasse. Je vous embarrasserois bien davantage , reprit Jonquille , si je ne vous parlois plus de rien : mais je connois trop mes devoirs pour commettre cette impolitesse , & je sai que je dois paroître toujours vous arracher ce que sans doute , votre clémence me donnera. En attendant , tâchez de ne me point haïr , & venez embellir par votre présence , les fêtes que je vous ai préparées. Le Génie alors prit la main de la Princesse , non sans la lui ferrer plus qu'elle n'auroit voulu ; & elle , en rougissant des libertés qu'il prenoit , se laissa ce-



pendant conduire , en esperant  
qu'il en resteroit là.

~~~~~

C H A P I T R E X I.

*Qui ne sert qu'à allonger l'Ou-
vrage.*

ON estime autant dans u-
ne Histoire , des réfle-
xions judicieuses , que des faits
élégamment décrits. On a rai-
son : si elles allongent le narré,
elles prouvent la sagacité de
l'Auteur. En suivant ce prin-
cipe , on peut se croire permis
de réfléchir ici sur la situation
de Néadarné. Toute femme
qui dira qu'en sa place elle
n'auroit point eu d'inquiétu-
de , ou sera une hypocrite,
ou

ou une de ces personnes à qui il n'appartient pas de connoître les risques de l'occasion, & qui s'y font toujours abandonnées sans réflexion. (Cette idée peut n'être pas claire, mais tant mieux pour le Lecteur; il aura le plaisir de l'interpréter à sa fantaisie. Il est rare qu'une femme du monde se trouve dans un cas dangereux pour elle, sans qu'elle le veuille; sa vertu n'est jamais violentée par les circonstances, & quoique l'on ait entendu dire à plus d'une, qu'en donnant à son amant tel rendez-vous où elle succomba, elle ne l'auroit pas fait, si elle n'avoit pas cru s'en tirer à son honneur, on devra toujours croire qu'elle ne doutoit pas de ce qui arriveroit : & la preuve de cela, c'est

c'est qu'un homme à qui l'on aura donné un de ces innocens rendez-vous, n'a qu'à n'en point faire usage, pour être brouillé presque sans ressource, avec la vertueuse Beauté qui se fera renfermée avec lui. Les femmes ont pour sauver leur vertu bien des ressources; l'habitude où elles sont de voiler leurs mouvemens, & ce principe de bienfiance & d'orgueil qui les étouffe; notre timidité, notre respect pour elles; & presque toujours l'ignorance où nous sommes des idées qu'elles ont avec nous, & la crainte de leur déplaire; voilà ce qui fait ordinairement les force de cette formidable vertu qui nous en impose. L'idée du plaisir un peu réfléchie surmonte infailliblement dans
le

le cœur, toutes les idées de préjugé. D'elle-même une femme peut ne se pas arrêter aux images qui pourroient blesser sa pudeur : mais, qu'un amant se présente & qu'il plaise, qu'est-ce alors pour elle que la vertu ? Si elle combat encore, ce n'est plus pour la sauver, elle y perdoit trop. Mais il faut céder avec honneur, & mettre du grand dans sa foiblesse ; tomber décemment, en un mot, & pouvoir s'excuser soi-même quand on réfléchit à son desordre. Peu de femmes tombent d'accord de cette vérité ; mais cela n'empêche pas qu'elle ne soit constante.

Néadarné n'avoit pas pour faire briller sa vertu le tems que l'on prend d'ordinaire, plus ou moins

moins selon la prudence, la majesté, & la dissimulation de la personne attaquée. On ne lui donnoit qu'un jour, encore n'étoit-elle pas sûre que sa résistance allât jusques au bout. Le Génie étoit aimable, impatient, & dans l'habitude de vaincre : il connoissoit le cœur, faisoit profit de tout, & ces sortes de gens sont extrêmement dangereux : ils amènent le moment, & ne s'y trompent pas. Elle étoit défendue, à la vérité, par la passion qu'elle ressentoit pour Tanzaï : mais pour les intérêts de cette même passion, il étoit important qu'elle la blessât ; d'autant plus excusable encore, que son époux ne feroit jamais instruit de ce qui se passeroit dans l'Ile. Que de raisons pour succomber ! & il
n'y

n'y en avoit qu'une, imaginaire encore, qui pût l'en empêcher. Que de personnes qui blâmeront la Princesse, auxquelles il n'en faudroit pas tant!

Suivant ce raisonnement, qui pourroit être de moitié plus court, la Princesse n'étoit pas sans émotion pendant que Jonquille la conduisoit. Il lui fit traverser des Apartemens immenses, plus ornés encore par le goût, que par la magnificence, quoiqu'elle y fût excessive. Du Palais, on entroit dans des jardins charmans; tout ce que l'Art a pu imaginer de plus correct, & de plus brillant, étoit joint dans ces lieux, aux beautés les plus simples de la Nature. On voyoit d'un côté, des grottes rustiques, & des ruisseaux dont
le

le murmure tranquille invitoit au plus doux repos, ou aux plus tendres plaisirs. De l'autre, c'étoient des cascades à perte du vuë, des cabinets superbes, des statues d'un grand prix. Là, on s'égaroit dans les routes tortueuses & inégales d'un Bois, que son irrégularité ne rendoit que plus agréable. Ici, des allées d'une hauteur surprenante, & compassées avec soin, offroient une promenade plus aisée, mais moins voluptueuse. Les Parteres ravissoient par la variété & la beauté des fleurs dont ils étoient ornés; Flore y avoit à jamais fixé son empire; & Zéphire l'y trouvoit si belle, qu'il sembloit en l'y caressant sans cesse, avoir pour toujours renoncé à son inconstance. Des
oi-

oiseaux de toutes les especes habitoient dans ces jardins; la Tourterelle mêloit ses tendres accens aux chants vifs & légers du Serin, & du Rossignol. Des Nymphes charmantes y formoient des danfes. Des Bergers plus galants que ceux des bords du Lignon, chantoient sur leur musette un amour, qui quoique toujours heureux, n'en étoit pas moins fidèle. Tout enfin parloit amour dans ces délicieux Boscages, tout l'offroit aux yeux, tout l'inspiroit au cœur, il sembloit qu'on le respirât avec l'air de ce séjour enchanté. La Volupté assise au milieu de ce jardin, ordonnoit elle-même les plaisirs, & répandoit sur eux ce charme si flatteur que sans elle ils n'ont jamais. Les
amours

amours la couronnoient de fleurs , & formoient autour d'elle les jeux les plus badins. Néadarné ne put résister à tant d'objets , & malgré elle, son cœur s'émut ; elle se sentit ce mouvement de tendresse qui trouble les sens , & les prépare à un plus grand désordre. Jonquille, qui s'aperçut de ce qui se passoit dans son ame, la regarda avec des yeux qui peignoient si bien ses desirs, que Néadarné ne pouvant supporter leur éclat, interdite, troublée, soupira, & si doucement que Jonquille voulut dans l'instant même, lui faire voir un bosquet qui se trouvoit sur leur route. Néadarné, distraite par la confusion de ses idées, s'y laissoit conduire : mais en approchant de

de ce bosquet elle le trouva si sombre, & jettant les yeux sur le Génie, le vit si amoureux, que revenue à elle-même, elle refusa sechement d'y entrer. Jonquille, qui savoit qu'il y a plus d'un moment dans la journée, voyant celui-là passé pour lui, ne la pressa pas davantage, & la conduisit du côté où les Nymphes & les Bergers formoient les danses les plus agréables. Néadarné s'en occupoit, lorsqu'un homme parti avec une vitesse extrême d'un des bouts du jardin, vint, en faisant la rouë & la culebute, donner au milieu de la danse, & la déranger.

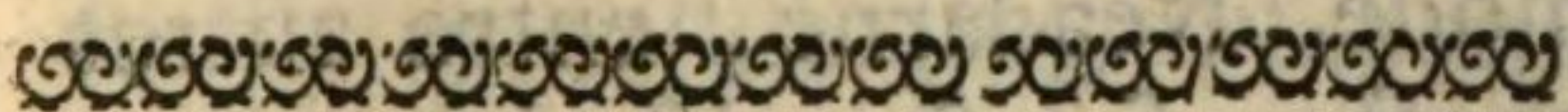
La Princesse, à son emploi, le reconnut d'abord pour Cormoran : mais voulant cacher

au Génie l'interêt qu'elle y prenoit ; Voilà , lui dit-elle , un homme qui s'est fait une danse singulière ! Il ne danse pas ainsi pour son plaisir , répondit Jonquille. J'ai peine à croire , reprit Néadarné , que ce soit pour le vôtre. Vous ne connoissez pas ce Sauteur , dit le Génie : c'est l'homme du monde qui a le plus de talens , & qui seroit en même tems le plus heureux , s'il n'avoit pas mérité ma colere en m'enlevant le cœur d'une Fée que j'adorois. Trop humain pour ordonner des supplices cruels , je me suis contenté de le garder toujours dans mes jardins , occupé à remplir la pénitence que vous lui voyez faire. Ah Seigneur ! s'écria Néadarné , daignez suspendre son supplice ! Approche

che , malheureux , dit le Génie à Cormoran , ose lever les yeux sur ton Maître ; va au Palais , & fais tes efforts pour amuser l'Objet devin qui veut bien commander dans ces lieux. Cormoran ne répondit que par une profonde révérence , & prit le chemin du Palais , non sans faire encore quelques culebutes , tant est grande la force de l'habitude. Néadarné , en remerciant le Génie , ne put s'empêcher de le regarder , & le trouva si supérieur à Cormoran , quoique ce dernier fût aimable , qu'elle accusa Moustache de caprice de n'avoir pas répondu à la tendresse de Jonquille. Elle en étoit même déjà au point de le trouver aussi beau que Tanzai , sans cependant que

Part. II. H cet-

cette comparaison tirât à conséquence pour elle ; elle ne put même penser à son époux qu'en soupirant , & elle se confirmoit plus que jamais dans la résolution de lui être fidèle , lorsqu'on vint annoncer qu'on avoit servi. Le Lecteur voudra bien , tant pour sa commodité , que pour celle de l'Auteur , sauter tout d'un coup du jardin dans la salle à manger , d'autant plus qu'il n'y peut rien perdre.



CHAPITRE XII.

Où l'on verra, entre autres choses, combien la Musique a dégénéré.

Cette salle à manger étoit, à ce qu'on assure, extrêmement belle, & le repas étoit digne de ceux pour qui il étoit préparé. Néadarné étoit placée vis-à-vis le Génie: cette situation lui déplaisoit; car enfin, on regarde ordinairement devant soi. Elle se voyoit condamnée à ne pas lever les yeux, ou à regarder Jonquille, qui de son côté commençant à devenir fort amoureux, lorgnoit de la façon du monde la plus incom-

mode. Néadarné, entre autres choses, fut surprise de ne pas voir paroître de Taupes sur table. Seigneur, dit-elle au Génie, vous contraindriez-vous pour moi, que je ne vois point ici votre mets favori? J'ai pourtant apporté une assez grande quantité de Taupes, pour que l'on pût vous en servir. Moi! Madame, dit Jonquille, je ne mange point de Taupes, c'est le Gibier du monde dont je fais le moins de cas. Qui vous a donc fait ce conte-là? On m'avoit assuré, reprit-elle, que c'étoit ce que vous aimiez le mieux: si cela n'est pas, à quoi vous sert-il d'en dépeupler la Terre? J'ai eu des raisons essentielles pour le vouloir ainsi, Madame, reprit le Génie; mais elles ont cessé, je

je ne poursuis plus l'ingrate qui m'avoit outragé. Le supplice de son amant, & l'état où elle est contrainte de vivre, me vengent assez d'elle, & ma colere s'est éteinte lorsque mon amour s'est dissipé. Ceci est pour moi une énigme, reprit Néadarné. Il fera aisé de vous l'expliquer, reprit Jonquille : Ce malheureux que vous voyez là-bas avec ce tympanon, celui qui vous doit le jour heureux dont il jouit, est l'indigne l'objet que l'on m'a préféré. Mais Seigneur, dit Néadarné, puisque vous n'avez plus d'amour, pourquoi perpétuez-vous votre vengeance ? Pour me pardonner d'être cruel de sang-froid, reprit-il, il faudroit que vous fussiez avec quelle indignité j'ai été joué,

H 3

joué, & les tourmens affreux
 dont mon cœur s'est vû la
 proie. Terminons, de grace,
 cette conversation, & n'em-
 poisonnez pas, en me rappel-
 lant un souvenir si facheux,
 le plaisir dont votre vuë me
 pénètre. Si ce plaisir étoit aussi
 vif que vous voulez que je le
 croye, répondit la Princesse,
 vous n'entendriez parler de
 votre ancien amour que com-
 me d'un songe dont vous pour-
 riez à peine vous rappeler l'i-
 dée; votre rival ne seroit plus
 un ennemi pour vous; & vous
 oublieriez, en me regardant,
 que quelque autre a pu vous
 inspirer de la tendresse.

Quelqu'un croira sans dou-
 te à ce discours, que Néa-
 darné ne faisoit pas ce ré-
 proche au Génie sans qu'un
 peu

peu de passion s'en mêlât. Kiloho-ée a été prêt de le croire aussi. Cependant, comme il faut se garder d'interpréter trop promptement en mal des actions qui peuvent être innocentes, & que d'ailleurs on doit avant que de prononcer sur une matière délicate, en envisager toutes les faces, il a cru, après une profonde réflexion, que Néadarné n'avoit paru un peu jalouse que pour obtenir plus facilement Cormoran de Jonquille. Cette interpretation est vraisemblable, Néadarné n'aimoit pas assez Jonquille pour être jalouse d'un amour passé, & la tendresse qu'elle conservoit pour Tanzai devoit la laisser là-dessus dans la froideur que l'on a pour les choses indiffé-

rentes. Jonquille, qui, quoique fort aimable, étoit aussi vain qu'un autre, ne se fit pas toutes ces idées, & remercia la Princesse, autant que par la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, il s'y crut obligé. Ah belle Princesse! lui dit-il avec transport, si j'ai paru ne pas oublier absolument auprès de vous la tendresse que j'ai eue pour une autre, personne du moins n'altérera jamais celle que je me sens pour vous. Il lui tint encore beaucoup d'autres discours, tous fort passionnés, & que pourtant l'Auteur ne nous a pas conservés, soit qu'il les ait trouvés trop difficiles à rendre, soit qu'il n'en ait point fait de cas; c'est ce qu'on ne fait pas positivement. Jonquille alloit, sans doute,

te,

te, continuer à ennuyer Néadarné, lorsque celle ci, pour l'en empêcher, lui témoigna l'envie qu'elle avoit d'entendre chanter Cormoran. Ce malheureux Prince s'avança, & s'accompagnant de son tympanon avec une délacatesse infinie, il chanta de la voix du monde la plus touchante, n'importe sur quel mode, l'excès de son amour, & de ses tourmens. Tous ceux qui étoient dans la salle en furent si attendris, que les sanglots se firent entendre par-tout. Néadarné qui avoit le cœur très compatissant fondeoit en larmes, & poussa si loin son étouffement, qu'il fallut lui couper son lacet. Jonquile lui-même en avoit les larmes aux yeux, & voyant que la

H s

dou-

douleur ne discontinuoit pas ;
Traître ! dit-il à Cormoran ,
t'ai-je ordonné de faire pleurer
ma Princesse , & toute mon
Ile ? Fini la désolation publi-
que , chante mes plaisirs , ou
crains que je ne te donne de
nouveaux malheurs à mettre
en Musique. Eh ne le gron-
dez pas ! dit Néadarné : il
m'a ferré le cœur , je l'avouë ,
mais j'ai eu , à pleurer , un plai-
sir inexprimable.

A peine avoit-elle cessé
de parler , que Cormoran qui
craignoit la colere du Génie ,
chanta un air si gai & le joua
avec tant de vivacité , que l'af-
fliction diminuant d'abord ,
& l'air que chantoit Cormo-
ran redoublant toujours de
gayeté , il fut impossible aux
Courtisans du Génie de se con-
tenir ,

tenir, & le respect qu'ils lui devoient ne put les empêcher de former sur le champ une contredanse. Jonquille auroit bien voulu se fâcher; mais entraîné par la force de la Musique, il se leva, prêt à se mettre de la partie. Nécadarné, charmée de le voir si sensible aux talens de Cormoran, lui parla encore de le remettre en liberté: mais il reçut si mal cette proposition, & parut s'offenser si fort de ce qu'elle pensoit à ce Prince, quand elle n'auroit dû, à ce qu'il croyoit, penser qu'à lui, qu'elle résolut de se servir de la Pantoufle, puis qu'on n'en pouvoit rien obtenir.

On leva table, & après le café, Nécadarné voulant occuper Jonquille, lui proposa une

tie de Berland à cinq. Soit, dit Jonquille, jouons au Berland en attendant l'Opera. Ecoutez, Cormoran, ajouta-t-il, ayez soin de tout, & songez à savoir mieux votre rôle que vous ne fites la dernière fois. Cormoran partit. Il est donc bon pour l'Opera? demanda Néadarné. Oui, dit le Génie, s'il ne chantoit pas faux, si ses tons n'étoient pas glapissans, s'il paroïssoit moins fat sur le Théâtre, & qu'il y minaudât moins, il seroit fort bon Acteur. En achevant ce discours, on se mit au jeu, & Néadarné faisant, ou tenant perpétuellement va-tout, ayant sans cesse Berland favori, ne filant point, cavant au plus fort, joua avec un agrément infini. Pendant le jeu, Jonquille avoit
avancé

avancé ses jambes sous la table, & Néadarné, ne sachant à qui elles appartenoient, distraite comme une Princesse, s'en fit un Couffin. Bien des gens ont blâmé cette facilité de Néadarné, sur-tout dans les termes où elle en étoit avec Jonquille. Mais, qui ne fait que ce qui tire à conséquence pour les particuliers, n'est rien pour les personnes d'un rang élevé? Une femme de condition ne fait-elle pas sans risque toute la journée, des choses qu'une autre qu'elle n'oseroit seulement jamais penser. N'est-ce pas même ce noble mépris des usages, qui la distingue plus que son rang? D'ailleurs, une preuve que Néadarné ne s'apperçut point que ce fût sur les jambes du Génie qu'étoient

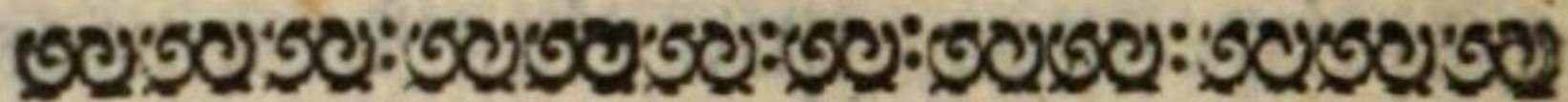
posées les siennes, c'est qu'elle ne l'obligea pas à les remettre convenablement, & qu'elle n'eut point de distractions. Jonquille à la vérité en conçut de grandes esperances; mais qu'importe? Néadarné pouvoit bien n'en être pas plus coupable. Que seroit-ce donc, si les femmes étoient obligées de répondre de tout ce que la fatuité des hommes leur fait imaginer sur leur compte? Ne tirent-ils point parti, & des égards innocens qu'on a pour eux, & même du peu de cas qu'on fait de leur personne? Qu'on les regarde, c'est desir. Qu'on ne les regarde point, c'est dissimulation. Les femmes seroient bien malheureuses si elles pensoient, ou si elles sentoient le quart des imperti-

perti-

pertinences que les hommes leur attribuent ! Ordinairement ils ne les croient ridicules, que quand ce sont eux qui le sont.

Jonquille, ainsi qu'on l'a déjà dû remarquer, étoit avantageux, plein de confiance ; déjà il alloit demander compte à la Princesse de la faveur qu'elle venoit de lui faire, lorsque le jeu finit, & qu'on vint dire qu'on les attendoit pour commencer l'Opera. Jonquille y conduisit la Princesse, toujours lui parlant de sa flamme ; & elle, la laissant toujours faire, puisqu'il étoit écrit par le Destin qu'elle ne devoit, ni ne pouvoit lui imposer silence.

CHA-



C H A P I T R E XIII.

L'Opera.

IL seroit difficile de bien décrire l'Opera de l'Ile Jonquille. Kiloho-ée en quelques endroits se plaint de la secheresse de l'Auteur Japonois , qui à son tour médit du Chéchianien ; ce qui suppose que sans parler des autres Traducteurs , le François se plaint de tous les trois , & que le Public se plaindra du dernier , & lui imputera , où de s'être trop étendu sur des matieres stériles , ou d'avoir passé trop légèrement sur des objets intéressans. Mais , à moins de manquer de sincérité , le Traducteur

teur peut-il donner des récits qu'il n'a pas trouvés ; & s'il les imaginoit dans les circonstances où ils pourroient être nécessaires , ne se sentiroient-ils pas du siècle où il vit , & pourroit-il en se transportant même dans des tems aussi éloignés que sont ceux où ont vécu ses Héros , rendre parfaitement des usages dont il ne reste plus aucune connoissance ? N'est-il pas plus à propos qu'il en prive ses Lecteurs , que de leur débiter des fables dont ils sentiroient bien-tôt l'absurdité ? Le devoir d'un Traducteur fidèle n'est autre chose que de suivre littéralement son Auteur , si ce n'est que lorsqu'il ne l'entend pas bien , il peut le périphraser , le commenter , l'ajuster. Le Tra-

Traducteur de ce livre avoue franchement que n'entendant pas parfaitement son Auteur, il lui a prêté autant de sottises pour le moins qu'il lui en aura épargnées ; qu'il est devenu long, où le Chinois étoit court ; précis, où il ne l'étoit pas ; obscur, où il étoit clair ; railleur, où il étoit moral ; galant, où il étoit philosophe ; & que de toutes les fautes qu'il a faites, il n'en fait excuse, ni n'en demande pardon au Lecteur de quelque façon que ce puisse être, puisque le Livre n'en feroit pas meilleur, & que cet avilissement ne le rendoit pas plus estimable. Toutes ces raisons, bonnes ou mauvaises, feront qu'on ne saura qu'imparfaitement ce que c'étoit que l'Opera

pera dont il est ici question. A qui s'en prendre? Un Historien imagine quand il écrit, que la postérité fera au fait des usages qui regnent de son tems; & c'est ce qui fait qu'aujourd'hui, on ne fait que par des conjectures, encore très-hazardées, quelle étoit la façon de vivre particuliere des Romains, & qu'une chose de cette importance occupe mille Savans, qui y employent sans fruit leurs précieuses veilles. Après un exemple tel que celui là, le Traducteur doit être excusé; & s'il ne l'est pas, il ne s'en doit plus mettre en peine. S'il avoit à rendre raison de toutes les impertinences qui sont dans ce Livre, il ne finiroit point.

Il est donc à propos qu'il dise,
Job

se, pour terminer ce long raisonnement, aussi ennuyeux pour lui, que pour les Lecteurs, que dans l'Ile Jonquille, vulgairement le Poëme d'un Opera étoit ridicule; qu'il consistoit en de vieilles Fables doucereusement r'habillées; qu'essentiellement, le stile en étoit fade, & la Poësie lâche; qu'il ne s'y agissoit ni de conduite ni d'interêt; que l'on y faisoit danser à tous propos, les gens du monde qui deyoient danser les moins; que la personne la plus affligée y venoit chanter ses peines; & que plus d'un Héros blessé à mort, venoit sur le Théâtre faire son testament, avec un accompagnement de flûte: Qu'il y avoit des Entrées de Fleuves; & que le Dieu le plus grand, souvent descendoit

doit des Cieux , uniquement pour faire , ou pour dire une sottise. Au reste , ce spectacle étoit magnifique , & plaïoit sur-tout par la décence qui y regnoit. Toutes les Actrices étoient Nymphes , & l'on en trouvoit aussi bien dans les Chœurs , que dans les rôles principaux , instruites à jouer toutes sortes de personnages ; tantôt Vestales , tantôt Prêtresses de Venus ; passant de la garde du Feu sacré , aux doux mystères d'Amathonte ; suivantes de la Vertu , & de la Volupté : s'acquittant également bien en public de l'un & de l'autre rôle , ce n'étoit jamais qu'en particulier , que l'on favoit quel étoit celui des deux qui leur coutoit le plus. Elles ne découvroient pas

pas, à la vérité, les secrets de leur Art à tout le monde; l'aimant le plus enflammé & le plus aimable auroit marqué vainement de la curiosité. Le caprice même ne pouvoit rien sur elles, l'ambition ne les séduisoit pas davantage; & il falloit qu'une Divinité plus puissante que les autres, les déterminât à paroître ce qu'elles étoient. Ces foibles particularités que Kiloho-ée nous a conservées de ce Spectacle, suffisent, à ce qu'on croit, pour en donner une idée, & pour montrer aux Lecteurs combien ces Actrices étoient loin de la sagesse, & du désintéressement qui font aujourd'hui l'unique caractère des nôtres; & combien les Poèmes de cette Ile, & leurs agrémens, perdroient

droient auprès de ceux que l'on admire à présent.

En cas qu'une si longue digression fit perdre le fil de l'Histoire, on rappellera ici, que Néadarné alloit à l'Opera, qu'elle y étoit conduite par Jonquille, qu'il lui tenoit des discours dont sa pudeur étoit allarmée, & qu'elle les écoutoit avec patience, autant par politesse, que par l'impossibilité de faire autrement.

Aussi-tôt qu'il furent arrivés à l'Opera, on le commença. Quoique Cormoran y fît des merveilles; ils n'en furent amusés ni l'un ni l'autre. Jonquille étoit devenu amoureux, & voulant tout devoir aux sentimens de la Princesse, sa conquête lui paroïssoit douteuse. Néadarné de son côté, malgré

gré sa passion pour Tanzaï ,
& sa vertu naturelle , com-
mençoit à s'inquiéter. Devoit-
elle refuser , ou non ? Retour-
nera-t elle auprès de son époux
comme elle en est partie ? Met-
tra-t-elle en œuvre le secret de
Moustache ? N'est-il pas pour
la rétablir d'autre remède que
celui qu'on lui propose ? Peut-
elle le prendre sans danger ?
Ce Génie est aimable , & pour
comble de malheurs , il té-
moigne qu'il aime ; sa tendres-
se est bien plus à craindre que
sa puissance ! Quel crime pour
elle , si cèdent enfin à la né-
cessité , son cœur l'approuve ,
& s'y conforme ! On est si fra-
gile ! elle se trouve dans une
situation si délicate ! ce mal-
heureux Prince , objet de tou-
te son ardeur , languit absent
d'el-

d'elle : il gémit de penser seulement à ce qui lui doit arriver : peut-être soupçonnera-t-il son aventure. Eh, si le secret de Moustache n'est pas bon ? Cependant il doit l'être ; le moyen , qu'ayant besoin d'elle , cette Fée voulût la tromper ? Qu'il se trouve bon, en est-elle moins coupable ? Mais ce Prince , source de toutes ses inquiétudes , ne s'est-il pas livré aveuglément à la Fée Concombre ? Ne croyoit-il pas d'abord qu'une Déesse recherchoit ses empressements , & quoiqu'il ait été puni de son infidélité , en a-t-elle été moins commise ? Il l'a à son retour payée d'un songe ? n'appartient-il qu'à lui de rêver ? Cependant, si elle le lui rend , la croira-t-il ? Qu'im-

porte après tout, & de quel droit, coupable comme il l'est, osera-t il lui reprocher une faute involontaire, quand la sienne ne l'a pas été? Pourquoi a-t-il couchée avec Concombre? Cette idée fut la dernière de la Princesse, & le souvenir de son injure lui fit presque voir la vengeance nécessaire. Tant il est dangereux d'avoir tort avec les femmes! Il est pourtant vrai au fond, que tort ou non, cela revient souvent au même.

Jonquille, comme l'on doit voir, ne perdoit point à ce petit raisonnement que la Princesse faisoit en elle-même. Il avoit observé tous ses mouvemens, & le regard qu'elle lui avoit lancé en finissant de se rendre compte, l'avoit instruit

struit de ses dernières dispositions à son égard. Quoiqu'il eût fait semblant avec la Princesse d'ignorer la raison qui la conduisoit chez lui, il en avoit été instruit à fond par Concombre qui, en lui faisant valoir la Beauté dont elle lui assuroit la possession, ne lui avoit déguisé aucune circonstance de l'aventure. Ce n'avoit été sans doute que pour mieux pénétrer les sentimens de Néadarné, qu'il l'avoit obligée à raconter elle-même son Histoire. Peu accoutumé à se prendre de sentiment, il n'avoit songé d'abord qu'à se rendre heureux malgré la répugnance de Néadarné: mais depuis, son extrême beauté, sa vertu, & sa modestie, lui avoient donné des desirs plus

étendus. L'amour qu'elle avoit pour un autre, ne servoit qu'à donner plus de vivacité au sien. Il imaginoit un plaisir extrême à chasser Tanzaï du cœur dont il étoit maître; & plus la victoire lui parut difficile, plus il fut flatté du triomphe. En effet, se disoit-il, quel plaisir feroit-ce pour moi que celui de posséder une Beauté qui, desesperée d'être entre mes bras, n'y pousseroit pas un soupir qui ne fût l'interprête de sa douleur; qui me reprocheroit mes empressemens; qui, toute entiere à un autre, accablée de la violence qu'elle se feroit, ne leveroit sur moi que des yeux qui, tout baignés de larmes qu'ils feroient, m'exprimeroient son indignation, & l'hor-

l'horreur qu'elle auroit pour moi? Ah! qu'elle différence de devoir à ses soins des momens si tendres, d'être l'auteur de sa félicité, de faire celle d'une Beaute chérie, de jouir de ses transports, de son desordre, de lui entendre bégayer qu'elle vous adore, de se sentir ferrer avec volupté dans ses bras, d'égarer son ame avec la sienne, de la voir, confondue dans de si doux plaisirs, se perdre elle-même, & vous chercher encore! d'éprouver les plus charmantes caresses, de lire dans ses yeux troubles, l'excès de sa sensibilité, & de son amour! Ah Néadarne! quelle autre que vous, donneroit mieux ces plaisirs? Quel bonheur de vous inspirer tout l'amour que vous faites

naitre ! Quoi ! je vous verrois entre mes bras , dépouillée de cette vertu sévère que vous opposez encore à ma flâme ! Jonquille ! l'heureux Jonquille ! Ah ! il en mourroit de joye. Mais , adorable Princesse , ne détournez pas ces yeux charmans , laissez moi m'enivrer de la douceur d'en être regardé , hélas ! j'y lis moins de colere , mais que j'y trouve encore d'indifférence !

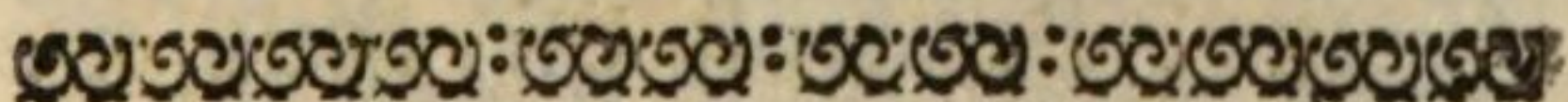
Pendant tout ce beau Monologue , Jonquille regardoit la Princesse , & la Princesse en effet ne fuyoit pas les yeux de Jonquille. On jouoit en cet instant un morceau de Musique si tendre , que son cœur , déjà disposé , ne put y résister. Le Génie lui prit la main ; il la baïsa , mais avec une expression si vive ,

ve , que Néadarné touchée de tant d'amour , lui ferra à moitié la sienne. Ils étoient tous deux renversés dans le fond de la Loge , elle étoit peu éclairée ; malheureusement pour elle , un rideau de gaze les déroboit aux Spectateurs. Jonquille , hors de lui-même , s'approcha : le baiser le plus enflammé pris par lui sur la bouche de Néadarné , la retira de son trouble pour l'y replonger mieux encore. Tant que ce desordre dura , Jonquille pressoit amoureusement les levres de la Princesse , & devint enfin si entreprenant , que Néadarné revenant à elle-même , se rejetta sur le bord de la Loge , & ramena sa vertu de la plus dangereuse occasion où elle se fut ja-

mais trouvée. Qui le croiroit , qu'on courût tant de risque à l'Opera? Jonquille, au desespoir d'un retour si peu attendu, reparut auprès de la Princesse , & tous deux si égarés , que la Cour ne put s'empêcher d'en sourire.

Néadarné, qui remarqua ce mouvement malin , rougit , & fut déconcertée au point que si l'Opera ne fut venu à finir , elle auroit assurément quitté la place. Elle étoit si honteuse de ce qui venoit de se passer, qu'elle ne répondit rien à Jonquille, ni ne voulut le regarder , même dans les jardins où il la mena pour lui donner le plaisir d'un feu d'Artifice superbe qu'il lui avoit fait préparer. O vertu ! quel est donc ton empire? Si le
le

le plaisir t'offense , si toi seule
dois remplir une ame , ou
chasse - l'en tout-à-fait , ou ne
donne pas des remords !



CHAPITRE XIV.

*Combien il est dangereux pour
les femmes d'être peureuses.*

JOnquille étoit pourtant bien
mal-adroit , ou bien hardi ,
de proposer à la Princes-
se , après ce qui venoit d'arri-
ver à l'Opera , d'entrer dans
un Bosquet pour y voir le feu.
Pouvoit-il imaginer qu'elle le
voulût bien ? Cependant elle
y entra. Elle fut choquée , à
la vérité , de trouver , ce Bos-
quet extrêmement sombre ,

Is

pen-

pendant que le reste des jardins étoit illuminé de façon qu'à peine l'on pouvoit croire que le Soleil n'éclairât plus. A propos de quoi , dit-elle au Génie , l'endroit où vous me conduisez , est-il si obscur ? Nous en verrons le feu avec plus d'avantage , répondit-il. Je n'en fais rien , reprit elle N'en doutez pas , Princesse , dit-il , c'est une expérience de Physique. Elle n'insista plus , ne sachant s'il disoit vrai , ou non ; mais elle résolut de le punir de sa témérité , en cas qu'il voulût abuser de l'obscurité du lieu où ils se trouvoient tous deux. Je serai bien aise , se disoit-elle , de lui faire voir combien il se trompe , s'il croit me trouver sensible. Il verra , que tout aimable qu'il

qu'il est, ma vertu vaut bien les agrémens.

Elle étoit encore à prendre cette résolution, lorsque Jonquille la pria de s'asseoir sur un lit de gazon & de fleurs, qui étoit la seule commodité que l'on eût dans ce Bosquet. Néadarné s'y plaça, & le Génie, en soupirant, se mit auprès d'elle. Elle étoit interdite; & Jonquille, dans une émotion qu'il n'avoit jamais sentie, ne fut d'abord que lui dire. L'amour est violent, quand il inspire le respect: mais pour les plaisirs d'un amant, & pour la commodité d'une femme, c'est l'amour du monde le moins à désirer. Jamais il ne devine, ni ne saisit l'instant; toujours tendre, & embarrassant, il fait des protestations de délicatesse,

cateſſe , où peut-être il ne ſeroit pas puni pour en manquer. Avec toute le condeſcendance poſſible , que peut faire une femme à qui l'on parle d'une paſſion deſintereſſée ? Exhortera-t-elle à la perdre , où à demander une récompenſe , quand de ſoi-même l'on ſ'en détache ?

Jonquille n'ignoroit rien de tout cela , & ſi Néadarné étoit entrée dans le Boſquet avec l'air qu'il lui avoit vû à la fin de l'Opera , il n'auroit pas été ſi timide. Mais elle avoit fait ſes réflexions ; ſa phyſionomie étoit redevenue aſtère , & impoſante , & il craignoit qu'en voulant la preſſer trop , elle ne ſ'armât d'une ſévérité dont elle auroit d'autant plus de peine à ſe dépouiller qu'elle
auroit

auroit plus éclaté. Avec toute sa retenue, il avoit saisi la main de Néadarné, il soupiroit, & la Princesse impatientée de se sentir toujours la main ferrée, prit son texte là-dessus pour ouvrir la conversation.

Seigneur, lui dit-elle, ma main vous embarrasse, & je suis gênée de vous la voir tenir. Ah Princesse ! s'écria-t-il, m'enviez-vous cette satisfaction ? Elle n'est rien pour vous, c'est tout pour moi : si vous ne l'accordez pas à mon amour, pouvez-vous la refuser à mon respect ? Il est au-dessus de toute expression. Je ne me reconnois plus, moi, que les plus grandes beautés trouvoient insensible, qui aurois cru les honorer en daignant les regarder : soumis auprès de

I 7

vous,

vous , pénétré de l'amour plus violent, je n'ose pas même espérer la plus légère faveur. Ce n'est pas encore assez pour vous de m'accabler de votre indifférence , vous me haïssez. Plus je montre d'amour , plus j'excite de colere. Ah ! pourquoi avez-vous cherché le malheureux Jonquille ? Rien ne troubloit son repos. Pourquoi a-t-il vu vos funestes charmes ? Mais , que dis-je ? Pourquoi me plaindre d'une passion qui , toute malheureuse qu'elle est , fait encore ma félicité ? Ah ! par pitié , tournez les yeux vers moi. Ce n'est point un ennemi qui vous parle , c'est l'amant le plus tendre & le plus passionné , qui tout entier à vous , malgré vos mépris , voudroit pouvoir re-
tran-

trancher de ses jours , ceux qu'il a passés sans vous adorer. Est-ce moi , cruelle ! que vous devriez haïr ? Ah je ne vous hais pas ! s'écria Néadarné d'un ton attendri ; mais puis-je vous aimer ? Ce cœur que vous me demandez , est-il à moi ? Peut-il oublier celui à qui il s'est donné ? Son image , cette image si charmante ! en peut-elle être effacée ? Si vous m'aimez autant que vous le dites , faites donc éclater votre générosité , détruisez un fatal enchantement , n'en prétendez point cette odieuse soumission à laquelle vous voulez que je m'abaisse : à ce prix , je reconnois que vous m'aimez. Ce n'est pas , je le sens bien , un effort ordinaire que celui que je vous propose : mais à
qui ,

qui, pour une si belle action, puis-je mieux m'adresser qu'à vous ? Vous détournez vos yeux, vous soupirez ; ah ! mes prières ne peuvent rien sur vous. Oui, Princesse, je soupire, répondit Jonquille, & cela pourroit bien m'être permis après ce que je viens d'entendre. Ce n'est cependant pas mon malheur qui m'arrache ces soupirs c'est l'impossibilité où je suis de faire ce que vous desirez. Mon pouvoir, sans bornes en toute autre occasion, a dans celle-ci des limites qui me desesperent. Ne croyez pas que ce soit mon amour intéressé qui me dicte ce refus ; je vous jure par vous-même, qui êtes ce que j'ai de plus cher & de plus sacré, que s'il dépendoit de moi de vous

vous

vous rendre, sans aucune condition, ce que vous avez perdu, quelque chose qu'il m'en coûtât, vous seriez satisfaite.

Le Génie prononça ces paroles d'un ton si pénétré, que Néadarné ne put douter qu'il ne dît vrai. Pendant qu'il avoit parlé, il avoit approché la main de la Princesse, de sa bouche, elle se l'étoit senti mouillée de larmes, & ces témoignages de la sincérité & de l'amour du Génie l'attendrissant, elle soupira, & ses résolutions s'affoiblirent. Ah Jonquille! Jonquille! lui dit-elle, quand même je croirois ce que vous me dites, quand vos larmes me paroistroient sincères, qu'importeroit-il pour tous deux? Pourquoi vous obstiner à toucher un cœur déjà prévenu,

venu , & au point , que malgré l'attendrissement que vous lui inspirez , la passion dont il est rempli , n'en est pas un moment distraite ? Je croi pourtant pouvoir vous avouer sans crime , que sans cette premiere flâme , il auroit peut-être été touché de votre ardeur. Cet aveu n'en entrainera point d'autre , & dans ce séjour dangereux , ma vertu n'aura à rougir de rien. Il y a apparence que Néadarné en disant ceci , ne se souvenoit point de ce qui s'étoit passé à l'Opera , où qu'elle croyoit que pourvû qu'on évite la dernière occasion , ce n'est rien que tout le reste.

Eh bien, Madame , reprit le Génie , n'en parlons plus , quoique mon amour ne doive
pas

pas être récompensé , je n'en veux pas moins vous prouver qu'il est sincere. Peut-être qu'en ma faveur , le Destin revoquera cet Arrêt qui vous paroît si funeste. Je n'ose m'en flatter mais j'y employerai tous mes soins. Je ne ferai pas du moins le sujet de vos pleurs. Un autre Génie que moi , qui m'égale en puissance , & qui partage mes fonctions , fera choisi , sans doute , pour remplir ma place auprès de vous. Vous vous sentirez peut-être moins de répugnance pour lui , que pour moi. Ah Jonquille ! s'écria la Princesse , qu'avec un autre que vous , ma guérison seroit impossible !

Quand Jonquille n'auroit été que poli , auroit-il pu entendre de si douces paroles sans remercier

cier la personne qui les lui auroit adressées ? Aussi Néadarné, qui les lui avoit dites sans penser que cela tireroit à conséquence, fut très étonnée lorsque Jonquille la pressant tendrement entre ses bras, plus vif qu'il n'avoit été respectueux, voulut se livrer à toute son ardeur. Cette situation étoit d'autant plus embarrassante pour la Princesse, qu'elle étoit dans cet instant extrêmement touchée, & de la tendresse du Génie, & des sentimens généreux qu'il lui avoit montrés. Rien n'est si dangereux pour les femmes qui sont nées avec un cœur sensible, que cet état d'attendrissement où Néadarné se trouvoit alors. Le malheureux qui dans ce moment ôse les presser, arrache quelque-

1510

quefois autant de leur compassion, que leur amant obtient de leur tendresse. Le triomphe n'en est pas si doux, mais il s'en faut peu qu'il ne soit le même. Qui fait encore, si ce qu'alors elles appellent pitié, n'est point amour? Dans un état aussi violent, peuvent-elles connoître qui les agite? Une coquette ne tomberoit pas dans cet inconvénient, son ame n'est pas capable d'une si tendre impression; il n'appartient qu'à une femme estimable d'en être susceptible.

Néadarné, qui étoit une de ces femmes-là, ne savoit plus que dire à Jonquille; l'irrésolution dura quelque tems, mais la vertu revint, & le Génie sentit par la vive résistance de Néadarné, qu'en-vain il prétend-

tendrait se la rendre favorable. Qu'on est embarrassé avec une femme vertueuse ! c'est bien pis encore avec celles qui font semblant de l'être. Jonquille étoit véritablement dans une situation digne de pitié. Néadarné irritée contre lui, pour lui prouver plus de colere , s'amusoit des fusées qui commençoient à s'élever dans les airs. Il n'osoit plus s'approcher d'elle. Concombre attentive à tout ce qui se passoit, invisible pour Néadarné , s'approcha du Génie , & après lui avoir reproché son impertinente timidité , Profite , lui dit-elle , du secours que je vais te donner. Acheve ma vengeance , & tes plaisirs. Pren garde à ce que je vais faire.

Pre-

Prenant, à ces mots, la figure d'une grosse Araignée, elle se glissa sous la robe de la Princesse. Néadarné ne la sentit pas plutôt, qu'elle poussa des cris horribles. Ah Seigneur ! dit-elle à Jonquille, je me meurs, une Araignée ! oh ! secourez-moi, délivrez-m'en, ajouta-t-elle à demi évanouie. Jonquille qui ne doutoit pas qu'il n'y eût plus de sottise que de sentiment à ne pas profiter de la bonne volonté de Concombre, sachant le chemin que l'Araignée avoit pris, la chercha où elle devoit être. Cette recherche ne put se faire sans offrir à ses regards des beautés plus parfaites encore qu'il n'avoit pu les imaginer, des beautés qui perdroient tout à être

être décrites, le fussent-elles par l'Amour même. Le plaisir que cette vuë lui donnoit, le plongea dans un égarement dont il auroit eu tout à craindre, s'il eût été moins amoureux. Ce léger retardement ne fut pas senti par le Princeesse qui, encore évanouïe, lui laissoit tout le tems dont Concombre avoit besoin pour achever l'infortune de Tanzaï. Déjà l'enchantement de Néadarné étoit à demi dissipe, lorsqu'elle revint à elle. La peur qu'elle avoit euë de l'Araignée, n'étoit rien auprès de celle qui la faisoit lorsqu'elle vit Jonquille entre ses bras. Il ne s'étoit pas préparé à un retour si prompt, & ce fut sans peine qu'elle se déroba à ses emportemens. D'autant plus

plus malheureuse en cela , qu'un instant plus tard , elle étoit desenchantée sans offenser sa vertu , & qu'elle n'eut pas un assez grand usage du monde pour faire durer son évanouissement , autant qu'il auroit été nécessaire. Ah traître ! dit elle à Jonquille , font-ce là les effets de cette délicatesse que tu m'avois tant vantée ? La confusion du Génie ne lui laissa pas la force , ni de demander pardon à Néadarne , ni de la retenir lorsqu'elle voulut sortir du Bosquet. Il ne fut pas plus prompt à résoudre s'il devoit lui laisser le tems de se calmer , ou s'il devoit la rejoindre. Il prit enfin le dernier parti. Le feu duroit encore , & à la lueur qu'il répandoit de tous côtés , il vit

Néadarné peu loin du Bosquet, appuyée contre une statue, & dans l'attitude de quelqu'un qui rêve tristement. Il fut plutôt à ses genoux qu'elle ne l'eut apperçu, & les embrassant d'une façon tout à la fois timide, & suppliante; Voici le coupable, dit-il: divine Princesse, votre courroux est juste, je mérite toute votre indignation. Ah laissez-moi, perfide! s'écria-t-elle, laissez-moi; je ne dois plus, je ne veux plus ni vous voir, ni vous entendre! Oui, répétait-il, je suis coupable. Je pourrois vous dire, pour affoiblir mon crime, qu'à ma place, personne n'auroit pu s'empêcher de l'être: mais je ne sens que trop que ma justification seroit inutile, & qu'il est tems que

que je vous délivre d'un objet odieux. Je parts ; mais daignez plaindre quelquefois le sort de l'amant le plus tendre : il vous auroit moins offensée, s'il vous avoit aimée moins vivement. En achevant ces paroles, Jonquille en effet disparut.

Néadarné enflammée de colere ne voulut pas le retenir , & resta appuyée contre la statuë. Elle croyoit que sa haine ne pouvoit pas finir ; mais voyant après une demie heure que le Génie ne reparoissoit pas , l'inquiétude commença à l'agiter. Elle songea au but de son voyage , & en maudissant la nature du remede , elle n'en reconnut pas moins la nécessité. Prince ! s'écria-t-elle , cher époux ! objet unique de toute ma ten-

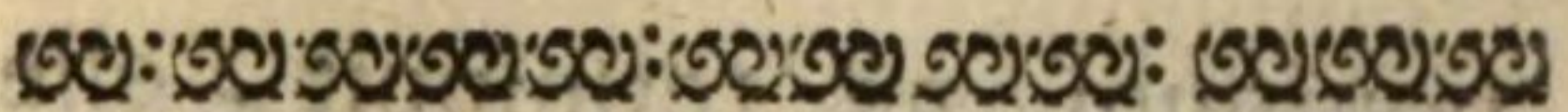
dresse ! tu me fais sans doute à présent l'injustice de penser que , plongée dans les plaisirs les plus vifs , infidèle à ton souvenir , & à notre amour , si dans les bras d'un autre je me rappelle ton idée , ce n'est que pour le faire triompher davantage. Tu formes peut-être le projet de me haïr toujours , pendant que toi seul me réduis dans l'état le plus affreux ! Ah cher Prince ! reçois mes soupirs : hélas ! je n'en ai encore poussé que pour toi. Mais, Jonquille , ajouta-t-elle par un retour sur elle-même, Jonquille ne paroît pas. Etrangere en ces lieux , qu'y deviendrai je ? Il est coupable ; mais l'est-il tant, & dans l'état où je me suis mise avec lui , pouvoit-il se contenir ? C'est
ma

ma peur que j'en dois accuser; peur si vive ! que malgré ce qu'elle vient de me causer, la première Araignée m'en feroit peut-être encore faire autant. Ah Jonquille, revenez ! Si vous m'aimiez encore, ne seroit-ce pas assez pour vous retrouver que je vous desirasse ? Revenez ! je vous pardonne. A des paroles si pressantes, le Génie reparut. Néadarné, en le revoyant, poussa un cri de surprise. Il lui demanda encore pardon de ce qui s'étoit passé : en personne noble, elle lui accorda sa grace ; & ils reprirent tous deux le chemin du Palais, sans que Jonquille osât lever les yeux sur elle, ni qu'elle daignât non plus le regarder.

Bien des gens dans cette occasion ont donné plus de

tort à Néadarné qu'à Jon-
quille : ils trouvoient qu'elle
avoit autorisé l'insolence du
Génie , en le mettant à une
épreuve à laquelle il n'y a
personne qui n'eût succombé.
Cela pourroit cependant de-
mander plus de réflexion ; &
avant de condamner Néadar-
né si décisivement, il faudroit
faire juger la chose par une
Belle qui eût une horreur in-
vincible pour les Araignées ,
& qu'elle dît de bonne foi si ,
en pareil cas , elle auroit pris
l'animal ; ou si , ayant son amant
auprès d'elle , au reste amant
maltraité , elle lui auroit or-
donné de le prendre.

CHA-



CHAPITRE XV.

Qui prépare à de grande choses.

LA modestie de Néadarné, & la timidité de Jonquille, leur faisoient jouer un bien pitoyable personnage : d'autant plus encore, qu'il falloit que cela finît, & que les façons sont ridicules, où elles ne servent de rien. Car, que l'on permette une réflexion toute simple : ou elle vouloit être desenchantée, ou elle ne le vouloit pas. Si elle étoit contente de sa situation, ou du moins qu'elle la supportât patiemment, à propos de quoi chercher Jonquille, & puisqu'elle l'avoit cherché,

pourquoi ne terminoit - elle pas avec lui ? Mais la délicatesse , dira - t - on , vouloit qu'au moins elle combattît ; & puis , ce Jonquille qu'on lui propose pour une chose de cette nature , est une personne qu'elle n'a jamais vû : passe encore si c'étoit quelqu'un que l'on connût un peu. D'ailleurs , il veut du sentiment , c'est le cœur qu'il attaque , & d'une affaire passagere , il en veut faire une réglée : on ne peut pas s'en sauver à moins ; & quand même on voudroit se rendre , doit-on se rendre tout d'un coup ; On peut n'avancer rien de trop , quand on dira que cette dernière idée n'étoit pas celle qui occupoit le moins Néadarné , & cela , par des raisons qu'on trou

trouveroit ici , n'étoit qu'elles font déjà dans un autre endroit de ce Livre.

Jonquille, qui devinoit à peu près les mouvemens qui agitoient la Princeſſe, ennuyé d'une ſi longue réſiſtance, & ne doutant pas, plus il lui marqueroit d'emprefſemens, plus elle ſ'armeroit de ſévérité, réſolut de lui paroître moins amoureux, & d'attendre que la néceſſité inſpirât à Néadarne une réſolution conforme au bien de ſes affaires. Ce ne fut pas ſans peine qu'il gagna ſur lui-même de paroître indifférent. Les nouveaux charmes qu'il avoit découverts à la Princeſſe dans l'avanture du Bosquet, avoient augmenté ſes deſirs; mais plus ils étoient ardens, plus il crut que pour les

satisfaire , il devoit les dissimuler. Il connoissoit le cœur , & il étoit sûr qu'en blessant la vanité de Néadarné , il l'engageroit à aller plus loin qu'elle ne voudroit. Sur ce principe , en la remenant au Palais, il affecta de jetter dans ses excuses un air de froideur qu'un amant n'a pas quand il se justifie ; & en jurant à Néadarné un respect éternel , il mit dans ses protestations une sorte d'ironie qui lui fit croire que le Génie avoit apparemment trouvé des raisons pour être plus retenu. Cette réflexion lui donna de l'aigreur, elle répondit au Génie avec secheresse, elle redoubla quand elle vit qu'il ne s'en plaignoit pas , & lui , sans témoigner qu'il s'en appercût , le quitta
après

après qu'il l'eut reconduite dans son Appartement , & fortit d'un air si détaché , que pour le coup , elle s'abandonna à son indignation. Toute la Cour de Jonquille , qui étoit auprès d'elle , ne put un moment la distraire. Quoiqu'elle eût été outrée contre le Génie de son manque de respect , elle n'avoit pas douté un instant qu'il n'en fût devenu plus amoureux ; elle se rappelloit ses transports avant l'Araignée , & en les comparant à l'insultante froideur dont après il l'avoit accablée , les choses les plus mortifiantes lui passèrent dans l'esprit. Ciel ! se disoit-elle , être méprisée à ce point ! Voir tant de desirs s'évanouir , après une occasion qui auroit dû leur don-

ner tant de vivacité ! quelle peut donc être la cause d'une indifférence si subite ? Mais que m'importe , après tout , le dégoût que je lui inspire ? Ne suis-je pas trop heureuse de ne lui plaire plus ? Sans doute , c'est l'unique moyen de ne point offenser mon époux. Ah Moustache ! Moustache ! que vous vous trompiez quand vous croyiez que ce Génie seroit si dangereux pour moi , & que votre secret me fera ici de peu d'usage !

Elle rêvoit encore profondément , lorsque Jonquille rentra ; il avoit fait de son côté des réflexions nouvelles , il avoit compris qu'il ne falloit pas humilier long-tems la Princesse , & qu'en lui laissant croire davantage son refroidissement , elle prendroit
- de

de l'aversion pour lui. S'il n'étoit pas sûr d'être aimé, il étoit certain du moins de n'être point haï. Il falloit cultiver ces heureuses dispositions, & il n'étoit pas encore assez bien dans le cœur de Néadarné, pour pouvoir sans risque pousser loin ce manège. Il n'appartient qu'aux amans favorisés, d'avoir des façons méprisantes; & d'ailleurs, il commençoit à être sûr de sa conquête: il pouvoit du moins entreprendre tant qu'il voudroit; il n'ignoroit pas qu'après ce qui s'étoit passé entre eux deux, Néadarné ne résisteroit pas tant; que les libertés qu'il avoit prises avec elle, lui ouvriroient le chemin à de plus grandes; & qu'une femme enfin que l'on a mise une fois

dans une situation hazardée, n'est plus en droit de se fâcher qu'on l'y remette.

Jonquille aborda donc la Princesse avec un air animé ; elle ne s'attendoit pas à lui trouver tant de passion, & malgré la vertu qui l'obsédoit encore, elle ne fut pas fâchée de s'être trompée dans ses conjectures. Je ne vous fais point d'excuses, lui dit-il, de vous avoir quittée, vous ne m'en faites point de reproches. J'ai pensé, répondit-elle, que vous aviez vos raisons pour le faire. Ah que vous me justifiez aisément, Madame ! reprit-il. Eh quoi ? dit-elle, voudriez-vous que je vous trouvasse coupable quand vous ne l'êtes pas ? cela seroit injuste. Oui je le voudrois, reprit-il ; une injustice de cette

te

re nature me prouvoit de la sensibilité , & plus vous me trouveriez criminel , plus vous me rendriez content. Je ne croyois pas , reprit-elle , avoir besoin de vous chercher des crimes ; & si pour vous satisfaire , il ne faut que vous gronder , je n'ai besoin que de mémoire pour le faire long-tems. A propos de cela , répondit Jonquille , je suis bien trompé si je ne me suis excusé plus que je ne devois : ce n'est pas que je n'aye eu tort , mais c'est qu'il étoit impossible de ne pas l'avoir , & qu'à mon sens , je ferois bien plus coupable envers vous , si je l'avois moins été. Que j'aurois perdu , Madame , à être respectueux ! continuait-il ; que de graces ! que de charmes ! non , il n'est rien qui

qui vous égale. Finissez vos éloges, dit-elle en rougissant; laissez-moi oublier, oubliez vous-même ce que je ne puis vous pardonner tant que nous nous en souviendrons tous deux. Mais, est-il bien vrai, reprit Jonquille, que votre rigueur subsiste encore? Si je ne puis me flatter d'un sort plus doux, que vous me rendez malheureux! & qu'il vaudroit bien mieux pour moi, si je dois toujours être l'objet de votre haine!, d'ignorer tous les attrait dont vous me défendez de parler! Jamais Madame, je n'en perdrai le souvenir: toujours occupé d'un moment qui auroit été si doux pour moi si vous l'aviez voulu, en me rappelant les plaisirs dont il me combla, je me plain-

plaindrai fans cesse de ceux que votre cruauté m'a fait perdre. Eh bien , répondit elle en souriant , ne vous exagerez point ce dont vous avez jouï , & ce qui vous a manqué ; vous n'aurez plus rien à desirer. Je ne m'exagere rien , Princesse répondit vivement Jonquille , & mon imagination , fans doute , est bien loin encore du bonheur que vous me pourriez faire : au nom des Dieux , consentez-y. Non assurément , dit-elle. Eh bien , continuait-il , permettez-moi d'agir fans votre consentement. Ce seroit bien pis , reprit-elle : si cela arrivoit , vous ne me devriez point de reconnoissance , & du moins je voudrois... Mais de quoi vais-je m'inquiéter ? il vaut mieux que vous ne me de-

deviez rien , vous en ferez moins ingrat. Moi ingrat ! s'écria-t-il : ah Madame ! si vous saviez combien vos bontés redoubleroient mon amour , vous ne balanceriez pas un moment à m'en accabler. Je vous ai déjà dit que j'aimois un autre que vous , reprit-elle doucement ; que voulez-vous que je vous donne ? Que tout ce que le Destin veut que vous me donniez , reprit-il , me soit donné par vous , & que je n'aye point la honte de le remercier d'un bonheur dont je voudrois n'avoir obligation qu'à vous seule. Eh bien.... nous verrons , repartit-elle , embarrassée de cette conversation ; mais ne me parlez plus de rien , je ne veux , ni ne dois rien prévoir.

Néa-

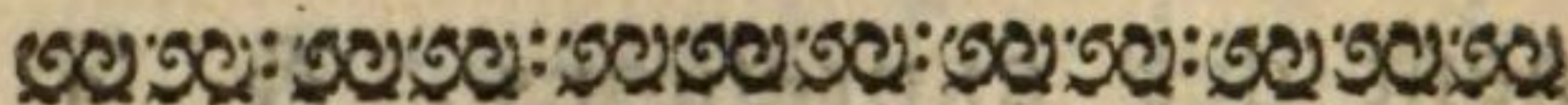
Néadarné , en finissant ces paroles , alla prendre un Luth qu'elle vit dans le fallon , & résolut de s'en occuper , croyant avoir beaucoup gagné d'empêcher Jonquille de lui parler davantage. Jonquille de son côté se prépara à l'écouter , content de l'avoir rassurée sur ses charmes ; & fût que ce n'étoit pas peu d'avoir pu l'entretenir de l'affaire du Bosquet , sans qu'elle s'en fût fâchée. Néadarné commença donc à pincer le Luth ; mais si tendrement , & elle chanta en même tems avec tant de graces , que Jonquille , hors de lui-même , eut toutes les peines du monde à contenir son ardeur ; & que Cormoran enchanté de la Princesse , fut obligé d'avouer que sa Vielle , & son Tympanon étoient

toient bien au-dessous du Luth , quand cet instrument étoit touché avec tant de précision , de brillant , & de délicatesse.

Le soupir vint interrompre ces plaisirs , & en fournir d'une autre espece. Néadarné , qui commandoit en Souveraine , voulut que Cormoran se mît à table : le Génie , pour plaire à sa Divinité , le voulut bien. Cormoran qui avoit beaucoup d'esprit , quoiqu'il l'eût singulièrement tourné , fut très amusant. Néadarné qui commençoit à prendre du goût pour cette espece d'esprit , & qui cherchoit à s'étourdir sur la situation présente , lui répondit très bien dans le même genre ; & Jonquille prenant le même ton , ils poufferent si loin le raffinement

ment des expressions , & la singularité des idées , qu'à la moitié du repas , aucun d'eux ne s'entendoit plus. Malgré l'envie que la Princesse avoit de prolonger le souper , il finit ; & après une partie de Berland que Jonquille lui accorda par grace , il la conduisit dans son Appartement ; & en l'assurant d'un prompt retour , il la laissa entre les mains de ses femmes , à qui il ordonna d'user de diligence , & de mettre bien-tôt Néadarné en état de répondre à sa flâme.

CHA-



CHAPITRE XVI.

Distraction de la Princesse.

NEadarné frissonna en entrant dans cette Chambre fatale. Il n'étoit plus question pour elle de s'éloigner le péril, elle le voyoit prochain, le Génie alloit rentrer. Elle sentoit avec douleur qu'elle ne le haïssoit pas, & se craignoit d'autant plus, qu'elle écartoit l'idée de Tanzai quand elle se présentoit avec trop d'avantage. Quelque amour qu'elle eût pour son époux, elle ne pouvoit se dissimuler les graces de Jonquille, & sa supériorité en tous genres sur le Prince de Chéchian. Quelque-

quefois , elle pensoit qu'elle
 devoit s'abandonner à sa situa-
 tion , puisque rien ne pouvoit
 l'en sauver : mais la vertu re-
 prenant le dessus lui faisoit re-
 jeter cette idée. Souvent aussi ,
 elle s'y abandonnoit avec plai-
 sir. Quand cela m'arriveroit ,
 se disoit-elle , qui en instrui-
 ra mon époux ? Le secret de
 Moustache ne me met-il pas à
 l'abri de ses soupçons ? Mais ,
 quand je pourrois lui cacher
 mon deshonneur , puis-je l'i-
 gnorer , & des remords éter-
 nels ne me puniront-ils pas de
 mon crime ? De mon crime !
 ai-je cherché à le commettre ?
 N'est-ce pas un Oracle qui
 m'envoie dans ces lieux ? En
 proie aux desirs du Génie , n'y
 puis-je pas être livrée sans
 partager ses transports ; &
 quand

quand même je les partagerois, feroit-ce ma faute? Puis-je répondre des mouvemens de la Nature, sa sensibilité est-elle mon ouvrage? Si l'ame devoit être indépendante des sentimens du corps, pourquoi n'a-t-on pas distingué leurs fonctions? Pourquoi les ressorts de l'un sont-ils les ressorts de l'autre? Ah sans doute, cette bizarrerie n'est pas de la Nature, & nous ne devons qu'à des préjugés ces distinctions frivoles. Si elles étoient véritablement en nous, soumises à nos volontés, dépendantes d'elles, elles ne nous domineroient pas. Pourquoi cette lumière, qui nous fait appercevoir le bien ou le mal, n'est-elle pas assez puissante pour nous guider? Quel avantage est-

est-ce pour moi que ce discernement qu'elle me procure, si me laissant toujours en liberté de choisir, son impulsion ne détermine pas? & si ce choix est en ma puissance, pourquoi m'oblige-t-on aux remords? Non, les Dieux ne sont pas assez injustes pour nous punir d'un mal qu'ils pouvoient nous empêcher de commettre. Puisqu'ils sont les auteurs de la Nature, ils connoissent sans doute son pouvoir: c'étoit à eux à mettre en nous ce rayon divin, cette force intérieure contre laquelle nos efforts auroient été vains. Nos devoirs alors se feroient confondus avec nos mouvemens; cette tyrannie salutaire nous auroit rendu plus parfaites, plus dignes d'être leur Ouvra-

ge. Ont-ils craint en nous éclairant que nous ne fussions trop près d'eux , ou ont-ils voulu se réserver le plaisir barbare de nous demander compte des défauts dont ils ont accompagné notre existence ? Mais que dis-je ? malheureuse ! & d'où me vient donc la répugnance que j'ai pour Jonquille ? S'ils ne m'a-voient pas soutenuë , auroit-il encore à desirer ? L'amour que je me sens pour Tanzai , tout fort qu'il est , ne me jetteroit pas dans un si grand désordre. Ah ! les Dieux nous éclairent plus que nous ne croyons ; si nous étions attentifs à cette voix secrète qui nous parle , si nous ne la faisions pas taire , nos mouvemens se décideroient tout d'un coup ;

coup ; & nous éprouverions moins de combats dans notre ame , si cette voix étoit moins puissante. Mais après tout , que m'importe ce Génie , & quand je céderois à ses desirs , ne puis-je pas , toujours occupée de mon époux , ne m'entretenir que de sa tendresse ? Eh ! l'ame ne s'égare-t-elle pas ? Et mal , gré ma vertu , n'ai-je pas été dans ce Bosquet , près de succomber ? Voyois-je Jonquille , Pensois-je à mon époux ? Ne m'étois-je pas perdue moi-même ? Qui me répondra que je ne m'égare plus ? Je me suis arrachée au péril , mais quels efforts ne m'en a-t-il pas coûté ? Le trouble de mon cœur , cette volupté qui s'est emparée de mes sens , ces mouvemens confus ne me disent-ils pas tout

ce que j'ai à craindre? Et qui combats-je ici? Le plus aimable des Génies! Ah! tâchons d'en perdre l'idée, fermons les yeux sur son mérite; que feroit-ce pour moi qu'un plaisir qui me couteroit tant de larmes, & qu'est-il auprès de cette satisfaction si pure qui ne nous abandonne jamais quand nous n'avons rien à nous reprocher?

Pendant que Néadarné faisoit ces réflexions, ou d'autres semblables, ses femmes l'avoient deshabillée; il ne lui restoit plus qu'une robe légère, qu'on alloit encore lui ôter pour la mettre au lit, lorsqu'elle ordonna à ses femmes de se retirer. On lui représenta respectueusement, qu'il falloit qu'elle se couchât; elle répondit, en se jettant sur un

un

un canapé, qu'elle ne vouloit point se coucher, & témoigna tant d'opiniâtreté sur cet article, qu'à la fin ses femmes se retirèrent. Elles étoient à peine sorties, qu'elle courut fermer toutes les portes de sa chambre.

Elle se croyoit bien en sûreté contre Jonquille, & reprenoit le chemin de son canapé, lorsqu'elle apperçut auprès d'elle celui contre qui elle prenoit tant de précautions, Elle en fut d'autant plus effrayée qu'elle se voyoit dans un état où il lui seroit difficile de se défendre contre lui, & qu'elle se doutoit bien qu'en cas qu'il employât la violence, personne ne viendrait la secourir. Eh quoi, Madame, lui dit-il, voyant qu'elle s'arrangeoit sur son canapé, toujours des pré-

cautions contre moi ? Et vous , lui répondit-elle , prétendez-vous toujours me persécuter ? Vous donnez , reprit-il , un nom peu honnête à mes intentions , vous savez que je ne veux que vous servir , vous reconnoissez mal mon zèle. Ce zèle , repliqua - t - elle , m'est suspect , & vous m'avez montré trop d'amour pour que je n'en déteste pas la source. Je n'ai donc plus rien à vous dire , Madame , répondit-il. Je pourrois vous répéter que pour vos intérêts mêmes , vous devriez me montrer moins de rigueur ; mais vous les consultez si peu , que sans doute vous ne m'en croiriez pas. Jouissez donc du plaisir que vous donne votre sévérité , & des charmes de votre état. Que l'heureux Tan-
zaï ,

zai, en vous retrouvant si fidèle, s'applaudisse de vous revoir, & qu'il imite votre exemple, si jamais le bonheur de sa destinée le ramène entre les bras de Concombre. (Ici la Princesse devint fort attentive, & fronça un peu le sourcil.) Je ne vous parle plus de mon amour, continua Jonquille; par une bizarrerie que je ne conçois pas, plus je vous en témoigne, plus vous me montrez d'aversion. Auriez-vous mieux aimé qu'usant du privilège de mon emploi, je vous eusse traitée comme une femme ordinaire? Mais non, dit plus doucement la Princesse. Ce sont donc, reprit Jonquille, mes égards qui me perdent auprès de vous, & j'aurois surmonté cette fierté si farouche

si je l'avois moins ménagée ? Je cherche à vous rendre votre situation moins pénible , je croi qu'il est mieux pour vous, puisqu'enfin vous devez céder, que vous m'apportiez moins de répugnance ; & ce procédé, dont toute autre que vous auroit sans doute été touchée, vous révolte. Ah Princesse ! ajouta-t-il en s'asseyant sur le canapé , je méritois de vous moins d'injustice , & plus de complaisance. (En cet endroit, Néadarné commença à rever.) J'ose dire , que si vous aviez pu être touchée de quelque chose , vous l'auriez été de mon amour , & que vous ne lui auriez point opposé une si cruelle ingratitude. Ce n'est pas , continua-t-il en posant doucement sa main sur la jambe de
de

de la Priccesse , ce n'est pas que je croye avoir mérité de vous aucune récompense : mais vous vous lasserez de l'état auquel Concombre vous a réduit ; il ne me fera plus permis de vous revoir , & le Génie dont je vous parlois tantôt , aura l'avantage de vous rendre ce service que vous aurez refusé de moi. (Alors , la Princesse le regarda assez long-tems , rebaisa les yeux , soupira assez tristement ; & Jonquille s'avança sur le canapé , & lui prenant la main , poursuivit ainsi son discours :) Si vous me haïssez moins , vous ne vous verriez pas sans horreur obligée de recourir aux soins d'un autre , qui , moins sensible que moi , vous fera peut-être regretter d'avoir rejeté les miens. Je

L 5

ne

ne me fouhaite pas même cette consolation, je ne pourrois l'avoir qu'à vos dépens, & j'aime mieux en être privé à jamais. A ce discours si tendre, Néadarné ferra la main de Jonquille qui tenoit la sienne, & le Génie avançant à diverses reprises celle qu'il avoit d'abord posée sur la jambe de la Princesse, en fit usage assez indiscretement pour qu'elle s'en fût offensée, si elle n'avoit été plongée en cet instant dans la plus profonde rêverie. Ah Princesse, dit-il d'une voix entrecoupée, qu'il me feroit doux de vous voir répondre à ma flâme ! mes sentimens sont dignes d'une aussi grande félicité. Mais cette bouche si charmante, ajouta-t-il en la baisant avec ardeur

deur, & vos yeux, sont également muets. J'aurois tort de presser une réponse, elle ne me feroit pas aussi favorable que votre silence.

Il n'a tenu qu'au Lecteur de remarquer qu'à mesure que Jonquille parloit, il s'avançoit sur le siège de Néadarné, si bien, & avec si peu de ménagement, qu'il en étoit enfin venu au point de le partager avec elle, & qu'il avoit profité de sa distraction pour prendre les plus grandes libertés. Elle sortit enfin de son assoupissement, à la dernière: mais le Génie avoit si bien pris ses mesures, que quels que fussent les efforts de Néadarné, ils ne lui servirent à rien. A peine se fut-elle apperçue qu'il étoit inutile de combattre, qu'elle pria Jonquille

dans les termes les plus sup-
plians , de ne pas pousser plus
loin ses entreprises ; mais le
Génie , aussi distrait en ce mo-
ment qu'elle l'avoit été elle-
même , ne répondit à ses prie-
res que par de plus grands ef-
forts. Elle recommença sa résis-
tance ; mais elle éprouva pour-
lors que la vertu la plus sévère
peut combattre , mais n'est pas
toujours sûre de vaincre. Les
obstacles que le Génie oppo-
soit à sa fuite , & ses transports ,
exciterent enfin sa fureur. Bar-
bare ! s'écria-t-elle , ah traï... !
Les cris les plus douloureux
l'interrompirent , & par la pei-
ne qu'elle eut à être desen-
chantée , il ne tint qu'à elle de
juger de la force de l'enchau-
tement. L'affront qu'elle es-
fuyoit , & sa résistance l'avoient
ac-

accablée de douleur & de fatigue, & la firent tomber dans une espece d'anéantissement qui lui ôtoit la force de faire éprouver au Génie la violence de son courroux, & lui déroba en même tems le désagrément d'être témoin de ses transports. Jonquille ! le victorieux Jonquille ! loin de la secourir, goûtoit à loisir les charmes de son triomphe.

Cette beauté si fiere qu'il adoroit, étoit enfin devenue la proie de ses desirs ; il attachoit sur elle ses regards enflammés, il l'accabloit des plus tendres caresses, & lui demandant pardon dans les termes les plus passionnés, il alloit sans doute lui faire de nouvelles insultes, lorsqu'un profond soupir lui annonça

que Néadarné reprenoit ses sens. Il crut qu'il seroit plus décent que la Princesse en ouvrant les yeux, le vît à ses genoux; il s'y jetta en l'admirant. Le desordre dans lequel il l'avoit mise, la rendoit encore plus charmante; des pleurs couloient de ses beaux yeux à demi fermés: elle les ouvrit enfin. La situation où elle se retrouva, augmenta ses larmes, & donna de nouvelles forces à son indignation; elle se releva avec fureur, & courant aux portes pour sortir, son desespoir redoubla quand elle connut qu'il ne dépendoit pas d'elle de fuir ce Génie qu'elle abhorroit. Ah monstre! s'écria-t-elle, monstre indigne du jour! oses-tu t'offrir encore à mes regards? Oses-tu
me

me retenir? Pour bien exprimer la colere de la Princesse, & rapporter ici tout ce qu'elle dit à Jonquille, il faudroit s'être trouvé dans la même situation : on laisse donc aux Lecteurs femelles cet endroit à remplir. Néadarné, à force de quereller le Génie, s'épuisa : il l'avoit prévu, & dans une contenance hypocrite, il attendoit qu'elle finît. Eh bien, Madame, lui dit-il quand il vit qu'elle ne parloit plus, me voudrez-vous toujours punir de mon zèle, & vous opposerez-vous fans cesse à ses effets? Est-il dit que vous ne voudrez jamais consentir à ce desenchantement qui vous est si nécessaire! Ah traître! s'écria-t-elle, plutôt aux Dieux que je fusse encore à le souhaiter!

ter ! Si vous n'avez que cette raison pour me haïr, reprit-il, vous pouvez m'honorer d'un sentiment moins rigoureux : quelque chose que vous ayez imaginée, que vous ayez même éprouvée, vous êtes telle que vous étiez, & sans un consentement formel de votre part, vous ne pouvez sortir de votre état. Je ne vous l'ai pas dit d'abord, parce que je ne voulois devoir qu'à vous seule le plaisir de vous voir volontairement entre mes bras. Peut-être ne m'en croyez-vous point, & qu'irritée contre moi comme vous l'êtes, vous vous reprochez même de m'entendre ; mais il vous est aisé de vous convaincre par vous-même que ce que j'avance n'est point faux. Je ne prétends

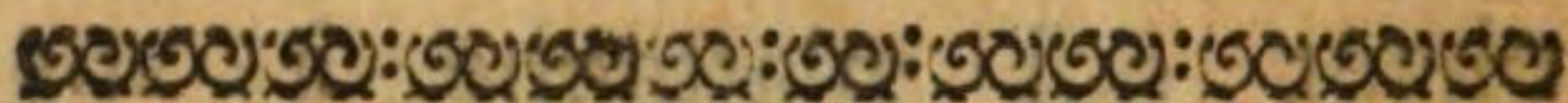
tends au reste vous assujettir à rien ; maitresse de rester , ou de partir , si je vous rends graces de l'un , vous ne me verrez point me fâcher de l'autre.

Pendant que le Génie parloit , Néadarné , on ne fait comment , reconnut qu'en effet son desenchantement n'étoit point réel ; elle ne pouvoit en accuser le secret de Moustache , puisqu'elle n'avoit pas prononcé les trois paroles qui le composoient , & elle retomba dans une nouvelle perplexité , quand elle ne put plus douter de la nécessité de permettre tout à Jonquille , ou d'être hors d'état pour toujours d'accorder quelque chose au Prince. Enfin , Madame , reprit le Génie , la nuit se passe , & vous ne

ne décidez rien. Elle alloit lui répondre , lorsqu'un Génie de la Cour de Jonquille parut dans la chambre. Seigneur , lui dit-il , daigne ta clémence me pardonner , si je viens troubler ton repos : mais deux Dames , que la Princesse seule égale en beauté , viennent d'arriver en ces lieux ; elles implorent ton secours avec tant de vivacité , & leurs maux exigent des remèdes si prompts , que j'ai cru devoir t'avertir des plaisirs qui t'attendent.

C'en est assez , Topaze , dit le Génie , partez ; & vous , Princesse , dit-il à Néadarné , volerai-je à ces infortunées , ou fixes-vous mes pas auprès de vous ? C'est à vous à vous décider , & à seconder le penchant

chant qui m'attache à vos charmes. Topaze va peut-être revenir, dit-elle. Cette crainte est-elle, demanda-t-il, la seule qui vous occupe? Elle sourit. Jonquille, content de cet aveu, l'enleva, la porta dans ce même lit où elle croyoit qu'elle n'entreroit jamais; & dans l'instant, la vertu & le scrupule, bannis tous deux d'auprès d'elle, céderent en soupirant, leur place aux plaisirs.



CHAPITRE XVII.

*Qui apprendra aux Prudes , qu'il
est des occasions dangereuses.*

S'il est flatteur de triompher
d'une Beauté féroce , il faut
avoüer aussi qu'il en coûte bien
Pour en venir là. Une chose
qui doit surprendre, c'est que
depuis que les femmes savent
qu'il faut céder , elles n'aient
point encore jugé à propos de
retrancher les façons. Il y a
à la vérité de certains fats
dans le monde qui soutiennent
qu'on ne leur a jamais opposé
de résistance , mais il n'en est
pas moins vrai qu'ils mentent.
Souvent ils se vantent d'avoir
obtenu des faveurs , où on les

a accablé de mépris. Heureusement pour les femmes, cela ne tire pas à conséquence, & les honnêtes-gens n'en ont pas moins à soupirer. Quelque jour peut-être elles penseront mieux, ou plus mal ; je dis plus mal, car Jonquille auroit eu moins de plaisirs, si Néadarne avoit été moins farouche.

Il étoit parvenu, ainsi qu'à présent tout le monde le fait, à la tenir de son aveu. Toute autre que la Princesse n'auroit pas révoqué son consentement : mais elle étoit douée d'une vertue qui ne finissoit pas sur ses bienfécances, & à qui les fottes délicatesses de Jonquille en faisoient sans cesse imaginer de nouvelles. Quoiqu'on en dise, ce Génie étoit moins adroit qu'on ne
nous

nous l'a peint : passe qu'il demandât à Néadarné la permission de la porter dans son lit, une chose de cette nature vaut au moins une politesse ; encore est-il des occurrences où il est plus poli, & plus sûr de ne rien dire. La vertu n'est jamais plus cérémonieuse que quand on lui laisse le tems de l'être, & il n'est pas décent d'obliger une Belle à refuser ce qu'elle laisseroit prendre, si on s'avisoit de cette voie. Jonquille, quoique fort amoureux, pria la Princesse de lui permettre d'approcher d'elle ; & la Princesse, sur le champ, ne manqua pas de le prier de n'en rien faire. Il se révolta à ce refus injuste, & s'avisant enfin de ses bévûës, il approcha malgré elle, & par ce coup
d'au-

d'autorité, lui en imposa si bien qu'elle n'osa plus rien dire. Il se hazarda alors à lui donner de ces noms tendres, en usage parmi les gens qui sont parfaitement bien ensemble. Si elle ne les lui rendit point, du moins ne s'offensa-t-elle pas qu'il les lui eût donnés. De-là, en homme qui connoit le prix des gradations, il la prit dans ses bras, l'y ferra voluptueusement, & par des caresses faites à propos, lui donna insensiblement une idée assez vive du plaisir, pour qu'elle ne pût plus s'occuper d'autre chose. L'amoureux Jonquille enfin, payé de sa délicatesse, reçut autant qu'il donnoit, & vit sa Princesse enivrée de volupté, se prêter de bonne grace aux soins qu'il prenoit pour son
defen-

desenchantement. Il craignoit encore un retour fâcheux, & pour le prévenir, il crut ne devoir pas laisser à la Princesse le tems de la réflexion, & s'épargner les intervalles. Cette ruse fit son effet, & une fantaisie de Néadarné en rendit le succès entier : elle alla s'imaginer que Jonquille ressembloit à Tanzai, & en s'étonnant fort en elle-même que cette ressemblance ne l'eût pas frappée plutôt, elle se livra à son erreur, & par amour pour le Prince, ne laissa rien à désirer à l'ardeur du Génie. Propos charmans, caresses tendres, soupirs enflammés, transports voluptueux, abandon de soi-même, rien ne lui manqua.

Tout grand Enchanteur qu'il étoit, il fallut, après avoir fasci-

fasciné les yeux de la Princesse un tems considerable, qu'il laissât reposer le charme. Néadarné sentit tout ce qu'elle perdoit au retour de sa raison. il lui vint des idées tristes; son desenchantement ne l'occupoit plus, elle voyoit alors que telle étoit la volonté des Dieux qu'il fût l'ouvrage de Jonquille; c'étoit une chose faite, elle y étoit totalement résignée. Elle cessa de se faire des reproches sur son infidélité, & trouva d'aussi bonnes raisons pour l'autoriser, qu'elle en avoit eues pour s'en défendre. Après tout, avoit-elle cessé d'adorer le Prince, & n'étoit-ce pas l'ouvrage de la passion la plus forte, de lui avoir fait ressembler Jonquille? Ce qui l'inquiéta le plus, fut l'incer-

titude où elle étoit sur le secret de Moustache : Pouvoit-elle jamais avoir une plus belle occasion de l'éprouver ? Déterminée à savoir absolument ce qui en étoit, elle voulut prononcer les paroles mystérieuses ; elle les avoit oubliées, & Jonquille avoit tellement broüillé ses idées, qu'elle crut pendant long-tems qu'elle ne s'en ressouviendrait jamais. Il n'y avoit pas d'apparence d'aller chercher le papier sur lequel elles étoient écrites : qu'en auroit pensé Jonquille ? il n'auroit pas manqué de voir ce que c'étoit ; & si elle l'avoit perdu tout-à-fait, le moyen de reparoitre auprès de Tanzai ? Pendant qu'elle étoit dans cet embarras, Jonquille prêt à recommencer le charme, vint de nouveau la presser, & l'inter-

terdire. Elle se souvint heureusement qu'on avoit mis ses poches sous le chevet. En se détournant avec adresse, elle prit son secret, & s'en servit si à propos, que Jonquille crut la Princesse plus enchantée que jamais, s'en plaignit, & la remercia. Il ne manqua pas d'attribuer à Concombre une chose si peu ordinaire, & plus il la soupçonna de vouloir rendre éternel le malheur de la Princesse, plus il s'empressa d'y remédier. Néadarné, qui, quoi que le Génie eût dit de sa sensibilité, n'avoit pas compté sur un si grand zèle de sa part, ne savoit comment y répondre. S'en plaindre, c'étoit témoigner une trop grande ingratitude; le laisser éclater davantage, n'étoit-ce pas

manquer trop à Tanzaï ? Il étoit singulier qu'elle fit cette dernière réflexion ; mais les femmes sont délicates ; & Néadarné qui croyoit avoir fait assez pour le Prince , se reprochoit ce qu'elle donnoit de plus. Elle alloit prier le Génie de mettre des bornes à sa générosité , lorsqu'une seconde réflexion (on ne finit pas d'en faire quand une fois on a commencé ,) la déterminina autrement. Elle ne pouvoit plus douter que le secret de Mouftache ne fût bon ; mais cette Fée lui avoit dit qu'il pouvoit se répéter autant de fois qu'on le vouloit : & si cela n'étoit pas , & qu'elle s'en fût servie trop précipitamment , quelle ne feroit pas la fureur de Tanzaï ? Il
fal-

fallut donc , pour ne plus douter de la bonne foi de Mousta-
che , entendre ce que Jon-
quille en diroit. Pour le coup,
elle eut lieu d'être contente.
Le Génie parla si avantageuse-
ment du nouvel embarras où
il étoit , que de peur qu'il n'en
soupçonnât la cause , elle le
félicita de ce miracle , & le
rejetta entièrement sur lui.
Quelque flatteur que fût ce
propos , il s'en défendit avec
toute la modestie possible , &
s'obstina à n'en donner l'hon-
neur qu'à elle seule. Un com-
bat aussi poli ne pouvoit pas-
finir promptement , & quel-
que civile que fût la Princes-
se , Jonquille s'opiniâtra avec
tant de fureur , qu'elle fut obli-
gée de prendre tout sur elle.

La nuit cependant s'avan-
çoit ,

çoit, & la Princeſſe qui avoit ſuffiſamment eſſayé ſon ſecret, & qui n'avoit plus rien à deſirer pour elle-même, ſe crut obligée de penſer à Cormoran ; elle ne ſavoit comment ſ'y prendre pour le délivrer. Jonquille ne lui paroifſoit pas d'humeur à ſ'afſoupir ſi-tôt, & il lui paroifſoit impoſſible de ſe ſervir de la Pantoufle tant qu'il ſeroit éveillé.

Seigneur, lui dit-elle, dans quatre heures je parts : je voudrois bien pouvoir donner au ſommeil le reſte de la nuit ; j'oſe attendre de votre complaiſance. . . Plutôt vous partirez, répondit-il, moins vous devez l'attendre de moi cette complaiſance que vous me demandez ; je ne mériterois pas

pas le bonheur de vous posséder, si je le négligeois à ce point; je veux vous prouver que j'en suis digne. Si vous me promettiez pourtant que je pourrai vous revoir... Moi, interrompit - elle promptement, ah Seigneur ! vous ne l'esperez point, & je ne conçois pas comment vous ôsez me faire une semblable proposition. J'ai cru, répondit-il, que sans manquer au respect, je pouvois vous la faire, & que nous avions été assez bien ensemble ici, pour que vous me regardassiez au moins comme connoissance. Et c'est précisément, Seigneur, par cette raison même que de toutes les personnes de la Terre, vous êtes celle que je dois éviter le plus : l'amour que je ressens

pour Tanzaï, & mon devoir, ne me permettent pas même de penser à vous. Jusques ici, je ne suis point criminelle; les Dieux en m'ordonnant de venir vous chercher, ont pris ma faute sur eux: mais je mériterois leur colere, & le mépris de mon époux, si je me rappellois jamais votre idée pour la chérir. Quand je vous ai demandé cette permission, Princeesse, reprit-il, c'est parce que jusques au bout, j'ai voulu vous devoir tous mes plaisirs. Si vous connoissiez bien ma puissance, vous ne douteriez pas que malgré tous vos refus, je ne pusse vous voir quand je le voudrois, & obtenir même de votre tendresse, toutes les faveurs que vous réservez à Tanzaï. Maître de prendre
sa

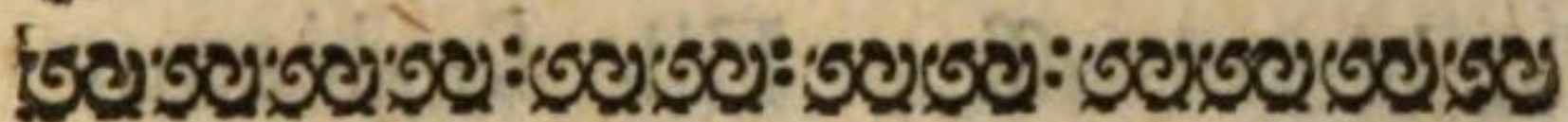
sa figure, c'est sous ses traits que vous me verrez, & vous ne saurez jamais si c'est à lui, ou à moi, que vous livrerez votre cœur. Ah grands Dieux? quel supplice! s'écria la Princesse. Elle se feroit sans doute affligée beaucoup, si le Génie la voyant dans de si tristes dispositions, ne se fût cru dans l'obligation de les dissiper. Néadarné laissée de ses transports auroit bien voulu les éviter, mais comme elle avoit été la victime de son amour pour Tanzai, il falut encore qu'elle le fût de ses égards pour Moustache. Il étoit nécessaire de provoquer le Génie au sommeil, & sans cela, elle ne pouvoit délivrer Cormoran. Ce fut par la même raison qu'elle se servit encore de son secret;

une victoire aisée auroit moins couté à Jonquille, & il falloit amener la Pantoufle. Le tems de l'employer arriva enfin. Le Génie, malgré lui, & en disant à Néadarné les choses du monde les plus tendres, sentit ses yeux se fermer. Elle, lui faisant dans l'instant sentir la Pantoufle, le plongea dans le sommeil le plus profond, & sortant brusquement du lit, s'habilla avec la dernière promptitude. Elle y mettoit tant d'application, qu'elle ne s'apperçut pas d'abord que les habits dont elle se couvroit n'étoient pas ceux qu'elle avoit apportés dans l'Ile. L' amoureux Génie, qui avoit voulu que Néadarné emportât avec elle des marques de sa magnificence, n'avoit rien oublié pour

pour rendre superbes, & dignes de la Beauté qu'il en paroît, ceux dont Néadarné se couvrit malgré elle. Sa répugnance à cet égard pouvoit avoir plus d'une cause : elle ne pouvoit plus avec ces habits dire au Prince qu'elle avoit rêvé, & n'imaginoit rien pour le tromper là-dessus.

Malgré l'inquiétude dans laquelle ces nouveaux vêtemens la plongeoiént, elle ne put refuser à Jonquille l'estime que méritoient ses procédés. Elle s'approcha du lit où il dormoit si profondément. Elle le considéra long tems, sa beauté l'émut. Adieu, lui dit-elle en soupirant, adieu, aimable Génie ; puissent tes jours éternels couler dans les plaisirs ! puisses-tu perdre à jamais le souvenir

de la triste Néadarné ! puisse-t-elle elle-même t'oublier ! elle se feroit cruë trop heureuse de pouvoir répondre à ton ardeur, & tu ne l'aurois pas prévenue, si son cœur & sa main avoient été à elle. Adieu : elle ne peut rien pour ta félicité, daigne ne jamais troubler son repos ! En achevant ces paroles, elle le baïsa doucement au front, & s'arrache d'auprès de lui avec une peine dont elle sentit murmurer sa vertu.



CHAPITRE XVIII.

*Où le Lecteur lira des choses qu'il
prévoit depuis long-tems.*

LA Princesse, armée de la Pantoufle, traversa, sans être vue, tous les Apartemens du Palais. Le Soleil étoit déjà levé : elle craignit, comme elle n'avoit pas pu avertir Cormoran de son dessein, qu'elle ne mît beaucoup de tems à le chercher, & que le Génie en-s'éveillant ne dérangerât toutes ses mesures. Heureusement, elle n'alla pas loin. Cormoran, que ses malheurs rendoient inquiet, loin de s'abandonner au sommeil, rêvoit tristement

sur la terrasse. Elle se découvrit à lui. Ne perdons point de tems , Seigneur, lui dit-elle, forttez de votre esclavage, & venez dans les bras d'une Fée qui vous adore, vous dédommager de vos peines. Ah Princesse ! s'écria Cormoran , feroit-il possible que Moustache pensât encore à moi ? N'en doutez pas , Prince , répondit-elle : oui , son cœur prévenu pour vous de la passion la plus vive, souffre autant éloigné de vous , que vous souffrez absent d'elle. Est-elle toujours Taupe , demanda-t-il : Que j'ai craint que le barbare Jonquille ne l'eût en sa puissance ! Echappés tous deux à son courroux, répliqua-t-elle, venez jouir d'un sort plus heureux , & lui rendre cette figure char-

charmante qui vous inspiroit tant d'ardeur. Mais, avez-vous encore la Pantoufle de la Fée? Oüi, reprit Cormoran; mais il ne m'a pas été possible, depuis dix ans que je la possède, de la regarder une seule fois: occupé sans relâche à faire la culebute, ou à travailler aux plaisirs du Génie, ou je n'ai pas eu le tems de la baiser, ou je n'ai pas ôsé, de peur que le Génie me sachant possesseur de ce trésor, ne me le ravît encore. En connaissez-vous la vertu? demanda Néadarné. Non, reprit-il; & quelle est-elle? De vous rendre invisible. Ah que ne l'ai-je fû plutôt! s'écria-t-il; que cette connoissance m'auroit épargné de tourmens! Peut être aussi, dit-elle, que plutôt, elle ne vous
au-

auroit fervi à rien. L'intention des Dieux étoit fans doute que vous fussiez malheureux dix ans ; & avant le tems marqué par leur clémence, vous n'auriez fait que de vains efforts pour votre liberté. Mais, finissons ces discours, craignez encore la colere du Génie, vous êtes perdu s'il s'éveille, prenez votre Pantoufle, & suivez-moi. Ce n'est donc pas lui qui finit mes peines ? demanda-t-il. Non, reprit la Princesse : en-vain je l'ai conjuré de m'accorder votre grace. Du moins, dit-il, êtes-vous guérie ? Paix, répondit-elle ; que dans l'endroit où je vais vous conduire, aucune indiscretion ne vous échappe ; & s'il en est besoin, soutenez que je n'ai vû le Génie qu'une minute,

nute, & encore devant vous; autrement, vous me perdriez: vous saurez un jour les raisons qui doivent vous forcer au silence sur cet article, ou à appuyer mes discours. Ne craignez rien, Princesse, dit-il, je vous jure une fidélité inviolable.

Alors, il tira la Pantoufle de sa poche, & suivant la Princesse, ils passèrent devant les Gardes de Jonquille sans qu'aucun d'eux les apperçût. Ils parvinrent au Port sans rencontrer plus d'obstacles que dans les Palais, prirent une des Barques de Jonquille, & quitterent l'Ile, non sans que Néadarné ne regardât souvent, & avec un peu de tristesse, l'endroit du Palais où elle avoit laissé le Génie. Qu'on ne l'en blâme pas, sa

sa vertu avoit assez éclaté pour qu'elle se permit cette légère satisfaction , & c'étoit bien le moins qu'elle pût faire pour lui que de le quitter avec quelque regret. Ce n'étoit pas qu'elle l'aimât , mais elle n'avoit rien à lui imputer de ce qui s'étoit passé entre eux , & ne pouvoit raisonnablement le regarder que comme son libérateur. Toutes ces idées s'effacèrent de son esprit en mettant pied à terre. Elle retrouva ses gens à l'endroit où elle leur avoit ordonné de l'attendre , elle fit monter Cormoran avec elle dans son Palanquin ; & reprit la chemin de la Ville Bleuë , en s'occupant seulement du plaisir de revoir Tanzai.

Elle n'étoit plus inquiète sur
le

le secret de Mouftache ; l'épreuve qu'elle en avoit faite avec Jonquille , ne lui laissoit pas lieu de douter que le Prince n'y fût trompé. Avant même de sortir du Palais du Génie , elle avoit prononcé trois ou quatre fois les encourables paroles ; mais quelque confiance qu'elle y eût, elle ne put revoir la Ville Bleuë fans émotion. La nécessité où elle étoit de mentir à Tanzaï ; la crainte que , malgré ses discours , il ne découvrit la vérité de l'avanture , ou que Jonquille ne fût indiscret ; la honte dont en elle-même elle se sentoît couverte , excitoient dans son cœur les mouvemens les plus cruels, & y balançoient le plaisir d'être réunie à son époux.

Ce

Ce n'étoit pas fans raison qu'elle craignoit sa présence. Tanzai , malgré l'esprit de Mouſtache , & les conſolations qu'elle lui avoit apportées , avoit penſé mourir de chagrin. Quoi ! diſoit-il à la Fée , j'ai pu conſentir qu'elle allât trouver Jonquille ! il manquoit à mes maux de faire moi-même mon deſhonneur , & de ne pouvoir pas l'ignorer. Que me dira cette infidèle à ſon retour ? Helas ! en cet inſtant peut-être elle oublie dans les bras du Génie , mon amour , & mon deſeſpoir. Pour vous oublier , dit Mouſtache , je ſuis bien ſûre que non ; & je répondrois bien que ſi , par une fatalité que je ne conçois pas , elle a cédé à Jonquille , ſa vertu n'en aura pas été offenſée.

fée. Oh fans doute ! reprenoit-il , on se fouvient beaucoup de sa vertu , & il dépend d'une femme de l'avoir présente à ses idées dans ce moment-là. En ce cas , reparloit Moustache , quels reprochez pourriez-vous donc faire à la Princesse ? Et si par hazard elle revient de l'Ile , telle qu'elle est partie , laide , & inutile , de quel œil la reverrez-vous ? Je n'en fai rien , dit Tanzaï ; vous prenez bien votre tems pour me faire de ces argumens-là ! vous raisonnez des passions avec une exactitude impatientante , & pourvû que vous fassiez un beau & long discours , le reste ne vous est de rien. Je hais aussi de vous voir injuste , reprit Moustache , & je voudrois
que

que vous fussiez moins bizarre. Encore un coup, comptez un peu plus sur ma puissance, & que les soins de Barbacela pour vous, vous rassurent. S'il faut pour me calmer, reprit-il, compter sur votre protection, ou sur la sienne, je puis garder mes inquiétudes; & à juger de ses soins pour moi, par une occasion où je me suis trouvé, je ne dois pas espérer qu'elle soit utile à la Princesse. Vous-même, si votre pouvoir est si grand, que n'avez-vous empêché son départ? Vous savez, dit la Taupe, qu'on ne peut s'opposer aux ordres suprêmes du Destin. Fort bien, reprit-il; & si les ordres suprêmes du Destin sont que Néadarné ne puisse me revenir telle que je la souhaite, que par
l'en-

l'entremise de Jonquille, puisqu'on ne peut s'y opposer, de quel biais userez-vous pour empêcher qu'ils ne s'exécutent? Vous qui aimez tant les raisonnemens, en voilà un, répondez-y. La chose n'est pas difficile, répondit-elle: Filles du Destin comme nous le sommes, ce qui seroit impossible aux mortels, nous devient aisé; s'il ne peut révoquer les arrêts en notre faveur, il les adoucit du moins, & nous laissant sous lui la conduite de l'Univers, nous permet de favoriser les objets sur qui nous voulons exercer notre clémence. Vous ne doutez pas, je croi, de mon amitié, & vous devez-vous souvenir qu'avant que Néadarné partît, je vous ai dit qu'en

cas

cas que Jonquille n'en agit pas généreusement, il ne trouveroit qu'une ombre qu'il prendroit pour elle. Mais puisque vous pouvez faire cela pour moi, pourquoi, dit-il encore, ne l'avez-vous pas fait pour vous? Qui vous empêchoit de substituer une ombre à votre Cormoran; & de terminer par-là sa pénitence? Jonquille s'en feroit apperçu, reprit-elle: Cormoran devoit rester si long-tems en son pouvoir, & il l'a employé à tant d'usages pendant sa captivité, qu'il ne m'auroit pas été possible de le tromper là-dessus. Vous verrez, reprit Tanzaï, que l'usage qu'il doit faire de la Princesse, le rend plus aisé à être trompé. En vérité! le Destin votre Pere ordonne d'étranges sottis-

fottifes , & vous les réparez par de singuliers moyens. Oh ! répondit Moultache , vous ne méritez pas d'être rassuré , ni que Néadarné vous aime avec tant de délicatesse. Quand elle ne pourroit éviter Jonquille , il vous feroit mal de le lui reprocher ; & quand il fut question pour vous de passer une nuit avec Concombre , vous fites moins de difficulté que Néadarné n'en feroit en pareil cas. Vous crutes ridiculement que le plus bel objet de la Terre vous tendoit les bras , vous vous livrates en insensé à tout ce que vous dit la Choüette : & si la Princesse favoit à quel point vous lui futes infidèle , je ne réponds pas que , malgré sa vertu , elle ne sentît quelque douceur

à vous en punir. Au nom de Cormoran ! Mouftache , dit Tanzai confus , ne lui parlez jamais de cette déteftable Ile des Coufins : elle ne fut que trop bien vengée , & fi , comme je n'en doute point , vous favez le refte de l'Hiftoire , vous devez me rendre juftice , & vous n'ignorez pas que le defir de la revoir , m'en fit plus faire que celui de mon rétabliffement. Je vous garderai volontiers le fecret , dit la Fée , mais foyez plus tranquille , & ne m'outragez pas au point de douter toujours de mon pouvoir ; il va plus loin que vous ne penfez. Le Prince lui promit tout ce qu'elle voulut ; mais fon inquiétude étoit fi forte qu'il ne put un moment la fufpendre , & que

que la Fée impatientée de ses plaintes fut obligé de le faire dormir trois ou quatre fois dans la journée : encore n'auroit-il fait que de mauvais songes , si Moustache , pour l'intérêt de la Princesse , ne lui en eût procuré d'agréables.

~~~~~

## CHAPITRE XIX.

*Plus nécessaire , qu'agréable.*

**T**Anzaï sortoit à peine d'une de ces gracieuses illusion que la Fée lui présentait, lorsqu'il vit arriver la Princesse. Il venoit , en rêvant , de la voir , insensible aux feux de Jonquille , refuser sa guérison ; & le Génie touché de



tant de vertu , la lui procurer fans en prétendre aucune reconnoissance. Ce songe l'avoit disposé à bien recevoir Néadarné. Il courut au-devant d'elle : mais quand il la vit couverte des présens de Jonquille , & menée par Cormoran , il imagina que la délivrance de ce Prince lui avoit couté plus d'une complaisance , & que si elle avoit été si vertueuse , Jonquille l'auroit estimée , mais ne lui auroit pas tant accordé. Toute sa jalousie se réveilla : il la regarda sombrement , & répondit avec hauteur aux civilités de l'amant de Moustache. A peine cette Fée eut-elle entrevu Cormoran , que sa métamorphose cessa , & que sous les habits les plus galans , Tanzai & la Prin-



Princesse virent une femme grande, un peu sèche, l'air coquet, minaudier, & précieux, qui se précipita dans les bras de Cormoran. Elle avoit réellement du côté gauche une moustache à la Chinoise, qui fut la première chose que baïssa Cormoran, & qui, selon Tanzaï, faisoit sur le visage de la Fée un effet assez ridicule.

Comme il étoit de mauvaise humeur, il examina Cormoran pour le critiquer. Après le portrait charmant qu'en avoit fait Moustache, il s'attendoit à voir une personne miraculeuse, & ne fut pas fâché quand il vit dans ce Prince si vanté, une petite figure haute de quatre pieds, grêle, & contrainte, & qui ne lui parut avoir pour tout agrément



ment qu'un air fade & doux, qui annonçoit le caractère de son esprit, & la possession où il étoit de plaire aux femmes de l'espèce de la Fée. Dans un autre tems, Tanzai s'en seroit plus diverti ; mais la colere où il étoit contre Néadarné, ne lui permit pas d'y faire une plus longue attention.

Cette Princesse s'étoit approchée de lui en tremblant, & pendant que les deux amans réunis se disoient tout ce qu'un amour long-tems malheureux, & enfin satisfait, peut inspirer de tendre, Tanzai, l'œil farouche, & dans une morne silence, se refusa à ses embrassemens. Que vous êtes cruel ! lui dit-elle. Cher Prince, que vous répondez mal à ma tendresse ! je n'ai point



point mérité tant de mépris. Allez , Madame , lui dit-il avec fierté , allez retrouver Jonquille , & oubliez-moi à jamais. Je ne l'ai pas cherché, répondit elle, vous seul m'avez contrainte à ce funeste voyage , & je ne vois pas pourquoi. .... En vérité ! Prince, dit Moustache qui , à leur querelle , s'étoit rapprochée d'eux. vous êtes bien injuste de toutes façons , & si vous saviez combien vous aurez à rougir de votre jalousie , vous ne la témoigneriez pas si hautement. Ecoutez-moi , continua-t elle en le tirant à part : vous devez vous souvenir de ce que je vous ai promis au sujet de Concombre , je vous manque de parole dans l'instant que vous m'en manquerez. Je ferai , plus, je



vous prouverai l'innocence de la Princesse; mais pour vous punir de vos injustes soupçons, je vous en prive à jamais. Ce qui s'est passé dans cette Ile, vous inquiète: il seroit aisé de vous convaincre par le témoignage de Cormoran qui n'a pas quitté un instant Néadarné, que plus délicate que vous, ce Génie, malgré sa beauté & sa puissance, en a été rebuté. Mais voulez-vous des preuves plus fortes, & dont l'évidence confonde votre incrédulité? Vous saviez ce qu'étoit Néadarné, ne vous en rapportez qu'à vous-même sur ce qu'elle est aujourd'hui. Perdez dans les plus tendres embrassemens cette sombre jalousie, que la Princesse ne vous pardonneroit peut-être pas si elle duroit plus



plus long-tems; & fouvenez-vous, quand même vous ne la trouveriez pas telle qu'il la faut pour calmer vos soupçons, que de tous les hommes du monde vous êtes celui à qui, de toutes façons, la plainte & le reproche feroient le moins permis. Allez expier à ses pieds le crime de l'avoir si injustement outragée, & sans perdre du tems à l'interroger, disposez-la doucement à vous donner des preuves complètes & de sa vertu, & de sa tendresse pour vous.

Tanzai ne sachant que répondre à la Fée, revint à Néadarné d'un air aussi soumis qu'il l'avoit eu fier; & Moustaché étant sortie avec Cormoran, avec qui elle avoit aussi à s'éclaircir de bien des choses: Si j'en crois



Moustache , & l'estime que j'ai pour vous , lui dit-il , vous ne m'avez point trahie : mais pardonnez à ma délicatesse , si j'ai pu douter de votre vertu. Pour ne pas craindre , il auroit fallu que je ne vous eusse point aimée ; & je me suis trouvé dans des circonstances si cruelles pour mon amour , si dangereuses pour vous , qu'il ne m'a pas été possible d'être sans inquiétude. Ce fatal Oracle qui ordonnoit que vous allassiez trouver Jonquille , l'emploi de ce Génie , votre beauté , que de raisons pour trembler ! & qu'il me seroit doux que votre tendresse pour moi vous eût fait surmonter tant d'obstacles ! Ah Seigneur , répondit Néadarné en pleurant , je n'ai pas cessé un moment de  
VOUS



vous aimer. Toujours présent à mon idée, Jonquille, malgré les soins, n'a pu toucher un cœur que vous possédez tout entier. Ce Génie sans doute étoit pressant, reprit Tanzaï, il sembloit que vous lui fussiez destinée, il vous aura trouvée belle il étoit maître! Ne vous souvient-il plus, Seigneur, répondit Néadarné, du changement affreux qui s'est fait dans ma personne la nuit qui a précédé mon départ, & croyez-vous qu'en cet état je dusse lui inspirer des desirs? Mais, reprit-il, c'étoit à lui à faire disparoître cette laideur, que seul il avoit causée; & j'ai peine à croire qu'il ait eu plus d'égards pour vous que pour celles des femmes de cette Ville, qui étoient



dans le même cas que vous. Il ne m'a pourtant pas confonduë avec elles, répondit la Princesse, & sans favoir à qui je dois le retour de ma beauté, (puisque vous trouvez que j'en ai) j'ai bien-tôt paru à ses yeux telle que je paroïs aux vôtres. A cet égard, reprit le curieux Tanzai, vous n'avez pas eu besoin d'implorer son secours: mais en quel état revenez-vous? Portez-vous encore des marques de la vengeance de Concombre, & le Génie vous a-t-il été pour cet article, aussi, inutile que pour l'autre? Seigneur, dit-elle en baissant les yeux, comme ce n'est pas moi que me suis aperçue de ma première métamorphose, ce n'est pas encore à moi à décider s'il ne  
nous



nous reste plus rien à desirer à l'un & à l'autre. Vous savez du moins, continua Tanzai, si Jonquille a été sensible à vos peines, & vous m'obligerez de me dire quelle a été auprès de vous sa sainte volonté, pour m'exprimer selon les paroles de l'Oracle. Jonquille, reprit-elle, a commencé par louer avec exagération le peu d'agrémens que je puis posséder, il m'a forcé de lui apprendre quel étoit le sujet de mon voyage, il a Plaint mon malheur plus qu'il ne méritoit de l'être, & m'a dit enfin que l'unique moyen d'effacer l'enchantement de Concombre étoit de me livrer à ses desirs. Eh bien ? interrompit Tanzai en rougissant. Eh quoi ! Seigneur, dit-elle, vous savez



que je vous aime , & vous m'interogez ! Mais enfin , qu'avez-vous répondu , repliqua le Prince ? Tout ce que ma passion pour vous a dû me faire répondre , reprit-elle , Après cette première tentative , continua Tanzaï , a-t-il été découragé ; n'a-t-il pas cherché à vaincre vos rigueurs ? Vous méritez qu'il cherchât à vous acquérir , & je sens qu'à sa place , je ne serois pas resté insensible à une beauté telle que la votre.

Seigneur , dit elle , malgré le peu que je vaux , mes rebuts l'ont choqué. S'il n'a pas été d'abord reçu comme il s'en étoit flatté , il a cru que ses soins pourroient me faire accepter son hommage ; il m'a tenu les discours les plus tendres :



dres ; & plus touché, à ce qu'il disoit, de gagner mon cœur, que des plaisirs dont des Beautés plus faciles le laissent jouir sans qu'il lui en coûte de soins, il n'a rien épargné pour me convaincre que j'avois fait sur lui la plus forte impression. Les fêtes les plus superbes m'ont déclaré son amour. Plus souveraine dans son Ile, que lui-même, j'ai vu les Sujets, à son exemple, s'humilier devant moi ; l'amant de Moustache qui languissoit dans la plus cruelle captivité, à vû tomber ses chaines, & finir ses tourmens, je l'ai enfin délivré.... Mais, ce Génie pour prix de tant de soins n'a t-il rien exigé de vous ? interrompit Tanzaï. Soumise à son pouvoir suprême dans le tems même qu'il le



le dépoſoit entre vos mains , n'a-t-il pas cherché à l'exercer ſur vous ? Comment enfin votre guérifon vous a-t-elle été procurée ? Le Génie , reprit-elle , s'eſt laſſé de mes refus , autant que je me laſſe de vos queſtions : plus amoureux que vous , & moins injuſte , il a reſpecté mes pleurs. Je ne ſai ſur qui ſont tombés ſes transports , je ne ſai moi-même en quel état je ſuis ſortie enfin de ſon Ile : Je me retrouve avec vous , vous me faites ſubir le plus injurieux examen ; ſans mémoire , & ſans reconnoiſſance , vous ne vous ſouvenez pas que vous ſeul m'avez envoyée à Jonquille , vous oubliez la répugnance que j'ai eue à vous obéir. Eh bien , conſommez vos injuſtices ,  
rom-



rompez les nœuds qui nous attachent l'un à l'autre , & puisqu'enfin vous voulez me forcer à vous haïr . . . . Ah Princeſſe , dit Tanzaï en ſe jettant à ſes genoux , je reconnois tous mes torts : épargnez-moi votre haine , épargnez-moi un malheur qui de tous feroit pour moi le plus affreux. Oüi , je croi que toujours tendre & fidèle , vous n'avez pas cédé aux transports de Jonquille : mais que vouloit donc dire l'Oracle , & ſi vous êtes telle que mes transports vous fouhaitent , par quel moyen ſuis-je échappé à l'affront qui ſembloit m'être deſtiné ? Je vous ai déjà dit , Prince , reprit Néadarné , que je ne ſai ſi Concombre n'eſt plus à craindre pour nous : j'ai cepen-

dant



dant lieu de supçonner que sa colere ne pourra plus troubler nos jours. Jonquille ennuyé de ma résistance, après avoir tenté auprès de moi tout ce que l'amour peut suggerer de séductions, me laissa enfin à moi-même. Je fus conduite dans un Apartement dont je fermai toutes les portes sur moi : couchée sur un canapé, j'y déplorais ma situation ; je me mis à rêver profondément à mes malheurs, je m'endormis, & après le songe le plus funeste pour ma pudeur, & pour mon amour, songe ! qui tout éveillée que je suis, me remplit de terreur & de honte, je crus m'appercevoir d'un changement considérable. . . . Ah Singe barbare ! s'écria Tanzai, il ne me manque plus rien,



rien , & ce songe fatal ne me dit que trop combien mes craintes étoient justes. Je ne conçois pas bien , reprit la Princesse d'un air de courroux , d'où peuvent naître ces transports , & quelle peut être l'offense que j'ai commise envers vous. Jusques ici , telle a été la conformité de nos aventures , que j'ai cru que vous ne deviez pas vous étonner qu'un songe finit les miennes. Punis tous deux de la même manière , pourquoi ne nous auroit-on pas donné le même remède ? Ah s'écria Tanzai , plutôt aux Dieux cruels qui me poursuivent , que je n'eusse point à leur reprocher ce remède affreux qui vous coute si peu de remords ! Eh bien , Seigneur , répondit Néadarné , livrez-vous

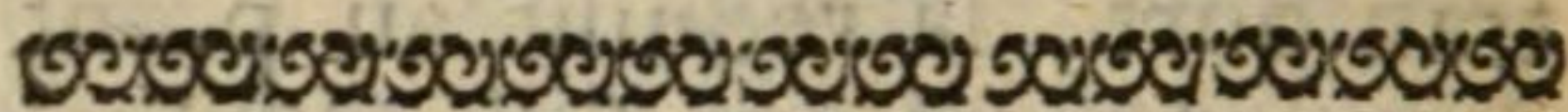


vous à votre colere : vous ne cherchez qu'à me trouver coupable , je consens à l'être. Faites une réalité de mon songe : oubliez que je ne vous ai jamais reproché celui qui vous peignit Concombre si digne de vos desirs : oubliez que j'aurois pu sans crime me livrer à Jonquille ; mais laissez-moi aussi vous fuir pour toujours , & puisque vous ne me jugez plus digne de votre estime , ne me parlez jamais de votre amour. La Princesse prononça ces paroles d'un ton si absolu , marqua tant de courroux , que Tanzai dominé par sa tendresse , cessa ses reproches , & se souvenant de l'épreuve que Moustache lui avoit conseillée , voulut calmer Néadarné , & l'embrassant avec  
trans-



transport, la réduisit au point de ne lui rien refuser malgré sa colere. Ah Barbare ! lui dit-elle tendrement, laissez-moi, vous ne m'aimez plus. Tanzaï occupé à satisfaire son amour & sa curiosité, ne lui répondit qu'en redoublant ses caresses ; & Néadarné vaincuë par sa passion, ne s'opposa plus à une épreuve qui assuroit pour toujours sa gloire, & sa tranquillité.





## CHAPITRE XX.

*Comme quoi les plus fins y sont pris. Arrivée de Barbacela. Retour à Chéchian. Différends sur l'Ecumoire terminés à l'amiable. Fin de l'Histoire.*

**C'**Est pourtant une belle chose que les enchantemens ! car il est de notoriété publique que la Princesse n'en avoit pas été quitte avec Jonquille pour un rêve ; & il est tout aussi vrai que Tanzaï , qui ne favoit rien du secret de Moustache , fut obligé d'avouer que sa défiance avoit été injuste. Aussi Néadarné , qui n'avoit pas un médiocre intérêt à lui calmer l'esprit , avoit-elle,



elle , avant de sortir de l'Ile , prononcé trois fois sur sa personne les paroles mystérieuses : pendant tout le chemin qu'il y avoit de l'Ile, à la Ville Bleuë, elle les avoit redites ; & l'on peut penser que dans la situation où elle se trouvoit , elle ne crut pas hors de propos de s'en servir encore. Cet enchantement qu'elle avoit répété tant de fois , sans imaginer qu'il tirât à une certaine conséquence , l'avoit déguisée au point qu'il s'en falloit peu qu'elle n'eût encore besoin du secours du Génie. Tanzaï impatienté de tant d'obstacles , fit d'inutiles efforts pour les surmonter : ni la tendresse , ni son courage ne lui servirent. Transporté d'amour , & de plaisir , Ah Princesse ! s'écria-t-il, quel est  
mon



mon malheur ! mais quelle est votre vertu !

Eh quoi ! Prince , lui dit-elle tendrement, toujours des plaintes ! Auriez - vous mieux aimé que je vous eusse mis hors d'état d'en faire de cette espece ? Ah ! pourquoi , dit Tanzai , qui ne sentoit alors que sa passion , pourquoi avez-vous tout refusé à Jonquille ? Quelles seront nos ressources ? Helas ! après ce songe que vous venez de me reprocher , je n'eus pas besoin du moins de recourir à un second voyage ; y serez-vous condamnée ? Mais dites-moi , je vous en conjure , quel est donc ce songe qui , chez Jonquille , s'est offert à vos esprits ? Permettez - moi plutôt , répondit Néadarné , d'en oublier toutes les circonstances.

Quoi



Quoique convaincu à présent que ma fidélité a été réelle, vous avez trop de délicatesse pour entendre sans émotion le détail d'une chose aussi désagréable; & je vous aime trop vivement pour qu'il ne me percât pas le cœur. Oubliez donc à jamais cette Ile fatale, & daignez ne m'en rappeler jamais le souvenir. Au reste, ne soyez plus inquiet sur ma guérison : Moustache aujourd'hui rentrée dans tous ses droits, s'opposera à Concombre, & Barbacela sans doute nous aidera de sa puissance. Ainsi, ajouta-t-elle, allons retrouver la Fée, & ne vous obstinez pas davantage à mon desenchantement, vos efforts seroient inutiles. Tanzai, qui étoit le Prince du monde le

*Part. II.*

O

plus



plus opiniâtre , ne fut pas d'abord de cet avis : mais obligé bientôt de reconnoître que Néadarné lui avoit dit vrai , il sortit avec elle pour rejoindre Moustache & Cormoran. Il feroit difficile de rendre ici tout ce qu'en cette occasion il disoit de tendre à la Princesse : Qu'on se figure un homme éperdument amoureux , & jaloux au dernier point, qui a tout à craindre, & qui est convaincu de toutes façons qu'il est échappé au péril qui le menaçoit.

Ils ne furent pas long-tems sans rencontrer Moustache , qui panchée non chalamment sur son spirituel Cormoran , sortoit du jardin. La Fée s'apperçut aisément à l'air fatigant de Tanzai , que Néadarné étoit dans son ame hors de tout



tout soupçon ; & pendant que  
 les deux Princes se renouvel-  
 loient leurs politesses, Eh bien,  
 dit Mouftache à Néadarné en  
 la tirant à part, comment s'est  
 passé l'éclaircissement ? A cet  
 égard, reprit la Princesse, je  
 n'ai rien à souhaiter, mon  
 époux se croiroit criminel de  
 me soupçonner. Mais Mousta-  
 che, je ne me consolerais ja-  
 mais de ce qui s'est passé avec  
 le Génie, & je me reproche-  
 rai toujours l'artifice dont je  
 viens de me servir avec Tan-  
 zai. Je conçois, répondit la  
 Fée, que les deux choses dont  
 vous me parlez font, pour une  
 personne aussi vertueuse &  
 aussi sincère que vous, ce qui  
 peut arriver de plus cruel ;  
 mais l'une & l'autre étoient  
 nécessaires ; ne vous en occu-  
 pez



pez donc plus. Ah Mousta-  
che ! repliqua-t-elle , eh le  
moyen que je ne m'en occupe  
pas ? Jonquille m'a menacée  
de prendre la figure de mon  
époux , quand il voudroit  
m'arracher des faveurs ; & je  
suis si frappée de la crainte  
qu'il n'exécute ses menaces ,  
qu'à l'instant même je doutois  
si c'étoit lui, ou Tanzai , qui  
exigeoit de moi une explica-  
tion. Serai-je toujours dans la  
même crainte ? Quand il arri-  
veroit que Jonquille useroit  
de ce stratagême pour vous  
voir, reprit la Fée , qu'en cou-  
teroit-il à votre vertu ? d'ail-  
leurs , vous ne pourrez jamais  
que le soupçonner. Ah ! n'en  
est-ce pas assez , s'écria Néa-  
darné ? Au nom des Dieux !  
délivrez-moi de cette crainte.  
Je



Je ne puis, répondit Mousta-  
 che; le Génie, qui vient de  
 sortir de la léthargie où vous  
 l'aviez plongé, au desespoir  
 de votre fuite, forme dans ce  
 moment même le projet de  
 vous aimer toujours, & ne se  
 console de vous avoir perduë  
 que par la certitude où il est  
 de vous revoir. Mais, conti-  
 nua-t-elle, n'allez pas décou-  
 vrir au Prince les craintes que  
 vous inspire Jonquille: soup-  
 çonneux comme il l'est, il vous  
 observeroit sans cesse, & vous  
 rendroit malheureuse à force  
 de délicatesse. Il faut cepen-  
 dant que vous haïssiez bien  
 Jonquille, pour que l'idée de  
 vous retrouver avec lui vous  
 afflige; la nuit dernière, il  
 vous étoit moins odieux. J'ai  
 succombé, répartit la Princes-  
 se



se , à la rigueur de mon fort ; mais mon cœur , toujours fidèle , n'a pas perdu un instant l'image de Tanzaï. Il y auroit bien , reprit Moustache , quelque chose à vous répondre là-dessus ; mais une plus longue conversation seroit peut-être suspecte à votre époux , & je veux revoir Cormoran.

En achevant ces paroles , elles se rapprocherent des deux Princes , qui , déjà les meilleurs amis du monde , dissertoient ensemble sur l'harmonie de la Vielle. Ils reprenoient tous le chemin du Palais où ils étoient logés , lorsqu'un char brillant , & traîné par des Papillons , vint du haut des airs s'abattre auprès d'eux. A ce pompeux équipage , ils reconnurent la bienfaisante Barbacela. Tan-  
zaï



zaï courut au-devant d'elle , avec d'autant plus de joye qu'il crut en la revoyant tous ses malheurs terminés. Cette Fée embrassa avec tendresse Moustache & Cormoran , & les félicita tous deux d'une réunion si long-tems désirée. Pour vous , Prince , dit-elle à Tanzaï , vous avez bien souffert depuis mon absence , & la Princesse n'a pas été exempte de tourmens. Le Destin irrité de votre desobéissance , à ma priere enfin s'est calmé : je revois avec plaisir sur vous l'Ecumoire enchantée ; & si Saugrénutio consent à ce qu'on lui demande , à l'abri des persécutions de Concombre , vous passerez les jours les plus heureux.

J'ai peine à croire , dit Tan-



zaï, que vous veniez à bout de le persuader; il est sur l'article de l'Ecumoire d'une opiniâtreté invincible : en-vain tout l'Etat s'est armé contre lui, rien n'a pu le vaincre. J'ai, répondit Barbacela, un moyen sûr pour le faire obéir. Mais montez dans ce char, nous allons tout à l'heure être transportés à Chéchian, & c'est là que vous jouirez d'un plein repos. Tous les amans obéirent à la Fée, & le char secondant leur impatience, leur fit voir bientôt la Capitale de la Chéchianée.

On ne peut exprimer la joye de Céphaès en revoyant les deux époux. Après bien des caresses, & des questions, la Fée manda Saugrénutio. Pendant l'absence du Prince, les choses



ses avoient changé de face. Le Patriarche étoit mort. Le Grand-Prêtre aspirait secrètement à cette Dignité : mais comme elle dépendoit entièrement du Roi, il voyoit peu de jour à l'obtenir, à moins qu'il ne devînt docile sur l'article de l'Ecumoire. Ambitieux comme il étoit, l'Ecumoire l'effrayoit moins, depuis qu'il y voyoit attachée une aussi grande place. Malgré sa rebellion, il n'auroit pas hésité alors à la lecher, si elle n'eût été que d'une grosseur ordinaire ; mais à la honte qu'il trouvoit à se retracter, se joignoit encore la douleur qu'indubitablement elle lui causeroit, & la perte totale de sa bouche. Ces deux motifs étoient les seuls

O 5

qui



qui l'empêchassent d'obéir.

Le Roi, qui n'avoit pas de plus cher intérêt que le salut de son fils, consentoit à nommer Saugrénutio Patriarche, s'il se rangeoit à son devoir. Un Négociateur habile député par Céphaès au Grand-Prêtre, lui avoit fait indirectement des ouvertures sur cette affaire, & Saugrénutio étoit en pour-parler lorsque la Fée arriva. Il ne tira pas à mauvais augure d'en être mandé. Le bruit avoit longtems couru que cette Fée l'avoit aimé; & que ce fait fût vrai, ou non, il est certain qu'elle avoit toujours eu pour lui cette sorte de considération que l'on conserve pour les personnes avec qui l'on a vécu amicalement. Aussi avoit-on été ex-



extrêmement surpris quand on fut que cette Fée l'avoit destiné à lecher l'Ecumoire, & l'an attribua ce mauvais tour qu'elle lui faisoit, à quelque depot secret qui l'animoit contre lui. L'arrivée de Barbacela ne déplut cependant pas à Saugrénutio, & il se rendit à ses ordres dans l'instant qu'il les eut reçus. Approchez, lui dit Barbacela ; je sai quel est le motif qui vous empêche d'obéir, & d'écouter vos véritables intérêts. Je puis, en votre faveur, lever l'obstacle qui vous gêne. La grosseur de l'Ecumoire vous effraye ; ne la craignez plus, je vous promets, foi de Fée, qu'elle n'aura rien des desagrémens qui vous révoltent contre elle ; & j'ai obtenu du Roi qu'il vous  
fe.



feroit Patriarche , pour vous payer de votre obéissance. Consentez-vous à ce que je vous propose ? Oui, dit, Saugrénutio , & dès demain en présence de la Noblesse , & des Sacrificateurs , je lecherai l'Ecumoire , puisqu'enfin il en faut passer par-là. Alors le Prince le complimenta fort civilement , & le Roi le nomma sur le champ , Patriarche de la Grande Chéchianée. Tout le monde parut content de cette réunion. Les Sacrificateurs seuls accuserent Saugrénutio de lâcheté , & ne conçurent que du mépris pour un homme qui , à ce qu'ils disoient , vendoit l'honneur de la Religion ; pendant qu'il n'y en avoit pas un qui , pour un moindre prix , ne l'eût vendu bien da-



davantage. Tanzai, qui mou-  
roit d'impatience de se voir  
posseur de Néadarné, de-  
manda au Grand-Prêtre s'il ne  
pourroit pas sur le champ le-  
cher l'Ecumoire: il y consen-  
tit. Mais la Fée ayant assu-  
ré qu'il étoit important que  
cette cérémonie fût publique,  
le Prince se vit encore con-  
traint d'attendre; & par le  
conseil de Barbacela, il passa  
la nuit éloigné de sa Princesse,  
à qui Moustache tint compa-  
gnie, comme Cormoran la tint  
au Prince. Néadarné avertit  
Moustache qu'elle croyoit a-  
voir trop répété le secret, &  
cette généreuse Fée, on ne fait  
comment, y mit ordre.

Enfin ce jour si désiré arriva.  
La Fée, le Roi, & les quatre  
Amans se rendirent de bonne  
heu-



heure au Temple, où Saugré-  
nutio revêtu des ornemens de  
sa nouvelle Dignité, lecha l'E-  
cumoire avec une grace sur-  
naturelle, en présence de la  
Noblesse, & des Sacrificateurs.  
Dans le fond de l'ame, il étoit  
outré de s'avilir à ce point; &  
pour s'en consoler, il ordonna  
par son premier Decret, qu'au-  
cun Sacrificateur à l'avenir ne  
pourroit être reçu, sans lecher  
aussi l'Ecumoire. On imagine  
aisément que ce Decret ne pas-  
sa pas sans opposition, & qu'il  
fut dans tous les tems une  
source de discorde dans la  
Chéchianée.

Après cette auguste Cérémo-  
nie, chacun retourna au Palais.  
Barbacela, après avoir assuré  
les deux époux d'une constante  
protection, & de l'impuissance  
de



de Concombre à les tourmenter, retourna dans l'Ile Babiote. Tanzai se vit au comble de ses vœux; amoureux autant qu'il étoit aimé, il ne se souvint plus des allarmes que lui avoit causé Jonquille; & la tendre Néadarné perdit dans les bras de son époux le souvenir de Concombre, & peut-être encore celui du Génie. Mousta-che & Cormoran, après être restés quelque tems à Chéchian pour partager les plaisirs de Tanzai, retournerent auprès de Barbacela, après avoir promis aux deux époux de les venir revoir souvent. Céphaès, las de sa Couronne, la céda à son fils; qui, toujours amoureux, se fit le plus d'héritiers qu'il put. Néadarné, si elle revit Jonquille, n'en dit rien; &



& tel fut leur bonheur, que Concombre même devint de leurs amies. Ici, faute d'une plus ample Chronique, finira une des plus extraordinaires Histoires que peut-être on se soit jamais avisé d'écrire.

*Fin de l'Histoire.*













Bibl. erot.  
Fr. Krenneri.

1313.







Crébillon, Claude Prosper Jolyot de,

L' Ecumoire histoire japonoise

Amsterdam 1743

P.o.gall. 491 a

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10089804-4